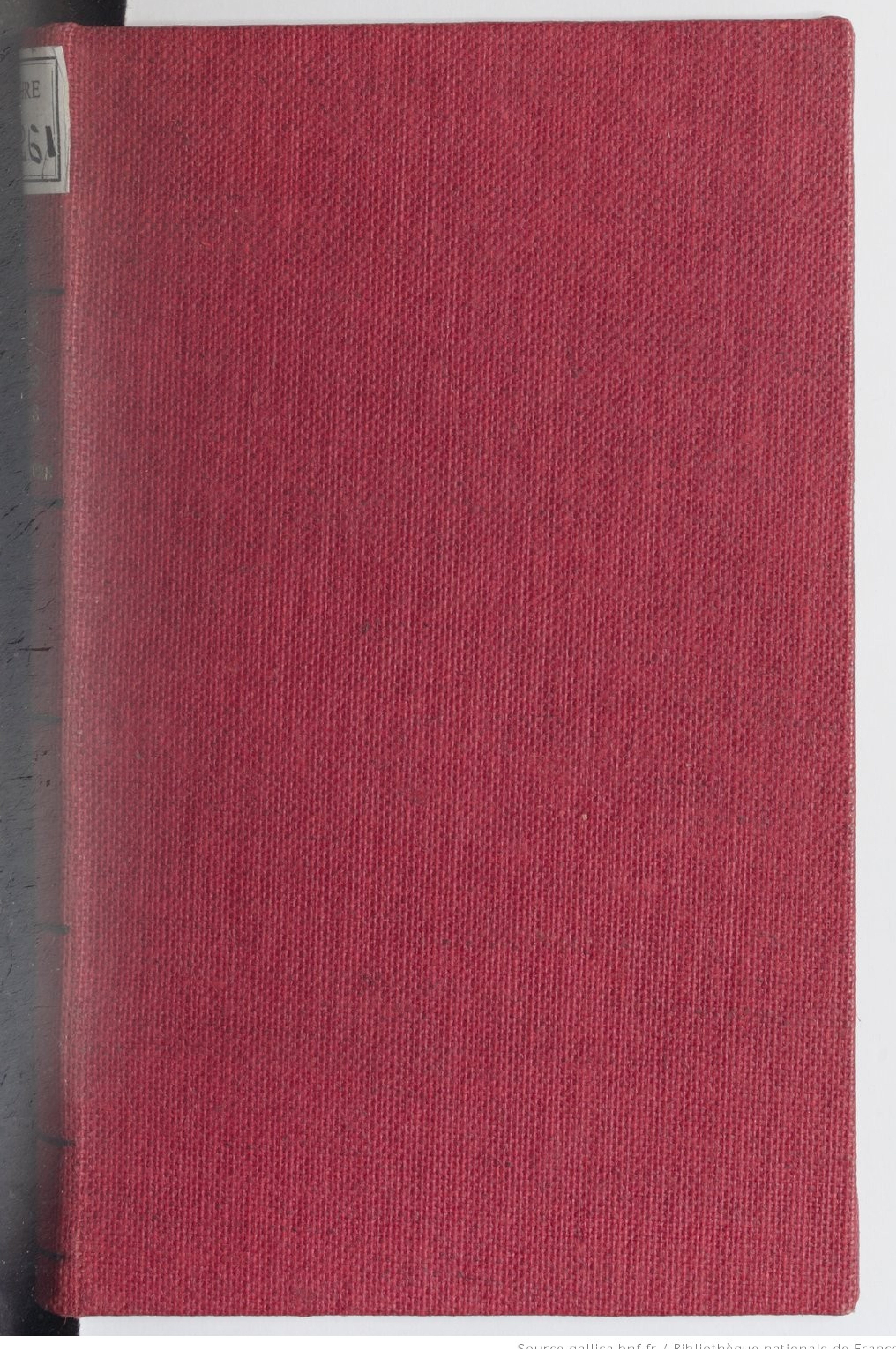
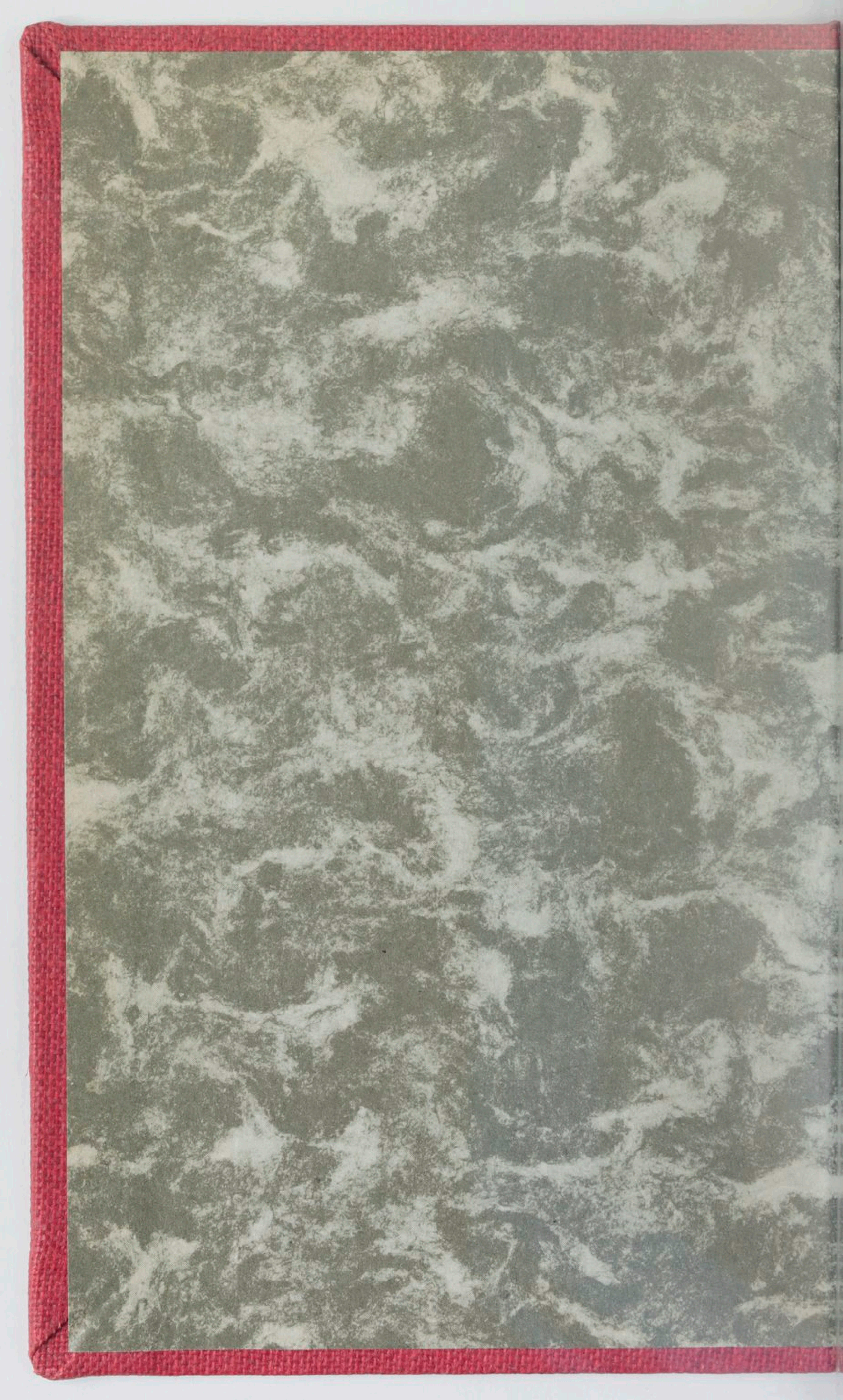
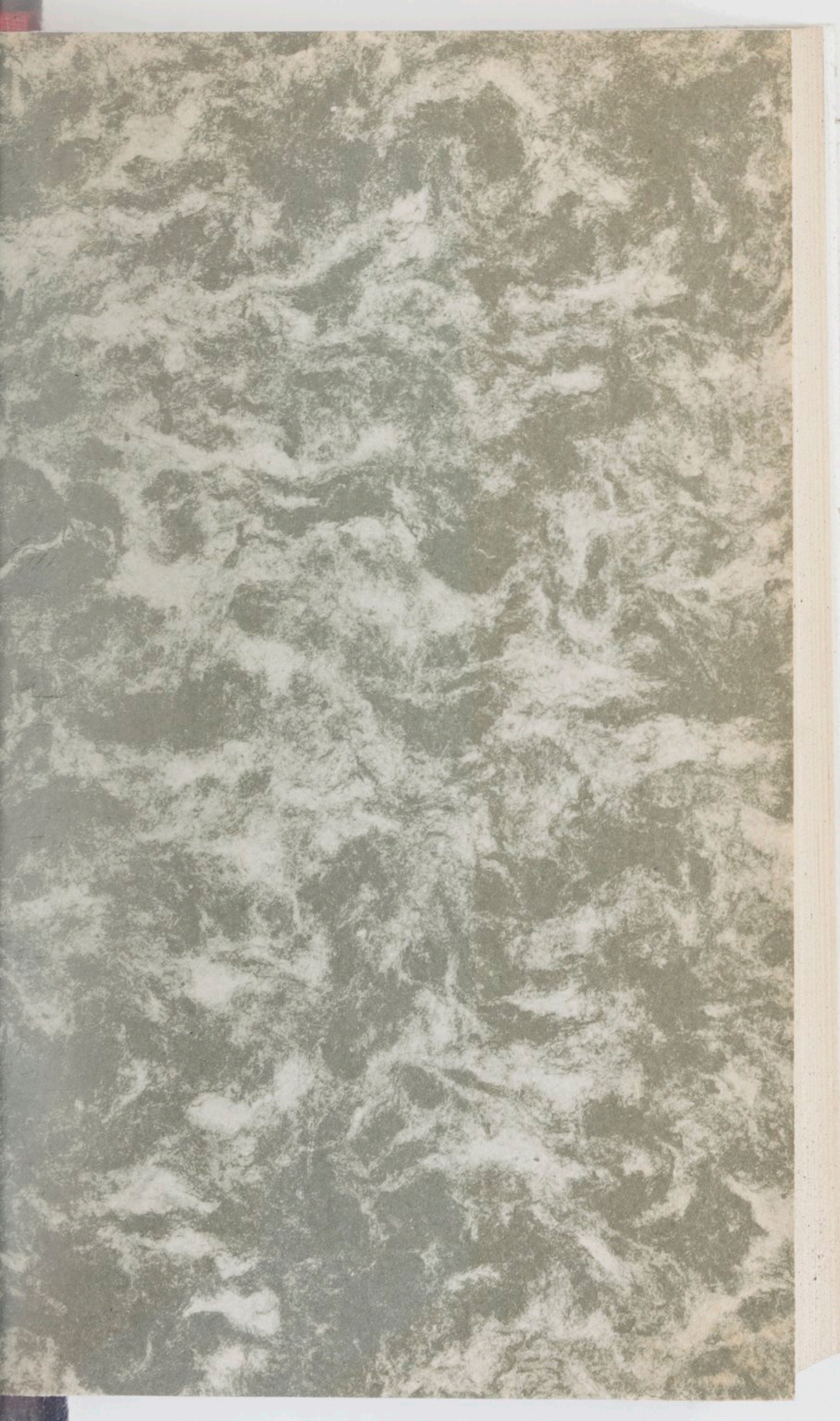
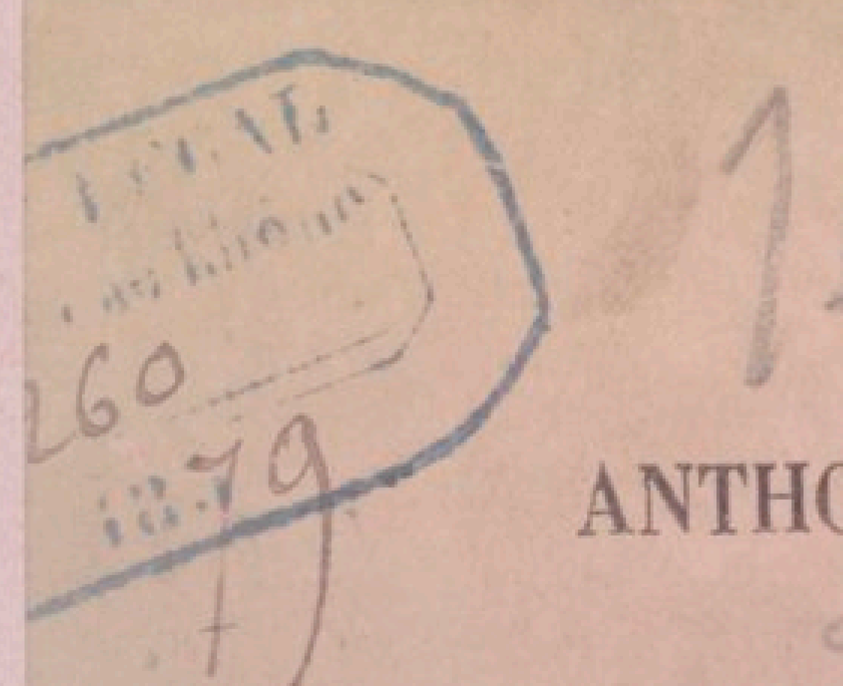
Anthologie provençale. Poésies choisies des troubadours du Xe au XVe siècle, avec la traduction littéraire en regard, [...]







A. FERRET 1980



ANTHOLOGIE PROVENÇALE

POÉSIES CHOISIES
DES TROUBADOURS

DU Xe AU XVe SIÈCLE

AVEC LA TRADUCTION LITTÉRAIRE EN REGARD

PRÉCÉDÉES D'UN ABRÉGÉ DE GRAMMAIRE PROVENÇALE

PAR

L'ABBÉ A. BAYLE

Professeur d'Éloquence Sacrée à la Faculté de Théologie d'Aix

AVEC UNE NOTICE SUR L'AUTEUR

PAR J.-B. SARDOU

AIX

A. MAKAIRE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, RUE THIERS, 2

LEIPZIG

OTTO HARRASSOWITZ, BUCHHANDLUNG

30, QUERSTRASSE, 30

1879

BIBLIOTHÈQUE PROVENÇALE

XXXXXXXX

ANTHOLOGIE PROVENÇALE

ANTHOLOGIE PROVENÇALE

POÉSIES CHOISIES
DES TROUBADOURS

DU Xe AU XVe SIÈCLE

AVEC LA TRADUCTION LITTÉRAIRE EN REGARD

PRÉCÉDÉES D'UN ABRÉGÉ DE GRAMMAIRE PROVENÇALE

PAR

L'ABBÉ A. BAYLE

Professeur d'Éloquence Sacrée à la Faculté de Théologie d'Aix

AVEC UNE NOTICE SUR L'AUTEUR

PAR J.-B. SARDOU

AIX

A. MAKAIRE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, RUE THIERS, 2

LEIPZIG

OTTO HARRASSOWITZ, BUCHHANDLUNG

30, QUERSTRASSE, 30

1879



NOTICE SUR L'ABBÉ BAYLE

L'abbé Marc-Antoine Bayle naquit à Marseille le 24 mai 1825. Il puisa de bonne heure, au sein d'une famille chrétienne et plus tard auprès d'un saint prêtre, frère de sa mère, qui l'initia aux premières notions de la latinité, le goût et la pratique de la vertu. Sa vocation se dessina dès ses plus jeunes ans et se développa au Petit-Séminaire de Marseille, dont cet enfant de bénédiction devint bientôt la gloire et l'honneur. Un rare talent pour la poésie l'y désigna au choix de ses condisciples pour présider et diriger les travaux d'une jeune Académie dans cet établissement. L'académicien en a enrichi les archives de plus d'une fable charmante et de plus d'un poème qui présageaient une brillante carrière littéraire. On peut en juger par les morceaux publiés en 1841 dans le 1er volume des *Souvenirs du Petit-Séminaire de Marseille.*

L'Université exigeait alors pour l'obtention du grade de bachelier que les candidats fissent leurs études de rhétorique et de philosophie dans un collége de l'Etat. C'est ce qui amena le jeune Bayle au Lycée de Marseille, où il remporta le prix d'honneur en philosophie, le 31 août 1842.

Après avoir passé quelque temps dans le monde, afin d'éprouver sa vocation, en 1843, il entra au Grand-Séminaire de Marseille pour y faire ses études théologiques.

Le 17 février 1847, l'abbé Jean-Baptiste Julien, vicaire à Notre-Dame-du-Mont, venait de fonder à Marseille, dans l'établissement de la Loubière, les conférences de la Société de Saint-François-Xavier pour l'amélioration de la classe ouvrière. L'abbé Bayle devint son collaborateur dans cette œuvre de religion et de bienfaisance. Sous le titre de *Causeries de l'Atelier*, il fit paraître divers articles dans le recueil mensuel des conférences intitulé *Mémorial des Ouvriers*.

L'abbé Julien étant mort le 28 février 1848, l'abbé Bayle, encore simple diacre, prononça, le 12 mars, l'oraison funèbre du fondateur des conférences de Saint-François-Xavier dans la chapelle de l'Œuvre. Son beau talent oratoire se révéla dans cette circonstance. Cette oraison funèbre fut publiée le 18 mars dans le premier numéro de la *Voix sincère*, journal hebdomadaire que l'abbé Bayle devait rédiger avec M. l'abbé Cyprien Pinatel, aujourd'hui curé de Saint-Charles à Marseille.

L'abbé Bayle, ordonné prêtre le 22 avril 1822, fut aussitôt nommé vicaire à la paroisse de Notre-Dame-du-Mont, en remplacement de l'abbé Julien.

Au mois d'octobre 1851, il devint professeur de seconde au Collége catholique. Sa réputation était déjà faite; aussi, le 23 mars 1852, l'Académie de Marseille lui ouvrit ses portes. Son discours de réception traita de l'*Enfant dans la Poésie chrétienne*. Il fut vivement applaudi.

M. Gaston de Flotte, président de l'Académie, dans sa réponse au discours de l'abbé Bayle, fit l'éloge de ce récipiendaire, dans des termes si flatteurs que nous croyons devoir rappeler les passages suivants :

« Bien jeune encore, vous avez publié, sous le titre « de *Chants de l'Adolescence,* un volume de poésies

« qui révèle en vous et l'amour de l'art et cet instinct
« du beau qui fait remonter l'inspiration vers la source
« divine dont elle émane. — Destiné au sacerdoce,
« vous mettiez l'art des vers au service de la vérité. —
« Contemplateur religieux du beau et de l'idéal, vous
« savez unir à l'austérité du sacerdoce un talent exquis
« d'écrivain ; votre active et heureuse facilité vous per-
« met d'embrasser plusieurs objets à la fois : poète,
« vous avez commencé comme bien d'autres voudraient
« finir ;—archéologue, la vie de saint Isarne vous donna
« l'occasion de montrer dans une belle science des con-
« naissances étendues et profondes; — historien et
« philosophe, on se rappelle vos nombreux écrits, entre
« autres votre savante appréciation des *sociétés se-*
« *crètes* depuis les premiers temps; — prédicateur,
« vous faites entendre et goûter la parole sacrée ; —
« professeur, vous initiez la jeunesse aux lettres, et la
« guidez dans ses études ; — et toujours et partout,
« soutenu par le même amour du bien, du grand et du
« beau, vous accomplissez le précepte de l'art : *Variété*
« *dans l'unité.*

« Le public et l'Académie applaudissent en vous le
« poète distingué, le prosateur éminent, l'homme qui
« cultive avec un rare succès divers genres de science,
« diverses branches de littérature. »

Au mois d'octobre 1852, un concours devait avoir lieu à Paris pour la fondation de six chapellenies de Sainte-Geneviève.

L'abbé Bayle s'y présenta et fut reçu le premier parmi les candidats. Il avait brillé particulièrement dans l'épreuve de l'improvisation, où son discours sur la *Douceur* avait emporté tous les suffrages. Ce qui ajoutait encore au mérite de notre compatriote, c'est

qu'il était avec M. Freppel, aujourd'hui évêque d'Angers, le plus jeune des concurrents. Parmi les juges de ce concours (1) se trouvait l'abbé Sibour, vicaire général, président du jury; il fut le premier à sanctionner de son suffrage le talent naissant de l'abbé Bayle.

Préférant le séjour de sa ville natale à celui de Paris, l'abbé Bayle donna, au bout d'un an, sa démission de chapelain de Sainte-Geneviève et fut nommé second aumônier du Lycée de Marseille, par arrêté ministériel du 2 novembre 1853. Il devint premier aumônier par arrêté du 5 octobre 1855, en remplacement de l'abbé Gautier, démissionnaire. En septembre 1864, il fut promu à la première classe de son titre par le ministre de l'instruction publique.

En octobre 1859, l'abbé Bayle fut reçu docteur en théologie à la Sorbonne. Il subit ses actes et soutint sa thèse avec éclat. Le sujet de cette thèse était une *étude sur Prudence*, poète chrétien du IVe siècle, considéré tour à tour au point de vue littéraire, théologique et archéologique.

Les conférences de Saint-François-Xavier, fondées en 1847 par feu l'abbé Julien, longtemps interrompues par la force des circonstances, furent reprises le 26 octobre 1856 sous la direction de l'abbé Bayle.

Toutes les chaires de Marseille ont connu cet orateur toujours disert, jamais vulgaire, souvent éloquent; il excellait surtout dans ce genre oratoire qu'on appelle

(1) Les autres membres du jury étaient : MM. Bautain, vicaire-général ; Lecourtier, archiprêtre de Notre-Dame ; Deguerry, curé de la Madeleine ; Hamon, curé de Saint-Sulpice ; le Père Souaillard, dominicain ; le Père Félix, jésuite ; Duquesnay, chanoine, doyen de Sainte-Geneviève.

les sermons de circonstances. Là se développait à l'aise son talent aussi fertile dans l'invention qu'ingénieux dans ses moyens.

Le 21 novembre 1861, le Père Lacordaire mourait à Sorrèze.

Un service funèbre fut célébré à Marseille, le 19 décembre suivant, dans l'église de Saint-Joseph. C'est là, en effet, que, le 10 janvier 1848, le célèbre dominicain avait parlé en faveur des pauvres visités par les conférences de Saint-Vincent-de-Paul, l'unique fois qu'il fût donné à Marseille d'entendre cette voix éloquente. L'abbé Bayle fut choisi pour prononcer l'oraison funèbre du Père Lacordaire. Il s'en acquitta d'une manière remarquable à la satisfaction de l'immense auditoire qui s'était empressé d'assister à cette cérémonie.

Le 23 juillet 1863, l'abbé Bayle prononçait, dans l'église de la Très-Sainte-Trinité, un sermon de charité pour les blessés polonais.

En 1863, il prêcha le carême à Aix dans l'église métropolitaine. L'*Echo des Bouches-du-Rhône* s'exprimait ainsi sur notre compatriote :

« Le style de ce jeune orateur est d'une pureté qui « ne se dément jamais, et d'une simplicité pleine de « charme; il ne s'élève et ne s'émeut que lorsque la « pensée s'émeut et s'élève d'elle-même. La forme, « tout agréable qu'elle est, laisse au fond toute la saillie « et tout le relief qui convient au solide enseignement « de la doctrine chrétienne. La morale de Jésus-Christ « est assez belle par elle-même pour n'avoir pas besoin « de ces ornements d'éloquence humaine, de ces gestes « expressifs, de ces éclats de voix, de ces apostrophes « violentes qu'on chercherait en vain dans le sermon « sur la montagne, où la parole du Sauveur est à la

« fois douce comme la charité et persuasive comme la
« raison divine.

« Les sermons de l'abbé Bayle sont plutôt des confé-
« rences que des discours. Tantôt il développe, dans
« une homélie touchante, le saint Evangile du jour;
« tantôt il dégage le sens mystique d'une parabole,
« mais toujours sa parole instruit et touche à la fois... »

« Son éloquence était populaire, » a dit un de ceux
« qui l'ont le mieux connu (1), « c'est dire qu'elle était
« éminemment chrétienne, et on croyait entendre avec
« lui saint Jean Chrysostôme, ou saint Augustin. Mais,
« à l'exemple de ces deux grands orateurs, il était litté-
« raire, et sa phrase était soignée, même dans ses allo-
« cutions familières. Ce n'était pas l'impétuosité de
« Bossuet, mais le charme, la douceur et le goût ex-
« quis de Massillon. Il nous reste de lui des homélies
« qu'il n'a faites qu'une fois, mais que d'autres ont prê-
« chées avec fruit pour l'édification des âmes. Un jour,
« il entra dans une cathédrale au moment où le prédi-
« cateur était en chaire. A son grand étonnement, c'é-
« tait une de ses homélies que l'on prêchait. Après le
« sermon, il alla baiser l'anneau de l'évêque qui avait
« présidé l'office. En voyant l'abbé Bayle, l'évêque sou-
« rit et lui dit : « Mon ami, ce n'est pas la première
« fois qu'on prêche ici vos homélies; quand je n'ai pas
« le plaisir de vous voir, j'ai celui de vous entendre. »

« Marseille, Aix, Arles, Paris, entendirent ses prédi-
« cations. Mais il ne dédaignait pas les plus humbles
« villages qu'il était heureux d'évangéliser. »

En 1867, le ministre créait à la Faculté de théologie

(1) L'abbé Magnan, — *Le Citoyen*, 24 mars 1877.

d'Aix une chaire d'éloquence sacrée. L'abbé Bayle, d'abord chargé de cours, en devint le titulaire par décret du 5 décembre 1869. Il n'en continua pas moins de résider à Marseille où Mgr Place, juste appréciateur du talent de cet éminent professeur, le nomma chanoine honoraire aux applaudissements des nombreux amis et des admirateurs non moins nombreux du savant ecclésiastique. Son installation eut lieu le 7 novembre 1869.

Au 28 janvier de la même année, l'abbé Bayle avait ouvert à la Faculté des sciences de Marseille un cours annexe d'éloquence sacrée récemment institué par arrêté ministériel. Ce cours n'a cessé d'être suivi avec une sympathie croissante par un public d'élite. La salle était chaque fois trop étroite pour contenir l'auditoire avide d'entendre la parole éloquente du professeur.

L'abbé Bayle, malgré une maladie qui le minait depuis quelque temps, et, disons-le, malgré certaines contradictions auxquelles le vrai mérite est souvent en butte, tenait beaucoup à faire ce cours.

Le 18 janvier 1877, il nous donnait sa dernière leçon au milieu d'une foule émue de son zèle et enthousiaste de son talent. Il eut de la peine à rentrer chez lui et ne sortit plus.

Ce bon prêtre ne pouvait se consoler d'être privé de célébrer la sainte Messe. Il ne cessa qu'avec la vie de réciter son cher bréviaire. Le 17 mars suivant, l'abbé Bayle rendait son âme à Dieu. Sa mort, qui a été une perte des plus sensibles pour l'Eglise et pour les belles-lettres, excita les plus vifs regrets à Marseille et à Aix, où l'on n'a pas perdu le souvenir de ses doctes leçons. Ses obsèques eurent lieu le 19 au milieu d'un grand concours d'amis.

Voici la liste des ouvrages publiés par l'abbé Bayle :

Les Chants de l'Adolescence, recueil de poésies religieuses. Marseille, Chauffard, 1846, 1 vol. in-8°.— Ce livre, publié sous le pseudonyme de Théotime, était dédié à Louis Veuillot.

Le Conseiller catholique, du 15 juin 1850 au 15 juin 1852. Marseille, Chauffard, deux années, 4 vol. in-8°.

Petites Fleurs de Poésie, hymnes et cantiques pour le mois de mai. Marseille, Chauffard, 1853, 1 vol. in-18. — Anonyme.

Vies des Saints de l'Eglise de Marseille, saint Victor, saint Sérénus. Marseille, Chauffard, 1855, 2 vol. in-18.

Vie de saint Vincent Ferrier. Paris, Bray, 1855, 1 vol. in-8.

Marie au Cœur de la jeune Fille, ouvrage traduit de l'italien, précédé d'une introduction. Marseille, Chauffard, 1855, 1 vol. in-32. — Le même, 2e édition revue, 1861, Paris, Bray.

Vie de saint Philippe de Neri. Paris, Bray, 1859, 1 vol. in-8°.

Etude sur Prudence, suivie du *Cathemericon*, traduit et annoté. Paris, Bray, 1860, 1 vol. in-8°. — Cet ouvrage est dédié à Mgr de Mazenod.

Oraison funèbre du R. P. H. Lacordaire. Paris, Bray, 1861, brochure in-8°.

Les derniers Jours du Chrétien. — Paris, Bray, 1861, 1 vol. in-32.

Robert, épisode de 1848. Paris, Casterman, 1861, in-12. — Ce roman a paru pour la première fois à Marseille, dans le *Conseiller Catholique*, sous le nom d'*Angèle* au lieu de *Robert*.

Le Christianisme et l'Eglise à l'époque de leur fondation, par le docteur Dœllinger, traduit de l'allemand. Paris, Casterman, 1861, in-12.

L'Eglise et les Eglises, par le docteur Dœllinger, traduit de l'allemand, précédé d'une introduction. Paris, Casterman, 1862, 1 vol. in-12, le premier seulement.

Gloire et Martyre de la Pologne. Marseille, Chauffard, 1863, broch. in-8°.

Manuel du Pèlerinage à Notre-Dame de la Garde. Marseille, Eugène Michel, 1864, 1 vol. in-18.

Scènes et Récits. Paris, Casterman, 1865, 1 vol. in-12, anonyme.

Homélies sur les Evangiles. Tournai, Casterman, 1865, 2 vol. in-12. — Ouvrage dédié à l'archevêque d'Aix, précédé d'une lettre approbative de Sa Grandeur.

Césonia, par Lettmann, ouvrage traduit de l'allemand. Paris, Casterman, 1865, in-12. (Collection de Fabiola.)

Sermons sur Notre-Seigneur Jésus-Christ et la Sainte Vierge, par S. E. le cardinal Wiseman, traduits de l'anglais et précédés d'une étude biographique. Paris, Lethielleux, 1866, 1 vol. in-12.

Massillon, étude historique et littéraire. Paris, Bray, 1867, 1 vol. in-8°.

La Perle d'Antioche, tableau de l'Orient chrétien. Paris, Lethielleux, 1869, 1 vol. in-12.

Thalie, l'arianisme et le Concile de Nicée, 1 vol. in-12.

Le Pieux Communiant, du R. P. Baker, traduit de l'anglais, 1 vol. in-32.

Lucien de Seillan. Paris, C. Dillet, 1870, 1 vol. in-12, sous le pseudonisme de A. Marc.

La Poésie provençale au Moyen-Age. Aix, Makaire, 1876, 1 vol. in-12. — Ce volume contient son cours de l'année 1875-76 à la Faculté des Sciences à Marseille.

Saint Basile, archevêque de Césarée, cours d'éloquence sacrée (1869-1870). Avignon, Seguin, 1878, 1 volume in-8°; ouvrage posthume publié par M. A. Blanchard, neveu de l'abbé Bayle.

Un Avent et divers sermons inédits de l'abbé Bayle sont publiés dans l'*Encyclopédie de la Prédication contemporaine.* Marseille, J. Mingardon, libraire-éditeur, 1878, 2 vol. in-8°.

Anthologie provençale, ou *Choix des Morceaux des Poètes provençaux,* du XIe au XVe siècle, avec la traduction en regard. Aix, Makaire, 1879, 1 vol. in-12. — Cet ouvrage posthume a été publié par M. Makaire, libraire à Aix. La mort a empêché à l'abbé Bayle d'y mettre le *glossaire* annoncé dans la préface.

En 1856, l'abbé Bayle éditait les œuvres choisies de Paul Reynier, précédées d'une notice biographique sur ce poète marseillais, enlevé sitôt au bel avenir qui s'ouvrait devant lui.

En 1864, il publiait une notice sur la vie et les œuvres de Camille Allard, docteur en médecine, né à Marseille en 1832. Elle se trouve en tête des *Souvenirs d'Orient, Echelles du Levant,* par le docteur Allard. Paris, Leclère, 1864, 1 vol. in-12.

En 1874, il composait la préface d'un ouvrage d'Hippolyte Matabon : *Après la Journée,* poésies. Marseille, Camoin, 1 vol. in-12.

L'abbé Bayle cultivait aussi la poésie provençale. Il a publié des pièces dans l'*Armana Prouvençaou.*

On lui doit plusieurs articles insérés dans divers jour-

naux et revues : la *Gazette du Midi*, l'*Ami de la Religion*, le *Contemporain*, la *Revue d'Economie chrétienne*, le *Spectateur Marseillais*, la *Revue de Marseille*, le *Plutarque Provençal*, le *Citoyen*, le *Bulletin Catholique*. Il a écrit dans le *Messager de la Semaine* des *Causeries littéraires* qui sont signées du pseudonyme A. Marc.

La mort a empêché l'abbé Bayle de terminer sa traduction de la *Sainte Bible* avec commentaires, par M. l'abbé Drach. Quatre volumes ont été publiés par lui. Paris, Lethielleux, 1871-1878.

Le Lis de saint Joseph, poésie (imprimerie Olive), a été sa dernière production pendant sa maladie.

L'abbé Bayle a laissé en manuscrits des travaux importants sur *la Liturgie*, ainsi qu'une série d'études sur *Cassien*, sur *Salvien*, etc., qui mériteraient d'être imprimés.

Puissent ces quelques notes, simples souvenirs d'un condisciple, inspirer à un autre ami de notre cher et à jamais regretté défunt la pensée d'écrire cette vie si pleine de mérites devant l'Eglise de Marseille, et si glorieuse pour les annales littéraires de notre Provence.

J.-B. SARDOU,

Membre de la Société française d'archéologie.

PRÉFACE

Notre *Anthologie Provençale* n'est pas un livre savant ; c'est un livre élémentaire. Il pourra être utile à ceux qui veulent commencer l'étude de la langue et de la littérature des Troubadours. Nous ne publions rien d'inédit. Nous n'avons déchiffré aucun manuscrit, aucun poëme inconnu. Les érudits ne trouveront donc rien de nouveau dans ce recueil, mais il permettra, croyons-nous, de s'initier à la connaissance du vieux provençal sans recourir aux ouvrages rares et fort coûteux de Raynouard, et sans se procurer à grands frais des livres allemands. Ne convient-il pas que les Provençaux, désireux de connaître la langue de leurs pères, puissent se passer des leçons d'un professeur de Bonn ou de Berlin ?

Pour conduire le lecteur méthodiquement, du plus facile au plus difficile, nous donnons d'abord quelques pa-

ges de prose provençale. Reproduction du langage populaire, la prose est beaucoup plus simple et plus claire que la poésie trop souvent maniérée des troubadours. Nous en donnerons seulement cinq spécimens dont le dernier, qui date du XI[e] siècle, se comprend plus aisément que les poésies écrites trois cents ans plus tard. Le recueil des poésies des Troubadours s'ouvre par des morceaux du XV[e] siècle et se termine par quelques vers du poëme de Boèce, qui date du XI[e] siècle. Nous n'avons pas accordé une large place aux poésies amoureuses des troubadours, qui n'étaient pas toujours platoniques ; notre recueil devait avoir toute la réserve des livres classiques.

Nous craignons qu'en maint endroit notre traduction laisse à désirer, mais les savants nous pardonneront les imperfections d'une œuvre qui n'a été entreprise que pour augmenter le nombre de leurs lecteurs.

A la suite des poésies que nous avons traduites littéralement, on trouvera quelques textes sans traduction qui pourront servir d'exercices.

L'*Abrégé de Grammaire*, qui précède le recueil, n'est qu'un résumé des travaux semblables de Bartsch et de Brinckmeier. Au lieu d'un glossaire, nous avons dressé, à la fin du livre, la liste de tous les mots qui s'y rencontrent, en renvoyant aux pages et aux vers, où on pourra les trouver non plus isolés mais dans une phrase qui en expliquera le sens.

Ceux qui voudraient acquérir une connaissance plus

étendue de la langue et de la littérature provençales, pourront étudier, outre les ouvrages de Raynouard et de Rochegude, les livres suivants qui nous ont été d'un grand secours.

Les derniers Troubadours de Provence, par Paul Meyer. — *Recueil d'anciens textes bas-latin, provençaux et français*, par le même. *De la poésie des troubadours*, par Diez. — *Vie et Œuvre des troubadours*, par le même (en Allemand). — *Peire Vidal's lieder*, par Bartsch. — *Chrestomathie provençale*, par le même. *Des troubadours en Espagne*, par Mila y Fontanals (en Espagnol). — *Observations sur la Poésie des troubadours*, par Giovanni Galvani (en italien). — Le poëme de *Girart de Rossillon*, publié par Francisque Michel, ou l'édition plus correcte, mais plus pénible à lire d'Hoffman. — *Histoire de la littérature provençale*, par Fauriel, etc.

ABRÉGÉ

DE LA GRAMMAIRE PROVENÇALE

(Xe — XVe siècle)

CHAPITRE PREMIER

De l'Article

L'Article, ainsi que les noms et plusieurs verbes, avait diverses formes, par suite des variations dialectales et des différences d'orthographe.

1° Article Défini.

Masculin

SING.	*Nomin.*	lo, li, el, elh, le.
	Génit.	del, de lo, deu, dal.
	Datif.	al, a lo, au.
	Accus.	lo, le.
PLUR.	*Nomin.*	li, lhi, los, les, els, ill.
	Génit.	dels, dals, des, deuz.
	Datif.	als, a los, aus, auz.
	Accus.	los, les, els.

Féminin

SING.	*Nomin.*	la, il, ilh, ill, li.
	Génit.	de la.
	Datif.	a la.
	Accus.	la, il.
PLUR.	*Nomin.*	las.
	Génit.	de las.
	Datif.	a las.
	Accus.	las.

Souvent la voyelle initiale d'un article se contractait avec la voyelle finale du mot précédent, et sa voyelle finale avec la voyelle initiale du mot suivant.

Exemples : L'amix que vos razonatz, *l'ami que vous recommandez* ; Mantenrai los frevols contra'ls fortz, *je maintiendrai les faibles contre les forts.*

Les prépositions *en, per, sus* se contractaient ainsi avec l'article :

El, ell : en lo, en la. — Els, eus, euz : en los, en las.
Pel : per lo, per la. — Pels, pes : per los, per las.
Sul : sus lo, sus la. — Suls : sus los, sus las.

2° *Article Indéfini.*

Masculin		Féminin	
Nomin.	uns, us, *rarem*[t] un.	*Nomin.*	una, un'.
Génit.	d'un.	*Génit.*	d'una, d'un.
Datif.	a un.	*Datif.*	a una, a un'.
Accus.	un.	*Accus.*	una, un'.

CHAPITRE II.

Du Substantif.

En général les substantifs masculins et la plupart des substantifs féminins non terminés en *a*, prenaient un *s* au nominatif singulier, et n'en prenaient point aux cas obliques ; par contre, au pluriel ils ne prenaient point d'*s* au nominatif et en prenaient aux cas obliques.

Cette *règle de l's*, qui s'explique par la manière dont le roman provençal s'est formé du latin, n'était pas toujours appliquée dans le langage populaire, dans les chartes et les inscriptions.

Les mots terminés en *t*, et beaucoup de mots terminés en *g*, prennent un *z* au lieu de l'*s*.

Les mots terminés en *c* changent l'*s* final en *x*.

Les mots terminés en *n* ou *nt* perdent souvent leur dernière lettre en prenant l'*s*.

Les mots terminés en *s* ou *z* restent invariables.

Sing. *Nomin.* valors, vertatz, clercx, chans.
Cas obliques : valor, vertat, clerc, chant.
Plur. *Nomin.* valor, vertat, clerc, chant.
Cas obliques : valors, vertatz, clercs, chans.

Exemple : Segon que dis lo philosophs, tut li home del mon desiron avec sciensa, de la qual nais sabers, de saber conoyssenza, de conoyssenza sens, de sen be far,

de be far valors, de valor lauzors (louange), de lauzors pretz (dignité, prix), de pretz plazers, et de plazer gaugz et alegriers.

Les féminins en *a* ne changent pas au singulier et prennent l'*s* à tous les cas du pluriel.

Beaucoup de noms singuliers terminés en *aire*, *eire*, *ire*, au nominatif singulier, changent, aux autres cas, ces terminaisons en *ador*, *edor*, *idor*.

Sing. *Nomin.* cantaire, entendeire, servire (serviteur).

Cas obliques : cantador, entendedor, servidor.

Plur. *Nomin.* cantador, entendedor, servidor (plus tard : *ors*).

Cas obliques : cantadors, entendedors, servidors.

Les troubadours rendaint féminins certains noms masculins en leur ajoutant un *a*. Ils disaient : el fuelh *ou* la fuelha, *la feuille* ; el joy *ou* la joya, *la joie*.

CHAPITRE III.

De l'Adjectif.

La plus part des adjectifs prennent une terminaison féminine en *a*.

Masculin.

Sing. Nomin. bels. *Cas obliques*, bel.
Plur. Nomin. bel. *Cas obliques*, bels.

Féminin.

Sing. bela. *Plur.* belas.

Les consonnes supprimées au masculin reparaissent au féminin : bos, *fém.* bona.

Les consonnes modifiées au masculin selon les règles phonétiques sont rétablies au féminin : larcs (*pour* largs), *fém.* larga ; nutz (*pour* nuds), *fém.* nuda.

Beaucoup d'adjectifs ont la même terminaison au masculin et au féminin.

Sing. Nomin. l'amicx lejals. *Accus.* l'amic lejal.
Plur. Nomin. los amic lejal — las donas lejals.
Accus. los amicx lejals, — las donals lejals.

Plusieurs adjectifs ont deux féminins :

Grans, *fém.* grans *et* granda ; gens, *fém.* gens *et* genta.

Degrés de comparaison.

Le comparatif est exprimé ordinairement par *plus* ou *pus*, et le superlatif par *lo plus, la plus*, : plus bels, plus bela, lo plus bels, la plus bela.

Quelques comparatifs s'indiquent par une terminaison en *or* ou *er*, et quelques superlatifs par une terminaison en *isme*.

Autz, *haut*; *comp.* ausor *ou* aussor.— Gens, *gentil* ; *comp.* genser ; *oblique*, gensor.— Cars, *cher*; carisme, *le plus cher*. — Sains, *saint* ; santisme, *le plus saint*. — Autz, *haut* ; autisme, *le Très-Haut*.

Comparatifs irréguliers : bons, *comp.* melher ; *obl.* melhor.— Mals, *comp.* pejer, *obl.* pejor.— Grans, *comp.* majer, *obl.* major. — Paucs, *comp.* menre *ou* menres, *obl.* menor.

CHAPITRE IV.

Des noms de Nombre

	Cardinaux.	Ordinaux	
1.	Uns, us, *obl.* un, *fém.* una.	Premier	*fém.* premiera.
2.	Dui, *obl.* dos, *fém.* doas	Segon	seconda.
3.	Trei, *obl.* tres.	Ters, tertz,	tersa.
4.	Quatre.	Quart.	quarta.
5.	Cinq.	Quint, cinque	quinta.
6.	Sei, *obl.* sex.	Seizen,	seizena.
	etc.		etc.

CHAPITRE V.

Des Pronoms

1° Pronoms personnels.

1re Personne. *Sing. nom.* eu, ieu, iou. *obl.* me, mi, mey
Plur. nos, *obl.* nos.
2me Personne. *Sing. nom.* tu *obl.* te, ti, tu.
Plur. vos, vous, *obl.* vos.
3me Personne. *réfl.* se, si, sy, sei.

3me Personne avec genres.

MASCULIN. *Sing. nom.* el, ell, elh, eu.
obl. el, lui, lhui, lo, o.
Plur. nom. ilh, ill, els.
obl. els, els, euz, lor, lur.

FÉMININ. *Sing. nom.* ela, ella, elha, il, leis.
obl. ela, lei, leis, lieis, lies.
Plur. nom. elas, elhas.
obl. elas, elhas, lor, lur.

Contractions : Quelques pronoms, comme l'article, perdent leur voyelle en se joignant au mot qui les précède, ou en précédant un mot qui commence par une voyelle. E me : em, — que me : quem, — si me : sim, — que nos : quens, — so nos : sons, — que vos : que us, quens, — nos en : non, — vos en : von, — no vos : nous, — ieu vos : ieus, — eu los : els, — no le : nol, etc.

2° PRONOMS POSSESSIFS.

1re Personne.

Masculin, sing. nom. meus, mieus, *obl.* meu, mieu.
plur. nom. mei, miei, *obl.* meus, mieus.
Féminin, sing. mia, mieua.
plur. mias, mieuas.

2me Personne.

Masculin, *sing*. *nom*. teus, tieus, *obl*. teu, tieu.
plur. *nom*. toi, tei, tiei, *obl*. teus, tieus.
Féminin, *sing*. toa, tieua.
plur. tos, tieuas.

3me Personne.

Masculin, *sing*. *nom*. seus, sieus, *obl*. seu, sieu.
plur. *nom*. soi, siei, seu, si, *obl*. seus, sieus seis.
Féminin, *sing*. soa, sua, sieua.
plur. soas, sieuas.

Autre forme.

1re Persne *Masc*. *sing*. mos, *obl*. mo, mon, *plur*. mos.
Fém. *sing*. ma, m', *plur*. mas.
2me Persne *Masc*. *sing*. tos, toz, *obl*. to, ton, *plur*. tos.
Fém. *sing*. ta, t', *plur*. tas.
3me Persne *Masc*. *sing*. sos, *obl*. so, son, *plur*. sos.
Fém. *sing*. sa, s', *plur*. sas.

Possessifs de la pluralité.

Sing. *masc*. nostre, es, *obl*. nostre, —
vostre es, *obl*. vostre. — lor, lur.
fém. nostra, — vostra, — lor, lur.
Plur. *masc*. nostre, *obl*. nostres, —
vostre, *obl*. vostres, — lor, lur, lors, lurs
fém. nostras, — vostras, — lor, lur, lors, lurs

Pronoms démonstratifs

Masculin, sing. nom. est, cest, aquest, cel, selh, aicel, aquel, seu, celui.
obl. est, aquest, aques, aqueu, queu.
plur. nom. est, cest, aquest, aquist, cil, celh, aicil, aicels, aquelh.
obl. estz, cestz, aques, aquestos, cels, aicels, aquels, aqueuz.

Féminin, sing. nom. esta, cesta cist, aquesta, cella, cilh, aicela, aquella.
obl. esta, celey, celleis.
plur. estas, cestas, aquestas, celas, aicelas, aquelas.

Neutre. so, ço, zo, aisso, eizo, aco, oco.

Pronoms relatifs et interrogatifs

1° Chi, qui, cui, que.
2° Cals, quals, *obl.* cals, quals, lo cals, lo quals, la quals.

Adjectifs pronominaux.

1° Autre, altre, altres, *obl.* altre, aitre,
fém. autra, autras.
2° Autrui, autru, autruis, autrus.
3° Cascus, chascus, cascuns, chascuns,
fém. cascuna, chascuna.

4° Cadaus (chacun), *obl.* cadaun.
5° Qualsque, calsque, *obl.* qualque, calque.
6° Ques, quecx, quex (chacun), *obl.* quec, *fém.* quega.
7° Totz, toz, tutz, *obl.* tot, tut, *fém.* tota.
plur. masc. tuit, tuits, tut, tuch, tug, tugs, tot.
obl. totz, toz, totz, tuts, tuz, *fém.* totas.

CHAPITRE VI.

Des Verbes.

1° Verbes auxiliaires

Aver (Avoir)

Indicatif.

Présent.	ai, ay.	*Futur.*	aurai, ey.
	as, has		auras.
	a, ha		aura, haura.
	avem.		aurem.
	avetz, avez.		auretz, ez.
	an, ant.		auran.
Imparfait.	avia.	*Parfait.*	aic, aig.
	avias.		aguist.
	avia, avio.		ac, ag.
	aviam.		aguem.
	aviatz, az.		aguetz.
	avian, ion.		agron, agro.

Subjonctif.

Présent.	aja, aya.	*Imparfait.*	agues.
	ajas.		aguesses.
	aja, aje.		agues, ages.
	ajam.		aguessem.
	ajatz, ajaz.		aguessetz.
	ajan, ajon.		aguessen, on.

Conditionnel

1re *Forme.*	agra.	2e *Forme.*	auria.
	agras.		aurias, ies.
	agra.		aura, ie.
	agram.		auriam.
	agratz.		auriatz.
	agran.		aurian, ien.

Impératif. ajas, ajatz. *Infinitif.* aver, haver.
Participe présent, nomin. avens, nz, *obl.* aven, avent.
Participe passé nomin. utz, *obl.* agut, avut,
fém. aguda, avuda.

Esser (Être).

Indicatif.

Présent.	sui, soi.	*Futur.*	seray, ay, *et* er.
	est, iest,		seras, ers.
	es, est.		sera, er.
	em, esmes.		serem.
	etz, esz.		seretz.
	son, sun.		seran.

Imparfait.	era.	*Parfait*	fui, fuy.
	eras.		fost, fust.
	era.		fo, fon.
	eram.		fom.
	eratz.		fotz, fos.
	eran, erant.		foron, foro.

Subjonctif.

Présent.	sia.	*Imparfait.*	fos.
	sias.		fosses.
	sia, sie.		fos.
	siam.		fossem.
	siatz, siats.		fossetz, az.
	sian, sion.		fossen.

Conditionnel.

1re *Forme*	fora.	2e *Forme*	seria.
	foras.		serias.
	fora.		seria.
	foram.		seriam.
	foratz.		seriatz.
	foram.		serian.

Impératif. sia, siatz. *Infinitif.* esser, ser.

Participe passé. estat. estatz, *fém.* estada.

2° Verbes réguliers ou a conjugaison faible,

ayant l'accent sur la terminaison, à la 3e personne du singulier au Parfait.

1re Conjugaison. Infinitifs en *ar*.

Indicatif.

Présent.	am, ami.	*Futur.*	amarai.
	amas.		amaras.
	ama.		amara.
	amam.		amaren.
	amatz, az, ats.		amaretz.
	aman, on, o.		amaran.
Imparfait.	amava.	*Parfait.*	amei, ey.
	amavas.		amest, iest.
	amava		amet, eth.
	amavam,		amem.
	amavatz, as.		ametz, es.
	amavan.		ameron, eren.

Subjonctif.

Présent.	ame, am.	*Imparfait.*	ames, essa.
	ames.		amesses.
	ame, am.		ames, essa.
	amem, en.		amessem.
	ametz, ez,		amessetz, az.
	amen, o.		amessem, esso.

Conditionnel.

1re Forme.	amera.	*2e Forme.*	amaria.
	ameras.		amarias.
	amera.		amaria.
	ameram.		amariam.
	ameratz.		amariatz, ias.
	ameran.		amarian.

Impératif. ama, e, amatz, as. — *Infinitif.* amar.
Participe présent. amans, anz. *obl.* aman, amant.
Participe passé. amatz. *obl.* amat. *fém.* amada.

Remarque. 1° La 1re personne du présent indicatif rejette ordinairement l'*i* qui ne persiste que dans les verbes dont le radical se termine par *l* ou *r* : parli (*ou* parle), restauri. — Dans ce cas la consonne finale du radical se modifie souvent : trobar, trop *je trouve*; cuidar, cuit *ou* cui, cug, cut *je pense.* Quelquefois elle tombe : lauzar, lau *je loue* ; donar, do *je donne* ; chantar, chan *je chante.* — Aux trois personnes du singulier du présent du subjonctif, l'*e* de la flexion peut aussi être supprimé : desirs, *que tu désires*, au lieu de desires.

2° Quand le radical a l'accent, sa voyelle est quelquefois diphtonguée, *e* devient *ie* : pregar, priei ; *o* devient *uo*, *ue* : trobar, truop ; provar, prueva.

Verbes isolés.

1° Anar, annar, enar *aller.* — *Ind. prés. 1re personne*, vau, vauc, *2e pers.* vas, *3e pers.* vai, va. *plur.*

3[e] *pers.* van, vant. — *Futur*, irai. *Subj.* ane, an, vaga. 2[e] *pers.* ans, 3[e] *pers.* ane, an. — *Condit.* iria. — *Impér.* vai.

2° Dar, *donner.* — *Ind. prés.* 1[re] *pers.* dau, 3[e] *pers.* da. day. — *Imper.* day.

3° Estar, istar, star. — *Ind. pr.* 1[re] *pers.* estau, estauc, 2[e] *pers.* estas, 3[e] *pers.* esta, estai, istai. *Plur.* 3[e] *pers.* estant. — *Subj. prés.* estia, esteja estei. 3[e] *pers.* estia, esteja, estei. *Plur.* 3[e] *pers* stien. — *Imper.* estai.

2° Conjugaison. Infinitifs en *er* ou *re*.

Indicatif.

Présent.	vend, vendi.	*Futur.*	vendrai.
	vendes, vens.		vendras.
	vend.		vendra.
	vendem, en.		vendrem.
	vendetz, ets.		vendretz.
	vendon, o.		vendran.
Imparfait	vendia.	*Parfait.*	vendei, i.
	vendias.		vendest.
	vendia.		vendet.
	vendiam.		vendem.
	vendiatz.		vendetz, es.
	vendian, ion.		venderon, ero.

Subjonctif.

Présent.	venda.	*Imparfait.*	vendes.
	vendas.		vendesses.
	venda.		vendes, is.
	vendam, an.		vendessem.
	vendatz, ats.		vendessetz.
	vendan, on.		vendessen.

Conditionnel.

1re Forme.	vendera.	*2e Forme.*	vendria.
	venderas.		vendrias.
	vendera		vendria.
	venderam.		vendriam.
	venderatz.		vendriatz.
	venderan.		vendrian.

Impér. vend, vendetz. — *Infinitif* vendre.
Partic. présent. vendens, *obl.* venden, ent.
Partic. passé vendutz, *obl.* vendut, *fém.* venduda.

Remarques : 1° Quelques verbes ont un infinitif en *re* et un autre en *er*, ou l'un en *re* ou *er* et l'autre en *ir* : tazer *et* taire; crezer *et* creire; cozer *et* cozir; segre *et* seguir.

2° Quelques verbes ont un double participe passé : rescondre, rescondut *et* rescos ; defendre, defendut *et* defes, *fem.* defesa ; rompre, romputz *et* rotz.

Verbes isolés.

1° Creire, creyre, *croire*, — *Infin.* crezer, creser, creer, creder. — *Indic. prés.* 1re *pers.* crei, cre, cresi, cres, 2e *pers.* cres, 3e *pers.* crei, cre; *plur.* 1re *pers.* crezem, creem, 2e *pers.* crezetz, creez, creet, 3e *pers.* crezon, etc.

2° Render, redre, *rendre.*—*Ind. prés.* 1re *pers.* ren, rent, ret, 3e *pers.* ren ret. — *Subj. prés.* renda, redda. — *Part. passé.* rendut, redut.

3° Respondre. — *Parfait* 3e *pers.* respos.

4° Rezemer. — *Parfait* 3e *pers.* rezemet *et* redens. — *partic. passé*, redems.

5° Soler *(avoir coutume)*. — *Indic. prés.* 1re *pers.* solh, 2e *pers.* sols, 3e *pers.* sol, *plur.* 3e *pers.* solon.

6° Tazer, taire. — *Indic. prés.* 1re *pers.* tais, 3e *pers.* tai.

7° Venser, vencer, *vaincre.*— *Indic. prés.* 3e *pers.* vens. — *Parfait* 1re *pers.* venquei, 3e *pers.* venquet. — *Subj. prés.* vensa. — *Partic. passé.* vencut.

3° Conjugaison. Infinitifs en *ir*.

A. — Forme pure.

Indicatif.

Présent.	part, parti.	*Futur.*	partirai.
	partes, partz.		partiras.
	part.		partira.
	partem.		partirem.
	partetz, es.		partiretz.
	parton, o.		partiran.
Imparfait.	partia.	*Parfait.*	parti.
	partias.		partist.
	partia.		parti, it.
	partiam.		partim.
	partiatz.		partitz, isz.
	partian.		partiron, iro.

Subjonctif.

Présent.	parta.	*Imparfait.*	partis.
	partas		partisses.
	parta		partis.
	partam.		partissem.
	partatz, ats.		partissetz, issatz.
	partan.		partissen.

Impératif, part, partetz. — *Infinitif*, partir.
Partic. prés. partens, enz, entz, *obl.* ent, ent.
Partic. passé. partitz, *obl.* it. *fém.* partida.

B. — Forme mixte.

Ind. prés.	florisc.	*Subj. prés.*	florisca, isqua.
	florisses.		floriscas.
	floris, ish, ih, i.		florisca.
	florem.		floriscam.
	floretz.		floriscatz.
	floriscon, isco, isson,		floriscan, iscon.

Partic. prés. floren ; *mais* sufrir *a* sufrisen.

Remarques : 1° L'hésitation entre la forme pure et la forme mixte est fréquente.

2° Les radicanx contenant *e* varient entre *e* et *i* au participe présent : servir, serven; legir, legen *et* ligen.

3° Au futur l'*i* disparait quand le radical se termine en *r* ou en *t* : garir, guarrai ; — morir, morrai ; — mentir, mentrai.

4° Eissir *sortir*, et férir *frapper* ont un double participe passé : eissitz *et* eissutz ; fériz *et* ferutz.

5° Ofrir, sofrir, obrir, cobrir, ont le participe passé en *ert* : ofert, sofert, obert, cobert.

6° *e* devient *ie* à la 3e personne du prés. indicat. : ferir, fier ; querir, quier ; et *ei* au subjonctif : ferir, feira *ou* fiera *et* fieira.

o devient *ue* : cobrir, *parfait, 3e pers.* cuebri ; colhir, cuelh, *je cueille.*

o devient aussi *oi* : morir, *subj.* moira, *que je meure.*

Verbes isolés.

1° Auzir, ausir, audir, auvir, aurir, *entendre.* — *Indic. prés. 1re pers.* aug, auch, auh, aus au, *2e pers.* aus, *3e pers.* au, aus, *subj.* auja, auga, ausisqua. *imper, plur.* aujatz.

2° Colhir, coilhir, culhir, *cueillir.* — *Indic, prés. 1re pers.* cohl, *2e pers.* coills, culhs, *3e pers.* cohl, cuehl, col. *subj.* colha, coilla, cuelha, *imparf.* colhis, cuillis, *imper.* cuelh.

3° Eissir, eisir, ixir, *sortir. Indic. prés. 3e pers.* eis, ieis, *subj.* yesca, *partic. passé.* eissitz, issutz.

4° Morir, murir. — *Ind. prés. 1re pers.* mor, *2e pers.* mors, *3e pers.* mor, *fut.* morai, morrai *subj.* mora, moira. *partic. passé* mortz, *fém.* morta.

3° Verbes irréguliers ou a conjugaison forte
ayant à la 3me personne du parfait l'accent sur le radical

Les infinitifs de ces verbes sont en *er*, en *re* ou en *ir*.

La 3me personne du parfait est 1° en *i*, 2° en *s*, 3° en en *c*, ou autre consonne en rapport avec le radical.

	Parfait.	Imparf. du subj.
1re classe.	vi	vezes
	vist.	vezesses.
	vi.	vezes.
	vim.	vezessem.
	vitz.	vezessetz.
	viron.	vezessen.

2e *classe.*	pres.	preses.
	presist.	presesses.
	pres.	preses.
	presem.	presessem.
	presetz.	presessetz.
	preiron.	presessen.
3e *classe.*	dec.	degues.
	deguist.	deguesses.
	dec.	degues.
	deguem.	deguessem.
	deguetz.	deguessetz.
	degron.	deguessen.

Autre terminaison de la 3e pers.

saup.	saubes.
saubist.	saubesses.
saup.	saubes.
sauben.	saubessem.
saubetz.	saubessetz.
saupron.	saubessen.

Nous ne donnerons pas toutes les variations dialectales et orthographiques des verbes à conjugaison forte. Nous indiquerons seulement les principales irrégularités des verbes les plus souvent employés. Les formes rares seront aisément ramenées aux formes plus usitées.

1° Cazer, chazer, cader, chader caer, chaer, *choir*, tomber. — *Indic. présent*, *3e pers.* cai, chai, *parfait 3e pers.* cazet et cazec; *fut.* cairai, quairai; *subj. prés.* caja, chaja; *condit.* escaegra, escairia; *partic. prés*, cazen, chazen, chaden; *partic. passé*, cazut, cadegut.

2° Dever, *devoir*. — *Indic. prés. 1re pers.* dei, deg. *2e pers.* deus, deves, *3e pers.* deu, *plur. 3e pers.* devont, devunt, devent; *parf. 3e pers.* dec; *fut.* deurai; *subj. prés.* deja; *imparf.* degues, deges; *condit.* degra, deuria; *partic. passé*, degut.

3° Dire, dir, dezir, *dire*. — *Ind. prés. 1re pers.* dic, dig, dich, *2e pers.* dizes, ditz, diz. *3e pers.* ditz, diz, di, *plur. 1re pers.* dizem, *2e pers.* dizetz, dizet, dissetz, *3e pers.* dizon, dizo, dizen; *imparf.* dizia, dezia; *parfait, 1re pers.* dis, dissi, *3e pers.* dis, dish, dih; *subj. prés.* diga, dija, dia, digua; *imparf.* disses, dieyses, *plur. 3e pers.* dizessan; *condit.* dira, dissera, diria; *imper.* di, digatz; *partic. prés.* dizen, dizent, dicent; *Partic. passé*, dit, dig, dich, *fém.* dita, dicha.

4° Faire, far. — *Indic. prés. 1re pers.* fatz, faz, fas, fach, fau, fauc, *2e pers.* fas, *3e pers.* fai, fa, *plur. 1re pers.* fam, *2e pers.* faitz, fatz, fazetz, fases, *3e pers.* fan; *imparf.* fazia, fasia, faria; *parf. 1re pers.* fich, fis, fi, fezi, *2e pers.* fist, fezist, fezit, *3e pers.* fetz, fez, fet,

fes, fec, fe, fei, *plur.* *1re pers.* fezem, ferem, *2e pers.* fetz, fesetz, feses, *3e pers.* feiron, feiro, feron ; *fut.* farai ; *subj. prés.* fassa, fasa, faça, faisa, facha, fessa ; *imper.* fezes, fes, *plur. 2e pers.* fessetz, *3e pers.* fesson; *condit.* feira, fera, faria; *imper.* fai, faitz, fazetz ; *part. prés.* fazen ; *partic. passé*, fait, fat, fag, fach, *fém.* faita, facta, facha, faicha.

5° Maner, remaner, permaner, *rester.* — *Indic. prés. 1re pers.* remaing. remant, permain, *3e pers.* ma, perma, reman, *plur. 3e pers.* remanon ; *parf. 2e pers.* remazist, *3e pers.* remas, *plur. 2e pers.* remazest, *3e pers.* remairon, o ; *fut.* permanrai ; *subj. prés.* remanha, *imparf.* remazes ; *partic. passé*, remas, remanzut, remazut, remasut, remarut.

6° Metre. — *Indic. prés. 1re pers.* met, meti ; *parf. 1re pers.* mis, mesii, *2e pers.* mesist, *3e pers.* mes, *plur. 2e pers.* mesetz, *3e pers.* mesdren, mezeron ; *subj. prés.* meta, *imparf.* mezes, meses, *partic. passé*, mes, mis, *fém.* mesa, mecha, messa, misa.

7° Mover, moure, *mouvoir.*— *Indic. prés. 3e pers.* mou, *plur.* movunt, movon, movent ; *parf. 1re et 3e pers.* moc, *plur. 3e pers*, magron, o ; *futur* mourai ; *subj. prés.* mova, mueva ; *partic. passé*, mogut.

8° Naisser, naiser, naysher, *naître.* — *Indic. prés. 3e pers.* nais, *plur. 3e pers.* naisson, naichon ; *parf.*

3e pers. nasquet, nasquec, *plur. 1re pers.* nasquem; *subj. imparf.* nasques; *partic. passé*, nascut, nascud, nat, natz, *fém.* nada.

9° Poder, *pouvoir.* — *Indic. prés. 1re pers.* posc, puosc, puesc, podi, *2e pers.* potz, poz, pods, *3e pers.* pot, pod, *plur. 1re pers.* podem, *2e pers* podetz, podet, *3e pers.* podon, podun, poden ; *parf. 1re pers.* puoc, *3e pers.* poc, *plur. 2e pers.* poguetz, *3e pers.* pogron, pogon; *futur*, poirai, podrai, puirai, porai ; *subj.* posca, puscha, puesche, pussa; *imparf.* pogues, poges, *cond.* pogra, poiria.

10° Prendre, pendre, penre, *prendre.*—*Indic. prés. 1re pers.* prenc, pren, *2e pers.* prendes, *3e pers.* pren, prent, *plur. 3e pers.* prenon; *imparf.* prendia, prenia; *parf. 1re pers.* pris, *3e pers.* pris, pres, *plur. 3e pers.* preron, prezeron; *futur* prendrai, penrai ; *subj. prés.* prenda, prenga, prenna ; *imparf.* prezes, preses; *condit.* penria, pendria; *imper.* pren, prendes, *partic. passé*, pres, pris, preis, *fém.* preza, presa, priza.

11° Querre, quere, querer, querir, *demander.* — *Indic. prés. 1re pers.* quer, quier, *2e pers.* quers, *3e pers.* quer, quier ; *parf. 1re pers.* quis, *2e pers.* quesis, *3e pers.* ques, quis; *futur*, querrai; *subj. prés.* queira, quiera, queira ; *imparf.* quezes; *partic. passé*, ques, quis, queis, quist, quezut, *fém.* queza, quiza.

12° Saber, *savoir*. — *Indic. prés.* 1re *pers.* sai, sei, se, sabe, 2e *pers.* sabs, saps, sabz, sabes, 3e *pers.* sap, sab, *plur.* 1re *pers.* sabem, 2e *pers.* sabetz, sabes, saves, 3e *pers.* sabon, saben ; *parf.* 1re *pers.* saup, saubi, saupi, 3e *pers.* saup, saub, *plur.* 2e *pers*: saubetz, saupes, 3e *pers.* saupron, saubon ; *futur*, sabrai, saubrai ; *subj. prés.* sapcha, sabcha, sabja, sapia ; *infin.* saubes, saupes, sabes ; *condit.* saupra, saubra, sabria ; *partic. passé*, sauput, *fém.* saupuda.

13° Tener, *tenir*. — *Indic. prés.* 1re *pers.* tenh, teing, tenc, teni, 3e *pers.* te, ten, tenh ; *parf.* 1re *pers.* tinc, 3e *pers.* tenc, tec ; *futur*, tenrai, tendre ; *subj. prés.* tenha, teigna, tenga ; *imparf.* tengues, tegues, *condit.* tengra, tenria, tendria ; *imper.* te ; *partic. prés.* tenen, tenent ; *partic. passé*, tengut, *fém.* tenguda.

14° Traire, trayre, trair, *tirer*, *conduire*. — *Indic. prés.* 1re *pers.* trai, tray, trag, trac, 2e *pers.* tras, 3e *pers.* trai, tra, *plur.* 3e *pers.* trazon ; *imparf.* trazia ; *parfait* 1re *pers.* trais, 2e *pers.* trayssist, 3e *pers.* trais, *plur.* 2e *pers.* traissetz ; *subj. prés.* traja, traga, tragua, traya ; *partic. passé*, trait, trag, trach, *fém.* traita, tracha.

15° Tolre, *ôter prendre*. — *Indic. prés.* 1re *pers.* tolh, tuelh, 2e *pers.* tolles, 3e *pers.* tol, tolh, *plur.*

3e pers. tolon, tollon, *parfait 3e pers.* tolc, *futur*, tolrai ; *subj. prés.* tolha, tuelha, tola, toilla, *imparf.* tolgues ; *partic. passé*, tolgut, tolt, tout.

16. Valer, *valoir*. — *Indic. prés. 1re pers.* vahl, *2e pers.* vales, *3e pers.* val, *plur. 3e pers.* valon, valo ; *parfait 3e pers.* valc ; *fut.* valrai; *subj. prés.* valha, vailla ; *imparf.* valgues ; *condit.* valgra, valria ; *part. passé*, valgut.

17° Venir. — *Indic. prés. 1re pers.* venh, vein, venc, *2e pers.* vens, ves, vencs, *3e pers.* ve ven, *plur. 3e pers.* venon, venen ; *parf. 1re pers.* vinc, venc, vengui, *2e pers.* venguist, it, *3e pers.* venc, veng, *plur. 3e pers.* vengron, vengon ; *futur*, venrai, vendrai, vindrai ; *subj. prés.* venha, veigna, venga, vena, *imparf.* vengues, venghes, vegues ; *condit.* vengra, venria, vendria ; *partic. prés.* venen, venend; *partic. passé*, vengut.

18° Vezer, veser, veder, veire, veir, vere, *voir*. — *Indic. prés. 1re pers.* vei, vey, veg, vec, *2e pers.* ves, *3e pers.* ve, *plur. 1re pers.* vezem, *2e pers.* vesetz, veez, *3e pers.* vezon, vezo ; *imparf.* vezia ; *parf. 1re pers.* vi, *2e pers.* vist, *3e pers.* vi, vic, vit, *plur. 1re pers.* vim ; *2e pers.* vitz, vis, vistes, *3e pers.* viron, viro, viren ; *futur*, veirai, verai ; *subj. prés.* veja, veya, vea ; *imparf.* vezes, vis ; *condit.* vira, veiria ; *imper.* ve, vejatz;

partic. prés. vezen, vezent; *partic. passé*, vis, *fém.* viza ; vist, vegut, vezut, veut.

19° Vieure, *vivre.*— *Indic. prés. 3e pers.* viu, vieu; *parfait 3e pers.* visquiei, *3e pers.* visquet; *subj. imparf.* visques ; *partic. passé*, viscut.

20° Voler, *vouloir.* — *Indic. prés. 1re pers.* volh, voill, voly, vuelh, velh, vulh, *2e pers.* vols, *3e pers.* vol, *plur. 3e pers.* volon, volen ; *parf. 1re pers*, vuelc, volgui, volgi, *2e pers.* volguist, *3e pers.* volc, volg ; *plur. 3e pers.* volgron, o ; *futur*, volrai, voldrai; *subj. prés.* volha, voilla, vuelha, vulha, velha; *imparf.* volgues, volges ; *condit.* volgra, volria, voldria ; *partic. passé*, volgut.

MORCEAUX DE PROSE

Une traduction littérale de ces morceaux serait inutile; quelques notes suffiront.

XV[e] SIÈCLE

Extrait d'une traduction de l'*Arbre des Batailles* de Honoré Bonnet.

Hom sab ben que lo rey de Fransa e lo rey d'Anglaterra an tot jorn guera ensemble. Si es vengut un licenciat de la ciutat de Londres per estudiar à Paris e per estre mestre en davetz o en teulegia; un franses l'a apresonat e la questio ven perdevant lo rey. So ditz lo licenciat qu'el no deu pas far finansa ny esser presonier, e si fonda sa oppinio en dreyt, disen qu'el a cas espres de ley per sa partida, la qual dona previlegi fort grant als escolas [1], e si deffent que hom no lor fassa greu ni desplaser, mas tota honor e reverensia; e vec vos la raso que dit la lei, qual sera? Ditz el a tals hommes : que non aura merce d'un escola lo qual, per saber e per saviesa aquerre, ha layssat riquesas e sos amix carnals e son pays, e si s'es mes en paubretat, e si s'es fayt ba-

[1] Aux étudiants.

nir entre autra gent? Ben seria descortes aquel que mal li faria. — Mas l'ome d'armas que l'a apresonat tantost respon : mos amix, entre nos Franses non avem cura de vostras leys ni de l'emperayre que las ha faytas. E lo licenciat replica : sira, fayt el, leys non sont altra causa que dreytas rasos ordenadas segon sabiesa. Si vos non avetz cura de las leys, ja per so non es que los senhors de Fransa non amen raso en las causas rasonablas. E d'autra part quant Charle-Mayne l'estudi [1] guasanhec, lo qual hera a Roma, de la volontat del papa remudec a Paris. E per aquela via enmenec lo reys de las partidas de Roma mestres escolas de totas lenguas. E donc per que non poyria el venir seguramen, puys qu'els foron asseguratz per lo rey? —Sira, so ditz l'ome d'armas, supausat que totz escolas fossan asseguratz, depuys que guera general foc jutghada per lo rey de Fransa contra aquels d'Anglaterra, nuls Angles no deu venir per estudiar ny per autra causa. Car per color d'estudi vos poyriatz venir en aquesta vila, he poyriatz escriure e mandar los secretz del rey e lo aseguramen del realme a sos enemix, dont lo rey poyria aver dapnatghe [2].

[1] L'école. On attribuait à Charlemagne la fondation de l'Université de Paris.

[2] Dommage.

XIVe SIÈCLE

Extrait d'une histoire abrégée de la Bible.

En aquel temps era costuma en Roma que cant alcuna terra non lur volia obezir, que els y enviavan ost, e donavan cert temps ad aquel que anava'n cap del ost [1], que d'enfra aquel cert temps agues conquistat, la terra on anavan, e si en aquel temps el avia conquistat el tornava e los Romans lo recebian an grant honor, ayci que rompian xv brassas del mur de Roma e li trazian una carreta d'aur e acetavan lo sus e enayci intravan dins Roma. E en aquel temps que vivia Jnlius Cezar, esdevenc si [2] que agron adenviat ad una terra que lui era desobedient, e fes tant Pompieu que Julius Cezar, son suegre, que era cavalier e bon home, mas el era paure, que el annet cap del ost e doneron li cert temps, segon que era costuma, que agues preza aquella terra. E fo aital aventura, qu'el traspasset lo temps que los Romans li avian donat, e non ac ren fach, e la gent s'en volian

1 Armée.
2 Il advint que.

tornar, dizen qu'els avian servit lur temps. Dys lur Julius Cesar : amicx, si tornar vous en voles, tornatz vous en en bona hora, e si n'i a degun que per lur cortezia vuelhan demorar ayci, faran lur bontat e lur ensenhament, e yeu prometi lur que yeu partiray [1] amb els tostemps so que yeu auray. Que sia cert a vos autras que yeu per dengun temps non tornaray en Roma, si, ieu non fach aquo per que ieu sa suy trames. E sobre aisso s'en tornet en partida la gent e en partida y resteron, mas non totz. E pueys fo aventura que el amb aquels que eran restatz, acaberon so per que la era annatz au batalhas e an grans combatemens de villas et de castels, ancara qu'el gazanhet tota la terra.

[1] Je partagerai.

XIII[e] SIÈCLE

Extrait de : *Las vidas dels trobadors.*

Lo reis Henrics d'Engleterra si tenia assis [1] En Bertran de Born dedins Autafort, e'l combatia ab sos edeficis [2], que molt li volia gran mal, car el crezia que tota la guerra qu'el reis joves sos fillz l'avia faicha, qu'En Bertrans la il agues faita far, e per so era vengutz denant Autafort per lui desiritar [3]. E'l reis d'Aragon venc en l'ost del rei Henric denant Autafort. E cant Bertran o saub, si fo molt alegres, qu'el reis d'Aragon era en l'ost, per so qu'el era sos amics especials. E 'l reis d'Aragon si mandet sos messatges dins lo castel qu'En Bertran li mandet pan e vin e carn ; et el si l'en mandet assatz. E per lo messatge per cui el mandet los presens, el li mandet pregan qu'el fezes si qu'el fezes mudar los edeficis e far traire en autra part, qu'el murs on il ferion era tot rotz [4]. et el, per gran aver del rei Henric, li dis tot se qu'En Bertran l'avia mandat a dir. E 'l reys Henrics si fes metre dels edificis en aquela part on saub

1 Assiégé.

2 Machines de guerre.

3 dépouiller.

4 Rompu.

qu'el murs era rotz, e fon le murs per terra e 'l castel pres ; e 'N Bertrans ab tota sa gen fon menatz al pabaillon del rei Henric ; e 'l reis lo receup molt mal ; e 'l reis Henrics si 'l dis : Bertrans, Bertrans, vos avetz dig que anc [5] la meitatz del vostre sen no vos besognet nulls temps, mas sapchats qu'ara vus besogna ben totz. — Seingner, dis Bertrans, el es ben vers qu'eu o dissi, et dissi me ben vertat. — E 'l reis dis : eu cre ben qu'el vos sia aras faillitz. — Seingner, dis En Bertran, ben m'es failliz. — E com, dit lo reis ? — Seingner, dis En Bertran, lo jorn qu'el valens jove reis voste fillz mori, eu perdi lo sen e 'l saber e la connnoissensa. E 'l reis quant auzi so que En Bertran li dis, en ploran, del fill, venc li granz dolor al cor de pietat et als oills, si que no s pot tener qu'el non pasmes de dolor. E quant el revenc de pasmazon, el crida e dis en ploran : En Bertran, vos avetz ben drech e es ben razos, si vos avetz perdut lo sen per mon fill, qu'el vos volia meils que ad home del mon ; et eu per amor de lui vos quit la persona e l'aver e 'l vostre castel, e vos ren la mia amor e la mia gracia, e vos don cinc cenz marcs d'argen per los dans que vos avetz receubutz. En Bertrans si 'l cazec als pes, referren li gracias e merces.

[5] Que jamais la moitié de votre sens ne vous fut nécessaire.

XIIe SIÈCLE.

Charte de 1174.

Aus tu Adelbert, fil de Maria, bispe [1] de Nemse, d'aquesta hora adenant, eu Bernartz d'Andusa, filz d'Azalaiz, tos fidelz serai sens engan, con om deu esser de son segnor, e ton cors non requerrai ab forfag ni sens forfag, e aitoris [2] ti serai contre totz omes, eissetz de mos omes naturals, que a dreg te poirai aver. E qui la gleisa de sancta Maria de Nemse ni las maisons avescals, ni la claustra dels cannonegues, nil castel de San Marzal, ni la villa de Garonz om te tollia, aitoris t'en serai per totas las sadons que m'en comanras per te o per ton messatgue, ni non esquivarai que non posca esser somons per te o per ton messatgue, per aquestz sanz evangelis, per fe e sens engan aisi t'o atendrai. E regonosc que tenc a feu [3] del bispe de Nemse lo castel de Monpesat el castel de Lecas el castel de San Bonet el segnorieu que pertang al castel et al mandament del castel, e la garda e la defension qu'eu ai el monestier de Tornac el molin de Magal e totz los mases que eu ai ni om a de me en Salaves et en Andusenc, que tu trobas en tas cartas antigas.

[1] Evêque.
[2] Aide.
[3] Fief.

XI[e] SIÈCLE.

Extrait d'une traduction de l'Evangile de Saint-Jean.

Facha la cena, cum diables ja agues mes en cor que Judas lo trais, sabens que lo paer [1] li doneth totas chausas e sas mas, e que de Deu eissit he a Deu vai, leva de la cena e pausa sos vestimens. E cum ac presa la toala preceis s'en. D'aqui apres mes l'aiga en la concha [2] e enqueth a lavar los pes deus disciples e esterzer ab la toala de que era ceins. Dunc venc a Sain Peire e dis li Peir : Dom, tu me lavas los pes ? Respondet li Jesus e diss li : zo que eu faz tu non sabs aora, mas pois o sobras. Diss li Peir : ja no me lavaras los pes. Respondet li Jesus : si eu not lavarai non auras part ab me. Diss li Peir : Dom, no solamen los pes mas neeps las mas e lo chap [3]. Diss li Jesus : cell chi es lavat non a besoin que lau mas los pes, mas toz es neptes. E vos esz nepte

1 Le Père.
2 Le bassin, et commença à laver… et à les essuyer
3 La tête.

mas no tuih. — Car sabia cals era chi lo trairia; per zo diss : non esz tuih nepte. Pois que lor ac lavat los pes e ac pres sos vestimens, cum si fos asis, des chap [1] diss a eux : sabez que vos ai faith? Vos me appellaz majestre e dom, e dizet o be, car eu o soi; e per zo, si eu vostre dons e majestre, vos ai lavaz los pes, e vos devez l'us à l'autre lavar los pes.

[1] Derechef.

POÉSIES

XVe SIÈCLE.

I.

Madame de Villeneuve.

Vers adressés aux mainteneurs des jeux floraux en 1496 (1).

Quand lo printens acampat a las nivas
E que tenen lo florit mes de may,
Vos offrizetz a mahns dictators gay
Del gay saber las flors molt agradivas.

Reyna d'amor, poderosa Clamensa,
A vos me clam per trobar lo repaus,
Que si de vos mos dictatz an un laus
Aurey la flor que de vos pren naysensa.

(1) V. pour cette pièce et les deux suivantes *Las joyas del gay saber.*

POÉSIES

XVe SIÈCLE.

—

I.

Madame de Villeneuve.

ers adressés aux mainteneurs des jeux floraux en 1496.

Quand le printemps a chassé les nuages,
Que nous tenons le fleuri mois de mai,
Vous offrez à maint joyeux poëte (diseur, dicteur),
Du gai savoir les fleurs très-agréables.

Reine de poésie (d'amour), puissante Clémence,
A vous j'en appelle pour trouver le repos,
Que si de vous mes vers (dits, dictés) ont une louange,
J'aurai la fleur qui de vous prend naissance.

Jotz lo mantel d'una verges sacrada
La flor nasquet per nostre salvamen,
Dosseta flor don lo governamen
Nos portara la patz que molt agrada.

Baysar la flor, fons de tota noblessa
Sera tostems mon sobiran desir,
E se del cel podi me far ausir
Mitigara del pecat la rudessa.

Tornada.

Maire del Christ que sus totas etz pura
Donatz, si us platz, poder d'estre fizel,
Gitatz nos len del gran serpen cruzel,
E mostras nos lo cami de dreytura.

Sous le manteau d'une vierge sacrée
La fleur naquit pour notre salut,
Doucette fleur dont le gouvernement
Nous portera la fleur qui fort agrée.

Baiser la fleur, source de toute noblesse,
Sera toujours mon souverain désir,
Et si du ciel je puis me faire entendre,
Elle mitigera la rudesse du péché.

Envoi.

Mère du Christ, qui êtes pure par dessus toutes.
Donnez-nous, s'il vous plaît, le pouvoir d'être fidèles.
Jetez-nous loin du grand serpent cruel
Et montrez-nous le chemin de droiture.

II.

Bérenger de l'Hôpital.

Planh de la Crestiandat contra lo gran Turc.

1471.

Y a pas lonc temps, dedins Jhérusalem
Vigui plorar del munde la plus bela
Tan plangia fort qu'om l'auzia de Bellem,
Se lasseran e rompen sa gonela.
Ieu am gran dol lui dyssi : domaysela
Las ! qu'avetz vos que tan vos plangetz haut.
Ha ! mon enfan, dissec parlan azaut,
Ieu, paubra, soy crestiandat la mesquina
Que res que sia no me ven en azaut
Tan m'a gran mal fait la gen sarrasina.

Ieu soli' aver Judia gran e menor
Per molt gran part dejost ma senhoria,
E d'aquest mon soli' esser la major
Quays tenia tot Persa, Meda, Suria ;
Solet govern era d'Alexandria
E del tan fort Constantinoble bel ;
Boemis, Grecs me tenian lur joyel,
Emperairitz era de Trapazonda,
Regina gran de Negrepon fisel
Aras o ten lo Turc que Dieu confunda.

II.

Bérenger de l'Hôpital.

Plainte de la Chrétienté contre le grand Turc
1471.

Il n'y a pas longtemps, dans Jérusalem
Je vis pleurer la plus belle du monde,
Elle se lamentait si fort qu'on l'entendait de Bethléem
Se lacérant et déchirant ses vêtements.
Moi, avec une grande douleur, je lui dis : Damoiselle,
Hélas ! qu'avez-vous que vous lamentez si haut ?
Ha ! mon enfant dit-elle gracieusement,
Pauvre moi, je suis Chrétienté la mesquine
Et qui que ce soit au monde ne me vient au secours,
Tant m'a fait grand mal la gent sarrazine !

Je *soulais* (1) avoir la grande et la petite Judée,
En grande partie sous ma seigneurie
Et je soulais être la plus grande de ce monde,
Je tenais presque toute la Perse, la Médie, la Syrie,
J'étais le seul gouvernement d'Alexandrie
Et de la toute forte et belle Constantinople.
Bohèmes et Grecs me tenaient pour leur joyau.
J'étais impératrice de Trébizonde,
Grande reine du fidèle Nègrepont,
Maintenant tient tout cela le Turc, que Dieu confonde.

(1) Ce vieux mot traduit mieux que : *j'avais coutume d'avoir*.

Ieu ay perduts quatre patriarcatz,
Jherusalem, ma plus nobla garlanda;
El gran muralh d'Antiocha, malvatz
M'an fait layssar e trastota sa landa.
Plus ieu mon ay Alexandria granda
Presa la m'an la sarrasina gen;
Encaras plus, molt rigorosamen
De say vingt ans m'an pres Costantinoble,
Temples, hostals, pilhats vilanamen
E mes a mort quasi trastot mon poble.

Tot ay perdut seno que lo papat
Y aquel n'a pas trastota sa clauzura,
Quar lo gran Turc, en julhet, l'an passat
Pres Negrepon en maniera molt dura,
E cum tiran enemic de natura
Las fennas prens a chevals fes trepir
E los enfans estranglar e murtrir
Vilanamen, entrels bras de lur mayre;
Joynes e viels, trastotz y fes morir
Els petits filhs tuar davant lo payre.

E vengut es el mes passat de mars.
Als Venecians per destrusir lor isla,
Menant tant naus que fay brogir las mars,
E cas e Turcs tres o quatre cens mila,
Ez ha setiat Ragosa bela vila
De neyt e jorn grans assauts luy donan.
Gitan dedins foc gresle flamejan
E fort baten am totz engens la plassa;
Certas si en breu los paubres secors n'an
De crestians morts sera molt granda trassa.

J'ai perdu quatre patriarcats,
Jérusalem, ma plus belle guirlande ;
Et la grande muraille d'Antioche, les mauvais
Me l'ont fait abandonner et tout son territoire.
Je n'ai plus Alexandrie la grande,
La gent sarrazine me l'a prise ;
Plus encore, très-rigoureusement,
De ça vingt ans, ils m'ont pris Constantinople,
Ils ont pillé horriblement les temples et les autels
Et mis à mort presque tout mon peuple.

J'ai tout perdu excepté l'Etat du Pape (le papat),
Et celui-ci n'a pas toute sa clôture,
Car le Grand Turc, en juillet l'an passé,
A pris Nègrepont d'une manière très-dure,
Et comme un tyran ennemi de la nature
Il a fait fouler par les chevaux les femmes enceintes,
Il a fait étrangler et meurtrir les enfants
Horriblement entre les bras de leur mère.
Jeunes et vieux il les a tous fait mourir
Et tuer les petits enfants devant le père.

Et il est venu, au mois de mars passé,
Vers les Vénitiens pour détruire leur île,
Menant tant de navires qu'ils font bruire les mers,
Et de chiens et Turcs trois ou quatre cent mille ;
Et il a assiégé Raguse la belle ville,
Lui donnant grands assauts de jour et de nuit ;
Jetant dedans feu grégeois flamboyant
Et battant fort la place avec toute sorte d'engins.
Certes, si en peu de temps les pauvres n'ont pas de secours
De chrétiens morts il y aura une grande trace.

Ha! qual pietat, dos payre Jhesu Crist,
Sens nul secors hom me bat e me frapa ;
Ieu perdi tot mon sen e mon avist,
Lo Turc cruzel totz mos joyels arrapa,
E jurat a qu'el desfara mon papa
A grans tormens e totz los cardinals
E si rompra temples, gleysas, ostals,
Tans gens tuan qu'om non saubra la soma,
Sostrir la crotz e manjar sos chevals
Desus l'autar de sanct Peyre de Roma.

Ha! Payre sanct perdray ieu mon pais?
Defalhira ta mayre, ta mestressa ?
Murtriran me los cas e sarrazis
Me desquissan en si vila rudessa?
Ha! reys crestians deu morir tal princessa?
Layssaretz vos mas donzelas forsar,
Renegar Dieus e mon cor lasserar
Tan rudamen a falsa gen pagana ?
Deu al jorn d'uey mon paubre cors finar
E défaillir la sancta fe crestiana?

Revelha te, Carles de gran renom
Qu'as a ma ley Europa conquistada ;
Leva-te sus Godofre de Bilhom
Qu'oltra la mar amenes gran armada,
E sieysant' ans as tengut subjugada
Jherusalem, ondran la sancta cros!
Et tu Lois, arma te, mon filh dos
Fay al Gran Turc mortal e forta guerra.
Ajuda me, coma sanct Lois pros,
Me deffenden e per mar e per terra. »

Ah ; quelle pitié, doux Père Jésus-Christ,
Sans aucun secours on me bat et me frappe.
Je perds tout mon sens et ma raison ;
Le Turc cruel arrache tous mes joyaux
Et il a juré qu'il détruira mon pape
Avec de grands tourments, et tous les cardinaux,
Qu'il brisera les temples, les églises, les autels,
Tuant tant de gens qu'on n'en saura la somme,
Il fera arracher la croix et manger ses chevaux
Sur l'autel de Saint-Pierre de Rome.

Ah ! saint père perdrai-je mon pays ?
Défaillira-t-elle ta mère et ta souveraine ?
Les chiens et les Sarrazins me meurtriront-ils,
Me déchirant avec une si honteuse rudesse ?
Ah ! rois Chrétiens, une telle princesse doit-elle mourir ?
Laisserez-vous violer mes jeunes filles,
Renier Dieu et lacérer mon corps
Si rudement par la fausse gent payenne ?
Doit-il aujourd'hui mon pauvre cœur finir ?
Et défaillir la sainte foi chrétienne ?

Réveille-toi, Charles de grand renom
Qui a conquis l'Europe à ma loi,
Lève-toi sus, Godefroi de Bouillon
Qui outre-mer amenas grande armée.
Et as tenu soixante ans subjuguée
Jérusalem, honorant la sainte croix !
Et toi Louis arme-toi, mon doux fils,
Fais au Grand Turc une forte et mortelle guerre,
Aide-moi, comme saint Louis le preux,
Me défendant et par mer et par terre.

Cridant molt haut, fasia d'autres grans planhs
Rompia sos pels e gran dolor menava,
Baten son cors fasia critz molt estranhs
E totz los sanctz et las sanctas sonava ;
De gen bel cop amb ela se plorava,
Mas degun d'els no savia dar confort ;
De say e lay ela fugia la mort
Fasen regarts en form 'espaventosa.
Adonquas ieu me botiey en lo port
E torney dins la cieutat de Tolosa.

Tornada.

Tres dossa flor de tot fisel conort
Prega ton filh, que per nos sosfric mort,
Que do socors a la gen doloyrosa ;
Quar se non a de nos paubres recort,
Leu fenira Crestiandat engoissosa.

Criant très haut elle faisait d'autres grandes plaintes,
Rompait ses cheveux et menait grande douleur.
Battant son corps elle faisait des cris fort étranges,
Et appelait tous les saints et les saintes.
Beaucoup de gens pleuraient avec elle
Mais aucun d'eux ne savait donner réconfort.
De çà et de là elle fuyait la mort
Faisant des regards d'une façon épouvantable,
Alors moi je me mis dans le port
Et retournai dans la cité de Toulouse.

Envoi.

Très-douce fleur de tout fidèle encouragement,
Prie ton fils, qui pour nous souffrit la mort,
Qu'il porte secours à la gent douloureuse ;
Car s'il n'a pas souvenir de nous, malheureux,
La Chrétienté pleine d'angoisse finira bientôt.

III.

Thomas Louis.

Sirvente contre ceux qui manquent de charité.

1465

Dels mals que vey en aquest mon comprendre
D'un sirventes bastir son desirans,
E de bon cor volgra cascuns aymans
De Jhesu Crist hi volgues ben attendre.
Car es perils que la vertut divina
En breu de temps se venge d'alqus fort,
Quar il non an de lui alcun recort
Mas en mal far troban tot jorn aysina.

Am gran engenh, que de rodar no fina
Le greus peccat d'avareza cruzels
Regna tot jorn am fort malvat simbels,
En tropas gens, don lor voler s'inclina
En amassar d'aquest mon la riquesa
E lor prepaus hy meten de bon cor
No reguardan si caritatz se mor :
Dieus no vol pas que vers tal gen sia mesa.

Caritat vey a servitut someza
E morta chais dont li malvat avar,
La neyt e'l jorn, no finan de sonjar
En aur y argen per la gran avareza.
Mas vos promet que pas trop no s'avansa

III.

Thomas Louis.

Sirvente contre ceux qui manquent de charité.
1465.

Des maux que je vois s'étendre en ce monde
Je suis désireux de bâtir un sirvente,
Et de bon cœur je voudrais que chaque amant
De Jésus-Christ s'y voulut bien appliquer;
Car il y a danger que la vertu divine
En peu de temps se venge fort d'aucuns,
Car ils n'ont de lui aucun souvenir
Mais à mal faire ils trouvent toujours aisance.

Avec grand engin qui ne cesse de roder
Le grief péché de cruelle avarice
Règne toujours avec fort méchant appeau
En nombreuses gens dont le vouloir s'incline
A amasser de ce monde la richesse
Et ils y mettent de bon cœur leur propos,
Ne regardant pas si charité se meurt :
Dieu ne veut pas que vers telles gens elle soit mise.

Je vois la charité soumise à servitude,
Et morte elle git, c'est pourquoi les méchants avares,
La nuit et le jour ne cessent de songer
A l'or et à l'argent par leur grande avarice.
Mais je vous promets que pas trop ne s'avance

Los fols volers a bastir hospitals
Gleizas, convens, n'y autres obratges tals :
D'umplir lo sac han sol lor esperansa.

Si le rics homs es casutz de poyssansa,
Qu'es devengutz paubres en aquest mon
E vergonhaus a demandar co fon,
(Quar may l'y play sostenir gran oltransa)
Ez en aquels el fay humil demanda
Per sostenir son cors ben passient.
Lo fals malvat respon cobertamen,
Qu'en autras partz el ha coyta mot granda.

Donc be son fol qui so que Dieu comanda
Volen passar e perdre paradis
E caritat meten bas en avis,
Tant le digs crim en lur testa s'abranda.
Quar l'oms perfieytz pot guazanhar victoria
Contra 'l satan quant los sieus bes partis
Als paubres nutz ; e Dieus aquels noyritz
E los avars gitara de memoria.

Tornada.

Palays d'onor, tostemps visca per gloria
Le noble rey al présent dit Loys.
Tant que de patz cresca la flor de lis
Qu'a totz endreitz hom reconte l'historia.

Leur faux vouloir à bàtir hôpitaux,
Eglises, couvents, ni autres ouvrages semblables :
D'emplir le sac ils ont seule leur espérance.

Si l'homme riche est tombé de puissance,
Si bien qu'il est devenu pauvre en ce monde,
Et honteux de demander après (comme) ce qu'il a été (1),
(Car mieux lui plait endurer grande outrance),
Et à ceux-là fait une humble demande,
Pour soutenir son corps bien souffrant,
Le faux méchant répond à mots couverts
Qu'en autre part il a besoin très-grand.

Donc bien sont fous ceux qui ce que Dieu commande
Veulent omettre et perdre le paradis,
Et mettent bas en leur estime la charité,
Tant ledit crime en leur tête s'allume.
Car l'homme parfait peut gagner victoire
Contre Satan quand il partage ses biens
Aux pauvres nus ; et Dieu nourrit ceux-là,
Et rejettera les avares de sa mémoire.

Envoi.

Palais d'honneur, que toujours vive avec gloire
Le noble roi appelé à présent Louis,
Si bien que de paix croisse la fleur de lis
Dont en tous endroits on raconte la gloire.

(1) Léditeur des *Joyas del Gay saber* traduit : *comme ils font, ils ont fait*. Ce n'est pas clair. D'ailleurs ne faudrait-il pas dans le texte *fan* ou *feiron ?*

XIV[e] SIÈCLE

I.

Fragments
d'une paraphrase des litanies des saints (1)

Apt vers 1325

Heu ! forfacha creatura
C'ai laisatz mon creator
E segut senes mesura
Del mont las falsas honors,
Vuelh ad el merce requerre
Que mi perdon mas folors
E mon cor plus dur que ferre
Fassa mol per sa dossor

Mayre, Dona que yest reyna
De tot cant Dieu a sotz si
A mi, Verges, tu inclina
Per lo gran ben qu'es en ti.
De mi, caytieu tan endigne
Merce aias à la fi
El tien car Fil tan benigne,
Ti plasa, pregues per mi......

Senher sant Johan Baptista
Que fust per Dieu marturiatz
La tieu testa fon requista
El tieu sanc fon escanpatz

(1) Texte publié par M. Lieutaud, conservateur de la bibliothèque de Marseille.

XIVᵉ SIÈCLE

I.

Fragments
d'une paraphrase des litanies des saints.
Apt vers 1325.

Hélas ! coupable créature
Qui ai abandonné mon créateur
Et suivi sans mesure
Du monde les faux honneurs !
Je veux lui requérir miséricorde
Pour qu'il me pardonne mes folies,
Et mon cœur plus dur que le fer
Qu'il le rende mou par sa douceur.

Mère, Dame, qui es reine
De tout ce que Dieu a sous soi,
Vers-moi, Vierge, incline-toi
Pour le grand bien qui est en toi.
De moi, chétif si indigne
Aie pitié à la fin
Et ton cher fils si benin
Qu'il te plaise de le prier pour moi.....

Seigneur saint Jean-Baptiste
Qui fus pour Dieu martyrisé
Ta tête fut requise,
Et ton sang fut versé

Per conselh de Rodiana
Per cobrir sa malvestat.
Tu a m'arma qu'es tan vana
Fay pardonar sos pecatz....

Sant Laurens qu'en la graylha
Per Jhesu-Crist fust raustitz,
Ben mi daria meravilha
S'ara non era eysauzitz,
Tu que nasquiest en Espanha
Et a Roma fust nuyritz
Guarda mi de la companha
Dels malignes esperitz.....

Verge, Dona santa Clara
Digna de totas honos
Gloriosa tu m'apara
Et mi tramet ton socos.
Lo mieu cor tu elumena
Et eysauses los mieus plos
Tu que fust de vertutz plena
E de totas resplandos.....

Senher mieu, Jhesu salvayre,
Car totz los sans ay pregat
Que per mi, caytieu pecaire
Davant tu sian avocatz,
Plasa ti que lur preguiera
Eysauces per ta pietat
Que ieu en totas manieras
Puesca venir afiatz.....

Par le conseil d'Hérodiade
Pour couvrir sa méchanceté,
Toi, à mon âme qui es si vaine
Fais pardonner ses péchés.

Saint Laurent, qui sur le gril
Pour Jésus-Christ fûs rôti,
Ce serait (me donnerait) bien merveille
Si maintenant je n'étais pas exaucé.
Toi qui naquis en Espagne
Et à Rome fus nourri
Préserve-moi de la compagnie
Des esprits du mal.....

Vierge, Dame sainte Claire
Digne de tous honneurs,
Glorieuse protége-moi
Et m'envoie ton secours,
Illumine mon cœur
Et exauce mes pleurs,
Toi qui fus pleine de vertus
Et de toutes splendeurs.

Mon Seigneur, Jésus sauveur,
Puisque j'ai prié tous les saints
Afin que pour moi, pauvre chétif,
Ils soient avocats devant toi,
Qu'il te plaise que leur prière
Tu exauces par ta bonté.
Pour que de toute manière
Je puisse devenir plein de confiance.

II.

Pons de Prinhac

Vers qui gagnèrent la violette d'or aux jeux floraux en 1345.

Dins un bel prat compassat per mesura
Una flors nays, qu'ieu say, en pauc de femps
E can ve lay que regna lo gay temps
En son jhoven pren gaya noyridura;
Etz en après, quar es frevols e tenra
Lo vent, tot jorn, en vantant la decay;
E pueys le freytz, que la fa tornar lay
Als femps poirir, del cal davan s'engendra.

Per le bel prat, on la flors pren naysensa
Es entendutz lo mons fols quens enpenh
A far baratz; quar malvestat nos fenh
So que non es, e ns tolh la conoysensa
Tant que no vei que milhorem de vida;
Ni sol pensar no volem d'on nasquem
E per so, crey, tot le mals que sufrem
Nos dona Dieus, quar malvestat nos guida.

Comparar vuelh à la flor, per semblansa,
Nos qu'en est mon prenem lo nayssamen,
Que de prumier avem gay noyrimen
Tro l'enemicx en peccatz nos avansa,
Per que Dieus fay de paradis la vista
Com la flors pot, segon quem par als uelh,
Per que n'es pexs qui leva gran erguelh,
El qual, si mor, layshara l'arma trista.

II.

Pons de Prinhac

Vers qui gagnèrent la violette d'or aux jeux floraux
en 1345.

Dans un beau pré compassé par mesure
Une fleur naît, que je sais, dans un peu de fumier
Et quand voilà que règne le beau temps,
En sa jeunesse elle prend gaie nourriture ;
Et après, parce qu'elle est faible et tendre
Le vent, toujours en ventant la renverse
Et puis le froid, qui la fait retourner
Pourrir au fumier duquel auparavant elle s'engendre.

Par le beau pré où la fleur prend naissance,
Est entendu le monde faux qui nous pousse
A faire fraude, car la méchanceté
Nous feint ce qui n'est point et nous ôte la connaissance,
Tellement que je ne vois pas que nous améliorions notre vie.
Nous ne voulons pas seulement penser d'où nous naissons
Et pour cela, je crois, tout le mal que nous souffrons
Dieu nous le donne parce que la méchanceté nous guide,

Je veux comparer à la fleur, par ressemblance,
Nous, qui en ce monde prenons la naissance,
Qui tout d'abord avons gaie nourriture
Jusqu'à ce que l'ennemi nous pousse aux péchés ;
C'est pourquoi Dieu fait voir (fait la vue) le Paradis,
Comme la fleur peut, selon qu'elle m'apparaît à l'œil,
C'est pourquoi fou est celui qui montre grand orgueil
Dans lequel s'il meurt il laissera l'âme triste

Pel femps don nays la flors, que nos fa brusca.
Es entendutz le lims del qual nasquec
Adamx que pueys los payres engendrec
Del quals prenem nostra captiva rusca.
E pueys cercam haut pueg e manta tomba
Per nostres hops, don sufrem gran trebalh,
E can morem, tot l'aver nos defalh
Tant que nos met tots nutz dedins la tomba.

Le cruzel vent qu'en torn de la flor venta
Dic yeu, de sert, quez es cobeytaz grans
Quens fay bayssar lo cap e far engans,
Don cug per so qu'avol gen nos turmenta.
E le grans freytz que pueys la flor ne porta
Dic qu'es la mort greus laqual, fals companh,
Quens fay tornar sieu, a 'l meilhor guazanh,
En terra vil quan nostra carn es morta.

Tornada.

Mos ferms governs, bon espers me conorta
De venir lay on lunh bes no defalh :
Per que us sopley nom tengatz per estranh,
Can me veyretz pres la divinal porta.

Par le fumier d'où naît la fleur, qui nous fait rameau,
Est entendu le limon duquel naquit
Adam, qui ensuite engendra les pères
Des quels nous prenons notre chétive écorce.
Et puis nous cherchons haut pic et mainte vallée
Pour nos besoins, dont nous souffrons grande peine ;
Et quand nous mourons tout l'avoir nous fait défaut,
Si bien qu'on nous met tout nus dans la tombe.

Le cruel vent qui autour de la fleur vente,
Je dis, pour sûr, que c'est la convoitise grande
Qui nous fait baisser la tête et faire des tromperies
D'où je pense que pour cela méchante gent nous tourmente
Et le grand froid qui ensuite emporte la fleur,
Je dis que c'est la mort terrible, laquelle, faux compagnon
Qui nous fait revenir siens, a le meilleur profit,
Lorsque en une terre vile notre chair est morte.

Envoi

Mon ferme gouvernail, le bon espoir, m'encourage
A parvenir là où nul bien ne fait défaut,
C'est pourquoi je vous supplie que vous ne me teniez pas pour [étranger
Quand vous me verrez près de la divine porte.

III.

Fragments
de la vie de sainte Enimie, fille de Clovis II.

I.

Début du Poëme.

Ad honor d'una gloriosa
Verge sancta, de Crist esposa
Que fo Enimia nominada,
De Fransa de rehal linhada
Trais aquest romans de lati,
Per Rima, si com es aysi,
Maistre Bertrans de Marselha
Ab gran trehalha et ab velha.
Car qui sab be e non l'essenha
Segon la ley de Dieu non renha ;
Per que trais maïstre Bertrans
De lati totz aquel romans.
E no us cuides qu'el ho fezes
Que lauzor dė segle n'agues,
Ans car fo preguatz caramen
Daus part lo prior el coven,
Mas majormen, si com say yieu
O fes ha la lauzor de Dieu,
E de mi dons sancta Enimia
De cui vos vuelh comtar sa via.

III.

Fragments
de la vie de sainte Enimie, fille de Clovis II

I.
Début du Poëme.

A l'honneur d'une glorieuse
Vierge sainte, épouse du Christ
Qui fut nommée Enimie,
De France, de lignée royale
A tiré ce roman du latin
Par rime, comme il est ici,
Maître Bertrand de Marseille
Avec beaucoup de travail et de veille
Car qui sait le bien et ne l'enseigne pas
Selon la loi de Dieu ne règne pas
Voilà pourquoi maître Bertrand a tiré
Du latin tout ce roman.
Et ne pensez pas qu'il l'ait fait
Pour en avoir louange du siècle.
Au contraire car il fut prié chèrement
De la part du prieur du couvent,
Mais surtout, comme je le sais,
Il le fit à la louange de Dieu
Et de ma Dame sainte Enimie,
Dont je veux vous raconter la vie.

II.

Sainte Enimie, dans sa grotte de Burle, ressuscite un petit enfant.

Altra ves s'esdevenc un dia
Que una pro femna issia
D'un mas que ha nom Masmurta
E menet son efan pel ma..
Mas, no say ges per cal affar,
La pro femna volc Tarn passar,
E cant fo ins el miey del gua
Sos filhs l'escapa de la ma
Aqui eus l'aygua lo trestorna
Et entro ins al fons l'entorna.
La mayre pres a udolar
Cant ne vi son efan intrar,
E vay per la ripa cridan :
Dieus ! que faray de mon efan !
Lassa caitiva com soy morta
Que l'aygua mon efan ne porta !
Tan vay la femna e tan crida
Que son efan troba a riba
Que l'aygua l'ac gitat defors,
Mas l'arma no fo ges el cors.

Cant la femna vec son filh mort
Adonc ac doble desconort.
Clama se caitiva e lassa
Pueis leva l'efan en sa brassa
E vai s'en, ploran e plangen
Ayssi com poc, gran dol fazen,
Vas la sancta verges de Dieu

II.

Sainte Enimie, dans sa grotte de Burle, ressuscite un petit ènfant.

Un autre fois il arriva un jour
Qu'une brave femme sortit
D'un mas qui a nom Masmurta
Et elle mena son enfant par la main…
Mais je ne sais pour quelle affaire
La brave femme voulut passer le Tarn
Et quand elle fut au milieu du gué
Son fils lui èchappa de la main.
Voilà que l'eau le fait tournoyer
Et l'entraîne jusqu'au fond.
La mère se prit à hurler
Quand elle vit son enfant s'enfoncer
Elle va par le rivage criant :
Dieu ! que ferai-je de mon enfant !
Malheureuse, chétive, comme je suis morte
L'eau emporte mon enfant !
Tant va et tant crie la femme
Qu'elle trouve son enfant sur le rivage,
L'eau l'a rejeté en dehors,
Mais l'âme n'était plus dans le corps.

Quand la femme vit son fils mort
Elle eut double désolation.
Elle crie la pauvre et malheureuse
Puis lève l'enfant dans ses bras
Et va pleurant et se lamentant
Comme elle peut, faisant grande doléance
Vers la sainte vierge de Dieu

Per so quelh reda lo filh sieu.
Tuch li boyer e li pastor
Cant auson lo gran dol e plor
Desamparo tot lur affayre
E segon la caytiva mayre,
Per vezer la miracle bela
Que fara la sancta pieuzela
A la balma es ja venguda
La femna am plor et am bruda
E prega am gran remestori
De la verge son adjutori.
« Verge sancta ret mi mon filh!
Sinon tostemps soy en perilh.
Que faray, lasseta, jamays?
Car re non avia yeu mays.
Ren lo mi, Dompna, ren lo mi!
Sinon yeu remanrai ayssi
E morray davan mon efan,
Lassa, ab plor e ab affan. »
Et entretan la femna baissa
Et en terra cazer si laissa
E playnh e gaymenta e plora
E prega la verge et ora.
Que sos filhs li sia redutz,
Per las soas sanctas virtutz.
Cant la verges vi la dolor
De la femna e l'estranh plor
Ploret de pietat fortmen
E tuch cilh que hi eron presen.
Pueis dins sa cela s'en intret

Pour qu'elle lui rende son fils.
Tous les bouviers et les pâtres
Quand ils entendent la grande douleur et les pleurs
Quittent toute leur occupation
Et suivent la pauvre mère
Pour voir le beau miracle
Que fera la vierge sainte.
Déjà elle est venue à la baume,
La femme avec pleurs et avec bruit
Et elle prie avec grande instance (reprise)
Et demande à la vierge son aide.
« Vierge sainte rends-moi mon fils
Sinon toujours je suis en péril
Que ferai-je jamais, pauvrette !
Car je n'avais rien de plus.
Rends-le-moi, Dame, rends-le-moi,
Sinon je resterai ici
Et mourrai devant mon enfant
Malheureuse à force de pleurs et de douleurs. »
Et en même temps la femme fléchit (baisse)
Et en terre se laisse choir,
Et se plaint et se lamente et pleure,
Et prie la vierge et supplie
Pour que son fils lui soit rendu,
Par ses saintes vertus.
Quand la vierge vit la douleur
De la femme et ses étranges pleurs,
Elle pleura de compassion fortement
Et tous ceux qui étaient présents
Puis elle entra dans sa cellule

Et aqui Jhesu-Crist preget
Que per la soa pietat
Ressuscite l'effan negat.
Cant ac orat, la domayzela
Leva sus et ieys de sa cela
Et es venguda lay defors
On eron trastuch ab lo cors
Que era pausat en lo sol
Aqui en un petit planiol.
Cant Enimia fo aqui
El planiol assetet si...
Cant la verges se fo pausada
Aqui on s'era assetada
Pres l'efantet pel ma e crida :
Vay sus, efas, recobra vida
Leva sus tost, el nom de Dieu ;
El nom de luy t'apele yeu.
Aqui mezeis non hi ac plus
Que l'efas se leva vieus sus,
Don foro tuch miravilhan
Silh que eran aqui istan,
E deron essemps gran lauzor
A Jhesu Crist nostre Senhor.

Et là elle pria Jésus-Christ
Pour que par sa grande miséricorde
Il ressuscite l'enfant noyé.
Quand elle a prié, la damoiselle
Se lève et sort de sa cellule
Et elle est venue là dehors
Où ils étaient tous avec le corps
Qui était posé sur le sol
Là sur un petit endroit aplani
Quand Enimie fut là,
Elle s'assit sur l'endroit aplani.....
Quand la vierge se fut posée
Là où elle s'était assise
Elle prend l'enfant par la main et crie :
« Lève-toi, enfant, recouvre la vie ;
Lève-toi tout de suite au nom de Dieu,
C'est en son nom que je t'apelle. »
Là même, sans qu'il y ait plus
Voilà que l'enfant se lève et vient sus
Dont furent tous émerveillés
Ceux qui étaient là assistants.
Et ils donnèrent ensemble grande louange
A Jésus-Christ Notre Seigneur.

IV.

Les Aliscamps

Fragment d'une vie de Saint Trophime

Ieu ay auzit que gran devosion
(Als Aliscamp) avien totas las gens del mon,
E ben de luen si fazien aportar
Sil que morien de sa outra la mar.
Con ayso sie, demandas o als viels
Els o diran plus gent que ieu e miels.
Pero comtan que plus aut de Layon.
Encara mays plus aut que de Mascon
Venien mortz que avien elegit ;
En lur gage laissavan establit
C'on las meses en un vayselh de fust
Mot fort sarat e que fosa ben just.
Cant eran mort, los metian sos parens
Pueys metien lo en lo Roze corrent.....
Encaras may reconta e es vers
Que de Tolzan et de tot Carcasses.
E de Franza e de tota Espanha
Foson en plan o foson en montanha,
Tant com tenian los regnes de la mar,

IV.

Les Aliscamps

Fragment d'une vie de Saint Trophime

J'ai entendu dire que grande dévotion
Aux Aliscamps avaient tous les peuples du monde
Et de bien loin ils s'y fesaient apporter
Ceux qui mouraient de par deça la mer
Qu'il en soit ainsi, demandez-le aux vieux,
Ils le diront plus gentiment que moi et mieux.
Or ils content que de plus haut que Lyon,
Encore davantage de plus haut que Mâcon,
Venaient des morts qui l'avaient choisi.
Dans leur testament ils laissaient ètabli
Qu'on les mit dans un vaisseau de bois.
Très-fort serré et qui fut bien juste.
Quand ils étaient morts leurs parents les y mettaient,
Puis ils le mettaient dans le Rhône courant...
Bien plus, on raconte, et c'est vrai,
Que de Toulouse et de Carcassonne
Et de France et de toute l'Espagne
Qu'ils fussent dans la plaine ou sur la montagne,
Tous ceux qui tenaient les royaumes de la mer,

Cant eran mortz si fazien portar
Et avien tutz gran devosion
Los avesques els contes el baron,
Que apenas alhors jaser volian;
Tan gran fe al cementeri avian.
E il fazien tug los ricz embaymar
Et an cavalz o en carris portar
E li paures que aver non avien
A lur parens promettre si fazien
Los salesan dedintre e defors
E cant fora ben saonat lo cors
Lo portesan en Arle soterrar,
En Aliscamps, lo qual volc Dieus sagrar.

Quand ils étaient morts, ils s'y faisaient porter
Et tous avaient une grande dévotion,
Les évèques, les comtes et les barons
Si bien qu'à peine voulaient-ils être ensevelis (gire) ailleurs.
Tant grande foi ils avaient dans le cimetière.
Et ils faisaient embaumer tous les riches
Et transporter avec des chevaux ou des chars
Et les pauvres qui n'avaient pas de fortune
Se faisaient promettre par leurs parents
Qu'ils les saleraient dedans et dehors
Et que lorsque le corps serait bien préparé (assaisonné)
Ils le porteraient à Arles *pour* l'ensevelir
Aux Aliscamps que Dieu a voulu consacrer.

V.

Lunel de Monteg

Début de l'Essenhamen del Guarso

Lautrier mentre ques ieu m'estava
Solet fortment cocirava
Dins en mon cor,
De mi dons quem fasia for,
Que de lonc temps
No avia volgut fossem essemps
Entr' ambedos,
Estan en aissi cociros
Per un mati
Vi que tot drech venc en cami
Us bels guarsos
Que foc azautz e gracios
A mon semblan ;
Quar al desse quem fo davan
Mi saludec,
El capeyro del cap ostec
E va mi dir :

V.

Lunel de Monteg

Début de l'Enseignement du Garçon

L'autre jour pendsnt que j'étais
Seul et songeais profondément
Dans mon cœur,
De ma dame qui me bannissait (fesait dehors)
Car de longtemps
Elle n'avait pas voulu que nous fussions ensemble
Rien que tous deux,
Etant ainsi pensif
Par un matin
Je vis que tout droit vint en mon chemin
Un beau garçon
Qui fut poli et gracieux
A mon avis,
Car aussitôt qu'il fut devant moi
Il me salua
Et ôta de la tête le chapeau
Et me dit (va me dire).

« Senher de que avetz cocir,
Ni com anatz,
Aissi que gentils hom siatz
Ses companho ?
Es ren que tan cortes somo ? »
Com el fe mi
Saludey la tot atressi,
E dishi le :
« Companhs, ieu no dopti de re
Si sols me so,
Car companhos yeu auria pro
A mon plaser ;
Mas a nhot can m'aniey jaser
Ieu fuy iratz,
Per que my soy plus leu levatz
Quem deportes
E mos mals plus tots quem laishes
Quem te fort greu.
E car tornar m'en poiria leu
Dins mon Castel,
Ades me platz e m'es plus bel
Tot sol anar ;
Per que no volgra amenar,
Que fos iratz,
Home lhun, que mal companhatz
Fora de me. »
Es adoncas el per merce
Mi preguet mot
Que si m'avia dig degun mot
Quem desplagues

« Seigneur, de quoi avez-vous souci
Et comment allez-vous,
Quoique vous soyez gentilhomme,
Sans compagnon ?
Est-il rien qui excite si courtoisement ? »
Comme il fit à moi
Je le saluai tout pareillement
Et je lui dis :
« Compagnon, je ne redoute rien
Quand je suis seul
Car j'aurais assez de compagnons
Si je voulais (à mon plaisir) ;
Mais cette nuit, comme j'allai me coucher
Je fus triste.
Voilà pourquoi je me suis levé plus tôt
Pour me distraire
Et pour que mon mal me laisse plus tôt,
Car il m'occupe (me tient) fort péniblement.
Je pourrais bien m'en retourner vite
Dans mon château,
Maintenant il me plaît, et ce m'est plus beau,
D'aller tout seul.
Parce que je ne voudrais amener
Vu que je suis triste
Aucun homme, car mal accompagné
Il serait par moi.
Et alors lui, par merci,
Me pria beaucoup,
S'il m'avait dit quelque mot
Qui me déplut,

Ques aperdonar le volgues.
Som dish per Dieu
Es adoncx le vauc dire ieu :
Re nom desplatz
Que m'ajas dig, ans fort me platz.
E preguit trop
Qu'en est castel quens est tan prop
Anes am me,
Es aqui tu dinnaras te
En trop bel loc.
Senher, dis el, ieu vos dic d'oc
Car solassar
Vos vuelh es am vos trop parlar....

Que je voulusse lui pardonner.
Il me dit cela par Dieu.
Et alors je lui dis (vais lui dire) :
        Rien ne me déplaît
De ce que tu m'as dit, au contraire *tout* me plaît fort.
        Et je te prie beaucoup
Qu'en ce château qui nous est si proche
        Tu ailles avec moi,
        Et là tu dîneras
        En fort beau lieu.
— Seigneur, dit-il, je vous dis oui
        Car vous consoler
Je veux et avec vous parler longtemps (trop)...

VI.

Prière à Jésus-Christ.

Senhor Dieus, Jhesu-Crist
Qui cel e terra fist
Et el mon dessendiest
Per amor, e naquiest,
Per nos de peccat trayre,
De la vergena mayre,
Trauca mon cor e fen
Ab tal regardamen
Que tu gardest sant Peyre
Can se tirec arreyre
Lo tieu nom renegan
Per paor ques hac gran ;
Per so ques am dolor
Am lagremas e plor
De gran contricio
Et am confessio
Me puesca deneiar
Dels pecatz e lavar.
Pueys fier me del estoc
D'aquel benezeyt foc
Del ver sant Esperit
Del qual foron ferit

VI.

Prière à Jésus-Christ.

Seigneur Dieu, Jésus-Christ
Qui as fait le ciel et la terre
Et dans le monde es descendu
Par amour et es né,
Pour nous retirer du péché,
De la vierge mère,
Perce et fends mon cœur
Avec un regard pareil
A celui dont tu regardas Pierre,
Lorsqu'il se tira arrière,
Reniant ton nom,
Par la grand peur qu'il eût,
Afin qu'avec douleur,
Avec larmes et pleurs,
Avec grande contrition
Et avec compassion
Je puisse me nettoyer
Et me laver de mes péchés.
Puis frappe-moi du glaive
De ce feu bénit
Du vrai Saint-Esprit,
Par lequel furent frappés

L'apostol e tocat
E fortmen abrazat;
Per so ques ieu m'acaze
En t'amor e m'abraze
Et en la vera fe
Que santa gleiza cre.
Vers Dieus qué totz bes obras
Tostemps en bonas obras
Perseverar me dona
Am cosciensa bona,
E pueis aprop ma vida
Dona m joya complida
En lo regne del cels
Am los autres fizels.
Amen.

Et touchés les Apôtres,
Et fortement embrasés ;
Afin que je me *case*
En ton amour et m'embrase,
Et en la vraie foi
Que la sainte Eglise croit.
Vrai Dieu qui opères tous les biens,
Toujours en bonnes œuvres
Donne-moi de persévérer
Avec une conscience bonne
Puis après ma vie
Donne-moi joie complète
Dans le royaume du ciel
Avec les autres fidèles,
Amen.

XIIIe SIÈCLE

I.

Matfre Ermengaud de Béziers.

Fragment du Breviari d'Amor.

De las Femnas.

Als homes ai mostrat assatz
Lur mals astres e lur peccatz
Dels quals si devo confessar ;
Et a las femnas vuelh mostrar
Lurs peccatz e lurs falhimens
De queis devo far penedens.
Las femnas, per lur folia,
Se banhon en mainta guisa
En totz los set peccatz mortals
Segon los deziriers carnals.
Per erguelh pecco malamen,
Quar pesson aver trop de sen
Et de lur paubre sen usan
Re qu'om lur cosselhe no fan,
Ni autra re no fan de grat
Mas so que lur es devedat.
Ni ja non auran pro botos
Ni vels, ni bendas, ni cordos

XIIIe SIÈCLE

I.

Matfre Ermengaud de Béziers.

Fragment du Bréviaire d'amour.

Des Femmes

Aux hommes j'ai assez montré
Leur mauvais sort et leurs péchés
Dont ils doivent se confesser ;
Je veux montrer aussi aux femmes
Leurs péchés et leurs manquements
Dont elles doivent faire pénitence.
Les femmes, par leur folie,
Se baignent en mainte façon
Dans tous les sept péchés mortels
Suivant leurs désirs charnels.
Elles pèchent gravement par orgueil,
Car elles pensent avoir trop de sens
Et usant de leur pauvre sens
Elles ne font rien de ce qu'on leur conseille
Et elles ne font rien de bon gré
Si ce n'est ce qui leur est défendu.
Elles n'auront jamais assez de boutons
Ni de voiles, de bandes, de cordons,

Ni auran pro fermalhamen
Ni garlandas d'aur ni d'argen
Ni de perlas ni senturas
Ni borsas ni frezaduras
Cadenas d'argen ni tessels,
Ni gardacorses ni mantels,
Capas, gannachas, gonelas
Ni folraduras pro belas
De vars, d'escurols, de sendatz,
Ni pro camias ni caussatz.
Ni auran assatz gran trahı
De ricx vestimens detras si;
Ni seran ja pro lavadas,
Ni penchans, ni afachadas,
Ni lur cabelh pro maestrat
Ni pro bondit, ni rigotat;
E volun tans de vestimens.
E tan diverses garnimens
Que no sabo qual si prenho
Ni sabo cossis captenho.
E quan se son gen paradas
E tot entorn remiradàs
An tan d'orguelh et de folor
Qu'en oblido lur creator;
E par be que Dieus las maldic,
Quar semble, son de l'ennemic.
Apres d'aquelas vanetatz
Nais us autres mortals peccatz
So es a saber enveia;
Quar tantost femna que veia

Elles n'auront pas assez de boucles
Ni de guirlandes d'or et d'argent,
Ni de perles, ni de ceintures,
Ni de bordures, ni de galons,
Ni de chaînes d'argent, ni d'agrafes,
Ni de gardecorps, ni de manteaux,
De capes, de robes, de gonelles,
Ni de fourrures assez belles,
De vair, d'écureuil, de taffetas,
Ni assez de chemises et de chaussures.
Elles n'auront pas assez grand train
De riches vêtements derrière elles.
Elles ne seront jamais assez lavées,
Ni peignées, ni atifées,
Ni leur chevelure assez soignée,
Assez bandée, assez frisée.
Elles veulent tant de vêtements
Et tant de garniments divers
Qu'elles ne savent quel prendre (se prennent).
Et ne savent comment se tenir.
Et quand elles se sont gentiment parées
Et regardées de tout côté,
Elles ont tant d'orgueil et de folie
Qu'elles en oublient le créateur.
Et il paraît bien que Dieu les maudisse
Car elles sont la ressemblance de *son* ennemi.
Ensuite de ces vanités
Naît un autre péché mortel,
C'est à savoir l'envie.
Car aussitôt qu'une femme voit

Noble vestimen a sa par
E noble garnimen portar,
Cossep en son cor desplazer,
Si atretal non pot aver ;
E si son en qualque plassa
E ve que l'autra mais plassa
O qu'om li fassa mais d'onor
O la lauze per belazor,
O ve qu'om mais la remire,
O si au de lieis ben dire
De bontat o de linatge
A gran mal en son coratge
Ta gran que non o pot soffrir
E gran plazer quan n'au maldir.
Apres nacs de lur enveia
Ira mortals e peleia ;
Quar si la una portar ve
Arneis a l'autra sobra se
O qualque divers paramen
Quelh semble que l'estie gen
Volran l'aver tantost semblan
E s'il marit ne la lur fan
Tantost lur movon rayna
Ab lur lengua serpentina,
E dizo : « A ! desastrada,
Ieu son ben, Dieu ! adirada
Que non ay aital vestimen,
Ni ay ges d'aital paramen !
Las autras nom volon vezer
Ni de costa lor assezer

Un noble vêtement à sa pareille
Porter, et une noble parure,
Elle conçoit en son cœur du déplaisir
Si elle ne peut avoir le pareil,
Et si elles sont en quelque endroit
Si elle voit que l'autre plaît davantage
Et qu'on lui fasse plus d'honneur
Ou qu'on la loue pour sa beauté,
Ou voit qu'on la regarde davantage,
Ou si elle entend bien parler d'elle,
De sa beauté, de sa naissance (lignée),
Elle en a grand mal en son cœur,
Si grand qu'elle ne peut le souffrir
Mais grand plaisir quand elle en entend mal parler.
Après naît de leur envie
Colère mortelle et dispute ;
Car si l'une voit porter
A l'autre sur elle habits
Ou quelque diverse parure
Qui lui va bien, à ce qu'il lui semble,
Elles veulent aussitôt l'avoir semblable,
Et si les maris ne la leur font pas
Aussitôt elles soulèvent une querelle,
Avec leur langue de serpent,
Et disent : « Ah ! malheureuse !
Dieu, je suis bien en colère
Car je n'ai pas tel vêtement
Et je n'ai pas telle parure.
Les autres ne veulent pas me voir
Ni me faire asseoir à côté d'elles,

Quar me vezo mal vestida
Mal parada e mal garnida.
Anc mos paires no so pesset
En aissi quan mi maridet,
Quem donet mil lieuras de dot,
Ez am donat ad un arlot,
Lo plus mal el plus dezastrat
Que sia en esta cieutat
Que non vol far re far que deia. »
Veus mesclada la pileia
La plus mortal qu'el mon sia,
Quar melhor estar faria
Et ab leos et ab dragos,
So ditz lo savis Salomos.

Car elles me voient mal vêtue,
Mal parée et mal garnie.
Jamais mon père n'y pensa
A chose pareille quand il me maria
Car il me donna mille livres de dot,
Et il m'a donné à un goujat,
Le plus mauvais, le plus misérable
Qui soit en cette ville,
Car il ne veut pas faire ce qu'il doit. »
Voilà mêlée la bataille
La plus mortelle qu'il y ait au monde
Car il ferait meilleur être
Avec les lions et les dragons
Dit le sage Salomon.

II.

Jacme Motte d'Arles

Sirvente adressée en 1291 à Charles II, fils de Charles d Anjou, lors de son passage à Aix.

Non es razon qu'ieu dey aver pereza
Seinher prinse de far un sirventes
Quar voluntatz s'es dedins mon cor meza ;
Per quel faray, c' aras veg que luox es
De chantar qui talent n'auria
Car joy e pres e cortezia
Nos restauretz, seinher prinse, per ver
Lo premier jorn que nos vengest vezer

Morts era joys, solas et alegreza
En Proensa enans que say fases ;
Aras nos a la vostra gentileza
Restauratz totz e cregutz de totz bes,
Car tal ris que plorar solia
E tal n'er rixs que pauc avia ;
Per que trastut, seinher, devem aver
D'ostre venir sertas gaug e plazer.

II.

Jacme Motte d'Arles

Sirvente adressée en 1291 à Charles II, fils de Charles d'Anjou, lors de son passage à Aix.

Il n'est pas raisonnable que je doive avoir paresse,
Seigneur prince, de faire un sirvente
Car la volonté s'est mise dans mon cœur
C'est pourquoi je le ferai, car je vois qu'il y a lieu
De chanter n'en eût-on pas le désir,
Car joie et valeur et courtoisie
Vous nous restaurez, seigneur prince, pour vrai,
Le premier jour que vous venez nous voir.

Morte était la joie et le *soulas* et l'allégresse
En Provence, avant que vous fussiez ici
Maintenant votre gentillesse nous a
Restaurés tous et accrus de tout bien
Car tel rit qui avait coutume de pleurer,
Et tel est riche qui avait peu.
C'est pourquoi tous, seigneur, nous devons avoir
De votre venue certainement joie et plaisir.

Per vils cusons, malvatz, plens de falseza,
Siam aunitz, vils tengutz e mespres;
Suffert avem pron d'anct' e de vileza
Ben era d'ops, seinher que sai venises,
C'om nos raubava e nos batia.
E Dieus com sofrir o podia?
Que sill qu'eran pauzat per drey tener
Eran permier a tolre nostr'aver.

Tostens dizon que bona gent corteza
A le seinhers cant es bon e cortes
De mals seinher vei sa gent ques apreza
De mal a far e mal dir totas ves.
E de sell qu'els sieus non castia
Cant sap que fan ren que mal sia
Creire post hom qu'el no n a desplazer
Pos gentz sufre que son de fol voler.

Si beus pensatz, seinher, la gran nobleza
D'ostre paire, nils fatz qu'en Poilla fes,
Per dreg deves aver valor conqueza;
E vostr'avi coven que resembles
Quel pros coms Berenguier fazia
Tot so que a fin pres tainhia;
Per que es dretz que vos dejas valer
Sobre totz cels c'aras tenon poder.

Pour de vils coquins méchants, pleins de fausseté,
Nous sommes honnis, tenus pour vils et méprisés,
Nous avons souffert assez de honte et d'humiliation,
Il était bien besoin, seigneur, que vous vinssiez ici,
Car on nous volait et on nous battait,
Et comment Dieu pouvait-il le souffrir ?
Et ceux qui étaient placés pour maintenir le droit
Etaient les premiers à nous enlever notre avoir.

On dit toujours que bonnes gens courtoises
A le seigneur quand il est bon et courtois,
Et un mauvais seigneur voit ses gens qui sont appris
A faire mal et à mal dire toutes les fois.
Et de celui qui ne châtie pas les siens
Quand il sait qu'ils ne font rien qui ne soit mal
On peut croire qu'il n'en a pas déplaisir
Puisqu'il souffre des gens qui sont de volonté folle.

Si vous pensez bien, seigneur, à la grande noblesse
De votre père et aux exploits qu'il fit en Pouille
Vous direz avoir par droit conquis la valeur.
Il convient que vous ressembliez à vos aïeux,
Le preux comte Berenguier faisait
Tout ce qu'il regardait d'un prix excellent
C'est pourquoi il est juste que vous deviez valoir
Plus que tous ceux qui maintenant ont le pouvoir.

Ab tener dreg ez ab far lialeza
Creison lo lur aquist seinhor franses
Esquivant tort e peccat e maleza ;
E vos, seinher, creiseres l'a pales
Car sertas lial seinhoria
Creiz a totz jorns e multiplia
E sill que fan als sieus contra dever
Per lur erguell devon d'aut bas chaer

Lo fill la verge Maria
Prec queus lais complir tota via
A sa honor tot vostre bon voler
Eus lais vieure lonc temps à son plazer.

Observer le droit, agir avec loyauté
Ces seigneurs français croient que c'est leur *devoir*,
Evitant le tort et le péché et l'injustice.
Et vous, seigneur, vous le croirez évidemment,
Car assurément une seigneurie loyale
Croît toujours et multiplie.
Et ceux qui agissent envers leurs *sujets* contre le devoir.
Doivent, par leur orgueil, tomber de haut en bas.

Je prie le fils de la vierge Marie
Qu'il vous laisse accomplir toujours
A son honneur toute votre bonne volonté
Et qu'il vous laisse vivre longtemps à son plaisir.

III.

Bertrand Carbonel de Marseille

Coblas esparsas.

I.

S'ieu dic lo ben et hom nol me ve faire
Negus per so a mal far no s'en prenha ;
Que yeu o fas enaisi col jogaire
Que assatz mielhs que non juga n'ensenha.
S'us fols ditz be nol deu hom mens prezar,
Quel profieg es d'aquel qu'el sap gardar
Ja sia so que al fol pro non tenha
Bon es d'auzir, ab c'om lo ben retenha.

II.

D'omes truep que per amistat
Que auran gran ab lor amic
Lo lauzaran tan qu'ieu vos dic
Que non y aura la mitat.
Pueis endeven c'an desamor
Don lo laus torna en blasmor.
Per qu'ieu dic, pus que messongier
Son el laus que fan de premier
C'om non los deu creire del mal
Qu'en dizon pueis, si Dieus mi sal.

III.

Bertrand Carbonel de Marseille

Couplets isolés.

I.

Si je dis le bien et qu'on ne me le voie pas faire
Que personne pour cela ne se prenne à mal faire
Car je fais comme le joueur
Qui enseigne beaucoup mieux qu'il ne joue.
Si un fou dit bien on ne doit pas le priser moins
Parce que le profit est pour celui qui sait le garder,
Et quoiqu'il ne fasse aucun profit au fou
Il est bon de l'entendre pourvu qu'on le retienne bien.

II.

Je trouve des hommes qui par amitié
Qu'ils auront grande avec leur ami
Le loueront tant, que je vous dis
Qu'il n'y en aura pas la moitié *de vrai*,
Puis il arrive qu'ils n'ont plus d'amour,
Alors la louange se tourne en blâme,
C'est pourquoi je dis que puisque mensongères
Sont les louanges qu'ils font d'abord
On ne doit pas les croire quant au mal
Qu'ils disent ensuite, si Dieu me sauve.

III.

Nuls hom tan be no conoys son amic
Co fay aquel que a sofracha gran,
El proverbis vai nos o referman
Que ditz c'als hops conoys hom tota via
Son bon amic ; per qu'ieu d'amic volria
C'ames de cor enaisi per semblansa
En pauretat co fay en aondansa.

IV.

Cascun jorn truep pus dezaventuros
Lo segle fols on yeu pus vauc enan,
Que per amor auray prestat ongan
De mos deniers et aco voluntos
A dos homes e cant los vauc queren
L'us me respon enequitozamen
L'autre me fuch, enaisi ai canjat
De gran valor ab bels ditz amistat.

V.

Huey non es homs tant savis ni tant pros
Que no falha o en ditz o en fatz ;
Pero qui falh el falhimen li platz
Razos no vol li sia faitz perdos :
Mas sel que falh e conois son falhir
E s'en penet, dreitz no l'en deu punir :
E qui no fai lo on cove perdo
Falh atressi, car el no siec razo.
Per que totz homs deu far perdonamen
Als penedens et als sieus majormen.

III.

Aucun homme ne connaît aussi bien son ami
Que celui qui a grande souffrance.
Et le proverbe va nous confirmant cela
Qui dit que dans le besoin on connaît toujours
Son bon ami, c'est pourquoi, en fait d'ami je voudrais.
Qu'il aimât de bon cœur ainsi qu'en apparence
Dans la pauvreté comme (il fait) dans l'abondance.

IV.

Chaque jour je trouve plus malheureux
Le siècle faux ou je m'avance de plus en plus
Car par amitié j'aurai prêté cette année
De mes deniers, et cela volontiers,
A deux hommes, et quand je vais leur demander
L'un me répond injurieusement
L'autre me fuit; ainsi j'ai changé
Une amitié de grande valeur avec de belles paroles.

V.

Aujourd'hui il n'y a pas d'homme si sage et si preux
Qui ne pèche en paroles ou en actions
Mais celui qui pèche et sa faute lui plaît
La raison ne veut pas qu'il lui soit fait pardon.
Mais celui qui pèche et connaît sa faute
Et s'en repent en droiture on ne doit pas l'en punir,
Et qui n'accorde pas le pardon là où il convient
Pèche aussi, car il ne suit pas la raison.
C'est pourquoi tout homme doit accorder le pardon
Aux repentants, surtout à ses parents (aux siens)

VI.

Nulhs hom non port amistat
Si son amic non repren
En sicret can ditz foldat
O li vey far falhimen.
C'aiso es deutes d'amor
Que hom deu segon valor
Paguar ; e, cant es pagatz,
S'il repres per sos foldatz
No se vol del mal estraire
Non deu hom aver que faire ;
Car qui repren sel on non es vertutz,
Mi par qu'es folh et per fol es tengutz.

VII.

En aiso truep qu'es bona pauretatz
Car mostra sert qui ama coralmens.
C'aitant quant yeu puesc servir suy amatz,
E can non puesc, cascus mi vai fugen.
Per quem par fols, segon mon essien,
Qui ses aver quier amicx ni cundansa.
Aja lo pretz que Rotlan pres en Fransa
Cortesia, beutat, saber e sen,
Pus l'avers falh non es prezatz nien.

VI.

Personne ne porte amitié *vraie*
S'il ne reprend son ami
En secret quand il dit une sottise
Ou qu'il le voit faire une faute.
Car c'est là une dette d'amitié
Qu'on doit selon sa valeur
payer ; et quand elle est payée
Si celui qui a été repris pour ses sottises
Ne veut pas se retirer du mal
On ne doit plus avoir que faire ;
Car qui reprend celui où il n'y a point de vertu
Il me semble qu'il est fou et pour fou il est tenu.

VII.

En ceci je trouve que la pauvreté est bonne,
Car elle montre avec certitude qui aime cordialement.
Car tant que je puis rendre service je suis aimé,
Et quand je ne le peux plus chacun me va fuyant.
C'est pourquoi il me paraît fou à mon jugement
Celui qui sans fortune cherche amis et accointances,
Eût-il la valeur que Roland obtint en France,
Courtoisie, beauté, savoir et esprit
Si la fortune manque il n'est en rien estimé.

IV.

Guiraut de l'Olivier d'Arles.

Coblas esparsas

I.

Qui ama cortezia,
Cortezia deu far
E son amic onrar
Totas vetz on que sia.
E s'a nulhs n'aus mal dir
Qu'el noy sia prezens,
Noy deu esser cossens,
Ans y deu contradir
O amicx nom par sia.

II.

Tres enemicx principals
An tug li home que son :
La carn, el diable, el mon,
Don cascus a totz sos mals.
Lo mon nos ten en poder
E fai nos voler riquezas,
El diables nos fai voler
Erguelh, honors e falsezas,
E carn es, non o mescrezas,

IV.

Guiraut de l'Olivier d'Arles.

Couplets isolés.

I.

Qui aime la courtoisie
Doit se conduire avec courtoisie
Et honorer son ami
Toujours, où qu'il soit.
Et s'il entend quelqu'un en dire du mal
Et que *l'ami* ne soit pas présent
Il ne doit pas y être consentant
Au contraire il doit y contredire
Ou bien il ne me paraît pas qu'il soit un ami.

II.

Trois ennemis principaux
Ont tous les hommes qui existent :
La chair, le diable, le monde,
De là chacun a tous ses maux.
Le monde nous tient en *sa* puissance
Et nous fait désirer *les* richesses.
Le diable nous fait vouloir
Orgueil, honneurs et faussetés.
Et la chair, n'en doutez pas,

Glota de tot van poder.
Vec vos tres que fan peccar
Sel que mielhs se sap gardar.

III.

Alcun son trop major de fama
Que de fach no son, so es sert,
E d'autres fan mais tot apert
Quel fama nil bruch non reclama.
Mas la vertatz vay enan tota via ;
E messonja defalh e cas tot dia,
Per que fama, cant non es vertadeira
Reman atras e vertatz vai premeira.
Per qu'ieu pretz may pron ben ab pauc de bruda
Que bruda gran ab pauc de ben saubuda.

IV.

Qui en anel d'aur fai veir' encastonar
O en lato maracde que ricx sia,
Ges sel c'o fai non sec la drechā via
Quel maracdes se deu ab l'aur mielhs far
Per dreg dever el veir' ab lo lato :
E pros dona per la semblan razo
Deu ben gardar ab cal li tanh qu'estia,
S'aver vol laus ni pretz ni cortezia.

V.

Hoc e no son dui contrari
C'anc non s'avengron essems,
Pero a luocx et a temps

Est gloutonne de tout vain pouvoir,
Voilà les trois qui font pécher
Celui qui sait le mieux se garder.

III.

Quelques-uns sont beaucoup plus grands de renommée
Qu'ils ne sont en réalité, c'est certain,
Et d'autres font davantage tout ouvertement
Que la renommée et le bruit ne proclament pas
Mais la vérité va devant toujours
Et le mensonge défaillit et tombe chaque jour,
C'est pourquoi la renommée quand elle n'est pas vraie
Reste derrière et la vérité va première.
Aussi je prise plus beaucoup de bien et peu de bruit
Que grand bruit avec peu de bien connu.

IV.

Celui qui fait enchatonner du verre dans un anneau d'or.
Ou une émeraude qui est riche dans du laiton,
Celui qui fait celà ne suit pas la droite voie
Car l'émeraude doit plutôt se faire avec l'or
En droite règle, et le verre avec le laiton ;
Et une femme de valeur, pour une semblable raison,
Doit bien regarder avec qui il lui convient qu'elle soit
Si elle veut avoir louange, prix et courtoisie.

V.

Oui et non sont deux contraires
Qui ne se trouvent jamais ensemble,
Mais selon le lieu et le temps

Val cascus per son selari.
Quel dir d'oc, que mot agensa,
Pres mens quel no, lai on men,
El non dich cortezamen
Mais quel oc ses far valensa.
Quel oc ten en esperansa
El nos fai d'al re pensar,
Per quel nos val mais, som par,
Quel oc ses far aondansa
Veus per qu'eu pres cortes non vertadier
Mais que dir d'oc c'ades truep messongier.

VI.

Hon mais m'esfors cascun jorn d'aver vida
Pus m'aprobenc, so es sert, de la fi ;
Et on yeu cuch pus tener dreg cami,
Et yeu me torn lai donc muec, ses falhida.
Et enaisi cant cuch anar yeu venc,
Et on mais vieu, sapchatz, pus m'aprobenc
De lai donc muec en prima comensansa,
E tot lo mon vai par aital semblansa.
Per quel es del tot soma en be fenir,
E ben fenis qui ben vieu ses mentir.

Chacun mérite son salaire,
Car le dire oui, qui plaît beaucoup
Je le prise moins que le non là où il nuit,
Et je dis le non courtoisement
Plus que le oui, sans faire vaillance
Car le oui tient en espérance
Et le non fait penser à autre chose.
C'est pourquoi le non vaut mieux ce me semble
Que le oui, sans faire partialité (abondance).
Voilà pourquoi j'estime un courtois non véridique
Plus que de dire oui que je trouve maintenant menteur.

VI.

Plus je m'efforce chaque jour d'avoir de la vie
Plue je m'approche, c'est certain, de la fin.
Et là où je crois le plus tenir le droit chemin
Je me retourne sans faute là d'où je suis venu.
Et ainsi quand je crois aller je viens ;
Et plus je vis, sachez-le, plus je m'approche
De là d'où je suis venu au premier commencement ;
Et tout le monde va par un tel ressemblant.
C'est pourquoi la somme du tout c'est de bien finir
Et bien finit qui bien vit, sans mentir.

V.

Jean Estève de Béziers.

Pastourelle (datée de 1288)

Ogan ab freg que fazia,
En la chalenda d'abril,
D'Olargue pel boi venia
Sols cavalgan tost e vil ;
E vi de pres d'un cortil
Vaquiera
Ab una vaca sotil
Et ab se vedelh
Que gardava,
E orava
Mout devotamens
E baissava
E levava
Co fai cotenens.

Ves lieis tengui dreg, l'estrada
Laissiei e mon dreg cami ;
Quan me vil gen faissonada
Venir, s'orazo feni.
Saludieil et elha mi
La genta

V.

Jean Estève de Béziers.

Pastourelle (*datée de* 1288)

Cette année, avec la fraîcheur qu'il faisait
Aux calendes d'avril
Je venais d'Olargues, par le bois
Seul, chevauchant tôt et vite,
Et je vis auprès d'un verger
Une vachère
Avec une vache déliée
Et avec son veau
Qu'elle gardait,
Et elle priait
Très-dévotement
Et se baissait,
Et se levait
Comme fait une personne se comportant bien

Vers elle j'allai droit, la route
Je laissai et mon droit chemin
Quand la gentiment façonnée me vit
Venir, elle finit sa prière,
Je la saluai et elle moi,
La gentille,

Em senhet em beneze
Co si mort me vi.
— «Toza cara
Queus fai ara
Si me benezir ? »
— Senher car a
Vostra cara
Semblan de murir.

— Toza, vos qu'etz plazenteira
Nom digatz mon desplazer,
Quieus port amor vertadeira ;
Siatz ab me d'un voler.
— En Dieu aiatz votre esper.
Que vida,
Senher, nous conosc per ver ;
Membreus de la mort.
— Toza, gaire,
Per mon paire
Vos nom conortatz.
— Senher fraire,
A mal aire
Us vei, de quem desplatz.

— Vos m'en guerretz leu Na toza
Si m'autrejats vostr'amor.
— Senher de Dieu sui espoza
Qu'ieu no vuelh autre senhor.
— Toz' an vos facha menor
Bechina ?

Et elle me signa et me bénit
Comme si elle me voyait mort.
— Fillette chère
Qui vous fait maintenant
Me benir ainsi ?
— Seigneur parce qu'*elle* a
Votre figure
Semblant de mourir.

— Jeune fille, vous qui êtes aimable,
Ne me dites pas mon déplaisir
Car je vous porte un amour véritable.
Soyez avec moi d'un *même* vouloir.
— En Dieu ayez votre espoir,
Car *longue* vie
Seigneur, je ne vous reconnais pas, en vérité !
Souvenez-vous de la mort
— Jeune fille, bien peu,
Par mon père
Vous me confortez.
— Seigneur frère
En mauvais état
Je vous vois, ce qui me déplaît

— Vons m'en guérirez vite, mademoiselle,
Si vous m'octroyez votre amour.
— Seigneur, de Dieu, je suis l'épouse
Et je ne veux pas d'autre maître
— Jeune fille vous a-t-on fait mineure,
Béguine?

— Senher, pel rei qu'ieu azor,
Non, mais per mon cor
Vuelh servire
Tro finire
Aquelh que per nos
Volc sufrire
Ab martire
Greu mort en la cros.

— Quar servir Dieu vos agensa
Toza n'ai gran alegrier.
— Senher mortz me fai temenza,
Qu'uei non es viu qu'il fo ier.
Qu'us nop sap jorn vertadier
Ni hora ;
E pert lo dous gaug entier
Qui mort en peccat.
— Toza gaia,
A Dieu plaia
Si col mon soste.
Que savaia
Mors nons traia. » —
E viriei mon fre.

— Seigneur, par le Dieu que j'adore
Non, mais de tout mon cœur
Je veux servir
Jusqu'à la fin
Celui qui pour nous
Voulut souffrir
Avec martyre
Une cruelle mort sur la croix.

— Puisque servir Dieu vous plait,
Jeune fille, j'en ai grande joie.
— Seigneur la mort me fait peur,
Car aujourd'hui n'est plus vivant qui l'était hier.
Aucun ne sait le jour véritable
Ni l'heure ;
Et il perd le bonheur entier
Celui qui meurt dans le péché.
— Fille gentille
Plaise à Dieu
Qui soutient le monde (comme le monde il soutient),
Qu'une mauvaise
Mort ne nous emporte pas. » —
Et je tournai ma bride.

VI.

Peire Cardenal

de Veillac, évêché du Puy, mort en 1306

I.

Predicansa.

Predicator
Tenc per meillor
Cant fai l'obra que manda far
No fai selui
Que l'obra fui
Et als autres vai predicar

Qui en predic
Met son afic
Lo fag al dig deu ajostar
Car mielh o cre
Aquel que ve
Son predic per l'obra mostrar.

Ieu ai en cor
Que per demor
Ni per rire ni per jogar
Non diga huei
Mal ni envei
De guisa que us deja pezar.

VI.

Pierre Cardinal

de Veillac, évêché du Puy, mort en 1306

I.

Prédication.

Le prédicateur
Je le tiens pour meilleur
Quand il fait l'œuvre qu'il commande de faire,
Je ne fais pas *cas de* celui
Qui fuit l'œuvre
Et aux autres va prêcher.

Qui dans la prédication
Met son application,
Doit ajouter le fait à la parole (au dit),
Car il le croit mieux
Celui qui voit
Sa prédication *se* montrer dans ses œuvres.

Moi j'ai au cœur
Que ni par passe-temps,
Ni pour rire ni pour jouer,
Je ne dise aujourd'hui
Mal ni envie,
De manière que cela doive vous peser.

Non dirai ren
Mas sol per ben,
Sol per vos austres esmendar ;
E s'ieus repren
Adrechamen
No m'o deves a dan tornar.

Sanar vos voilh
De gran orgoilh
Que us fai combattre e renhar
De cobeitat
Don ses enflat
Et us fai mentir e perjurar.

De mala fe
Don ses tan ple
Que l'us no s fiza en son par ;
De totz los mals
Quez ai hom fals
Que mostran via d'enganar ;

Voilh vos gardes :
Pueis apenres
A qual via deu tener bar
Car de cusso
Tro a baro
Ha longa via az anar.

Ja per aver
No s desesper
Paubres, ni s deu desconortar,

Je ne dirai rien
Que pour bien seulement,
Seulement pour amender vous autres,
Et si je vous reprends
Adroitement
Vous ne devez pas me le tourner à mal (à dam).

Je veux vous guérir
Du grand orgueil
Qui vous fait combattre et régner
De la cupidité
Dont vous êtes enflés,
Et qui vous fait mentir et parjurer.

De la mauvaise foi
Dont vous êtes tant pleins
Que l'un ne se fie pas à son égal,
De tous les maux
Qu'a l'homme faux
Qui montrent le chemin de tromper,

Je veux que vous vous gardiez,
Puis vous apprendrez
Quelle voie doit tenir le baron,
Car depuis le valet
Jusqu'au baron
Il y a une longue voie à parcourir (aller).

Déjà que pour la fortune (l'avoir)
Ne se désespère pas
Le pauvre, il ne doit pas s'en déconforter

Que non fai re
Segon qu'eu cre,
Mas sol la via enpachar.

Ver es c'argens
E garnimens
Fan des cussos baron semblar
Mas tot es fals
Que desleials
Escuts es ab lo mantel var

Tals a vestit
Drap de samit
Et pot ben gran aver mandar,
Que ges no l do
Nom de baro
Cant li vei malvestat menar.

E tal es nus
Que non a plus
Com cel qu'om porta a batejar
Sol car es bos
E ilh platz razos
Lo deu hom baron apellar,

Per qu'ieu vos quier
Que droiturier
Sias, e voilhatz gasanhar
Nom de baro
Gardan razo
On plus fort la poires gardar.

Car l'avoir ne fait rien,
Selon ce que je crois,
Si ce n'est seulement empêcher la voie.

Il est vrai que l'argent
Et le garniment
Font ressembler des valets à des barons
Mais tout est faux,
Car un déloyal
Ecu se trouve avec le manteau vair,

Tel s'est vêtu
De drap de soie
Et peut bien avoir un grand commandement,
Que je ne lui donne nullement
Nom de baron
Quand je le vois mener une vie mauvaise

Et tel est nu
au point qu'il n'a pas plus
Que celui qu'on porte à baptiser
Seulement parce qu'il est bon
Et que la raison lui plaît,
On doit l'appeler baron.

C'est pourquoi je vous requiers
Que vous soyez droituriers
Et que vous veuilliez gagner
Le nom de baron
En gardant la raison
Aussi fort que vous pourrez la garder.

Digetz vertatz
E auretz gratz
Ab donar et ab alberguar
La pobra gen
Car lialmen
Deu homs los paubres arezar.

E sias dos
E piatos,
Non vos doptes abandonar
A caritat
car so sapchat
No i pot hom mal mercadeiar.

Sabes cal es
Pros e cortes
E cal deu hom baron clamar ?
Aquel que fai
So qu'à Dieu plai
E se garda de son pecar.

E sabes cals
Es hom lials
E qual pot per lial anar ?
Qui la lei crei
E ten la lei
E segon la lei vol obrar.

Qui aisso fai
A Dieu s'en vai
Que res no li o pot vedar

Dites la vérité
Et vous aurez gré
A (avec) donner et à héberger
Les pauvres gens
Car loyalement
On doit pourvoir les pauvres.

Et soyez doux
Et compatissants,
Et ne redoutez pas de vous abandonner
A la charité,
Car sachez-le
On ne peut y faire mauvais marché.

Savez-vous qui est
Preux et courtois
Et qui on doit appeler baron ?
Celui qui fait
Ce qui plaît à Dieu
Et se garde de pécher.

Et savez-vous qui
Est cet homme loyal
Et qui peut passer pour (aller) loyal ?
Celui qui croit la loi
Et observe la loi
Et veut agir selon la loi.

Celui qui fait cela
S'en va à Dieu,
Car rien ne l'en peut empêcher,

E 'l guizardos
Sera plus bos
C'om nol pot dire ni pessar

Qui pros sera
Pro i aura
E qui volra la lei gardar
E la leis lui
Si c'anbeduï
Cascun esgarda de son par.

E ab aitan
Anem enan
E laissem lo sermon estar
Qui ben fera
Ben trobera
Per so dic que chascus se gar.

II.

Faula

Una ciutat fo, no sai quals
On cazet una plueja tals
Que tuit l'ome de la ciutat
Que toquet foron dessenat.
Tug desseneron. mas sol us ;
Aquel escapet e non plus,
Que era dins una maizo

Et la récompense
Sera meilleure
Qu'on ne peut le dire ni le penser.

Qui sera preux
Y aura son avantage
Et qui voudra garder la loi
La loi le garde lui
De sorte que tous deux
Chacun garde de son côté.

Et avec cela (autant)
Allons en avant
Et laissons le sermon rester là
Qui bien fera
Bien trouvera
C'est pour cela *que* je dis que chacun se garde.

II.

Fable

Une cité fut, je ne sais laquelle,
Où il tomba une pluie telle
Que tous les hommes de la cité
Qu'elle toucha furent privés de sens ;
Tous furent insensés, excepté seulement un.
Celui-là échappa et pas davantage
Parce qu'il était dans une maison

On dormia quant aco fo.
Aquel levet quant ac dormit
E fon se de ploure gechit,
E venc foras entre las gens
On tug feiron dessenamens.
L'us fo vestis e l'autre nus,
L'autre escupit ves lo cel sus;
L'uns trais peiras, l'autre astellas,
L'autre esquisset sas gonellas,
L'uns feri e l'autre enpeis
E l'autre cuget esser reis
E ten se ricamen pels flancx,
E l'autre sautet per los bancx ;
L'us menasset, l'autre maldis,
L'autre ploret et l'autre ris.
L'autre parlet et non sab que,
L'autre fes metoas de se,
Et aquel qu'avia son sen
Meravilhet se molt fortmen,
E vi ben que dessenat son,
E garda aval e gard'amon
Si negun savi n'i veira
E negun savi non i a.
Grans meravelhas ac de lor,
Mas molt l'an els de luy maior,
Qu'el vezon estar saviamen ;
Cuidon qu'aia perdut lo sen,
Car so qu'ilh fan no'lh vezon faire.

Où il dormait, quand cela arriva.
Celui-là se leva quand il eût dormi
Et qu'il eût (se fut) cessé de pleuvoir,
Et vint dehors parmi les gens,
Où tous firent des choses insensées.
L'un fût vêtu et l'autre nu,
L'autre cracha vers le ciel en haut,
L'un prit des pierres, l'autre des tronçons de bois,
L'autre déchirait ses vètements,
L'un frappe et l'autre excite (1),
Et l'autre pense être roi
Et se tient richement par les flancs,
Et l'autre saute par les bancs,
L'un menace, l'autre maudit,
L'autre pleure et l'autre rit.
L'autre parle et ne sait *ce qu'il dit*,
L'autre fait des grimaces de soi,
Et celui qui avait sa raison
S'émerveille très-fortement.
Et il voit bien qu'ils ont perdu le sens,
Et il regarde en bas et il regarde en haut
S'il ne verra aucun sage,
Et aucun sage il n'y a.
Il a de grandes surprises d'eux
Mais eux en ont de beaucoup plus grandes de lui,
Car ils le voient se tenir sagement ;
Ils pensent qu'il a perdu le sens,
Car ce qu'ils font ils ne le lui voient pas faire,

) Le texte de Bartsch porte : *E l'us feri l'autre en peis*, et l'un frappe
tre à la poitrine.

A quascun de lor es veiaire
Que ilh son savi e ben senat,
Ma lui tenon per dessenat.
Qui 'l fer in gauta, qui en col
El no pot mudar no s' degol.
L'uns l'enpenh e l'autre lo bota
El cuia eissir de la rota :
L'uns l'esquinta, l'autre l'atrai,
El pren colps e leva e chai.
Cazen, levan, a grans gambautz.
S'en fug a sa maizo de sautz
Fangos e batut e mieg mortz,
E ac gaug quan lor fon estortz.

Aquesta faula es al mon
Semblan et a tug silh que i son.
Aquest segles es la ciutatz
Que es totz ples de dessenatz;
Qu' el maior sens qu' om pot aver
Si es amar Dieu e temer
E gardar sos comandamens.
Mas ar es perdutz aquel sens,
La plueja sai es cazeguda
Una cobeitatz es venguda,
Uns orgoills e una maleza
Que tota la gen a perpreza ;
E si Dieu n'a alcun onrat
L'autr' el tenon per dessenat,
E menon lo de tom en vil

A chacun d'eux il est visible
Qu'eux sont sages et bien sensés,
Mais ils le tiennent pour insensé.
Qui le frappe à la joue, qui au cou,
Il ne peut changer de (place) sans tomber plus mal,
L'un le heurte, l'autre le pousse,
Il pense sortir de la bagarre
L'un le bat, l'autre le tire à lui,
Il reçoit des coups et se lève et tombe,
Tombant, se levant, à grandes enjambées,
Il s'en fut à sa maison par sauts,
Fangeux et battu et à demi-mort
Et il eut joie quand il leur fut soustrait.

Cette fable est au monde
Semblable et à tous ceux qui y sont.
Ce siècle est la cité
Qui est toute pleine d'insensés.
Car le meilleur sens qu'on puisse avoir
C'est d'aimer Dieu et le craindre
Et garder ses commandements.
Mais maintenant ce sens est perdu,
La pluie ici *bas* est tombée,
Une cupidité est venue,
Un orgueil, une méchanceté
Qui a saisi tout le monde (toute la gent)
Et si quelqu'un a honoré Dieu
Les autres le tiennent pour insensé
Et ils le mènent de moquerie en mépris (1)

(1) Le texte de Rochegude *(Parnasse occit.)* porte : *E menon lo de trop en vil*, ils le traitent trop vilement.

Car non es del sen que son il,
Qu'el sen de Dieu lor par folia
E l'amicx de Dieu, on que sia
Conois que dessenat son tut
Cor lo sen de Dieu an perdut ;
E 'lh tenon lui per dessenat,
Car lo sen del mon a laissat.

III.

Hymne à la croix.

Dels quatre caps que a la cros
Ten l'us sus ves lo firmamen,
L'autre ves abis qu'es dejos,
E l'autre ten ves orien
E l'autre ten ves occiden,
E per aital entresenha
Que Crist o a tot en poder.

La crotz es lo dreg gofainos
Del rey cui tot quant es apen
Qu'om deu seguir totas sazos,
Las soas voluntatz fazen ;
Quar qui mais y fai, mais y pren,
E totz hom qu'ab lui se tenha
Segur es de bon luec aver.

Parce qu'il n'est pas du sens qu'ils sont,
Car le sens de Dieu leur paraît folie,
Et l'ami de Dieu, où qu'il soit,
Connaît qu'ils sont tous insensés
Car ils ont perdu le sens de Dieu ;
Et eux le tiennent pour insensé
Car il a abandonné le sens du monde.

III

Hymne à la croix.

Des quatre chefs qu'a la croix
L'un va en haut vers le firmament
L'autre vers l'abîme qui est dessous
Et l'autre va vers l'orient
Et l'autre va vers l'occident
Et par ainsi enseigne
Que le Christ a tout cela en son pouvoir.

La croix est le droit gonfanon
Du roi de qui dépend tout ce qui est,
Qu'on doit suivre en toute saison
En faisant ses volontés.
Car qui en fait le plus en profite le plus
Et tout homme qui se tient avec lui
Est sûr d'avoir bon lieu.

Crist mori en la crotz per nos,
E destruis nostra mort moren,
Et en crotz venquet l'orgulhos
El linh on vencia la gen ;
E en crotz obret salvamen
E en crotz renhet et renha
E en crotz nos volc rezemer

Aquest faitz fo meravilhos
Qu'el linh on mort pres naissemen
Nos nasquet vida e perdos,
E repaus en luec de turmen.
En crotz pot trobar veramen
Totz hom que querre l'i denha
Lo frug del albre de saber.

Ad aquest frug sem totz somos
Qu'el culham amorozamen ;
Que frugz es tan behls e tan bos
Que qui 'l culhira ben ni gen
Totz temps aura vida viven ;
Per qu' om del culhir no s fenha
Mentre qu'en a luec e lezer.

Lo dous frug cuelh qui la crotz pren
E sec Crist vas on que tenha
Que Crist es lo frugz de saber.

Le Christ mourut sur la croix pour nous
Et détruisit notre mort en mourant,
Sur la croix il vainquit l'orgueilleux
Sur le bois où vainquait le peuple,
Et sur la croix il opéra le salut
Et sur la croix il régna et il règne,
Et sur la croix il veut nous racheter.

Ce fait fut merveilleux
Que sur le bois où la mort prit naissance
Nous naquit la vie et le pardon
Et le repos au lieu du tourment.
Sur la croix peut trouver vraiment
Tout homme qui daigne l'y chercher,
Le fruit de l'arbre du savoir.

A ce fruit nous sommes tous appelés
Pour que nous le cueillions amoureusement,
Car c'est un fruit si beau et si bon
Que celui qui le cueillera bien et gentiment
En tout temps aura la vie vivante
Donc qu'on ne fasse pas semblant de le cueillir
Maintenant qu'on en a l'occasion et le loisir.

Il cueille le doux fruit celui qui prend la croix
Et suit le Christ quelque part qu'il aille
Car le Christ est le fruit du savoir.

IV.

Ar mi posc eu lauzar d'amor
Que nom tol manjar ni dormir,
Nin sent freidura ni calor
Ni non badalh ni non sospir,
Ni vauc de noit a ratge,
Nin sui conques nin sui cochatz,
Nin sui dolens nin sui iratz,
Ni non logui messatge,
Nin sui trahitz ni enganatz,
Que partitz m'en sui ab mos datz.

Autre plazer n'ai eu melhor
Que non trahisc ni fauc trahir,
Nin tem tracheiritz ni trachor
Ni brau gilos que m'en azir
Nin fauc fol vassalatge.
Nin sui feritz ni derrocatz,
Ni non sui pres nin sui raubatz,
Ni non fauc lonc badatge,
Ni dic qu'eu sui d'amor forsatz,
Ni dic que mos cors m'es emblatz.

Ni dic qu'eu mor per la gensor
Ni dic quel bela m fai languir
Ni non la prec ni non l'azor

IV.

Maintenant je puis me louer de l'amour,
Car il ne m'ôte pas le manger et le dormir,
Je n'en sens ni froidure ni chaleur,
Je n'en baille pas ni n'en soupire,
Je ne m'en vais pas la nuit avec rage,
Je n'en suis pas conquis et n'en suis pas poursuivi,
Je n'en suis pas dolent et n'en suis pas irrité,
Je ne soudoie aucun message
Je n'en suis pas trahi ni trompé,
Car je m'en suis séparé avec ce que j'avais donné (mes dons).

J'en ai un autre plaisir meilleur
Car il ne trahit pas et je ne le fais pas trahir,
Je ne crains ni traîtresse, ni traître,
Ni méchant jaloux qui s'irrite contre moi
Je n'en fais pas un fol vasselage,
Je n'en suis ni blessé ni abattu,
Je n'en suis pas pris ni dérobé,
Je ne fais pas une longue attente,
Je ne dis pas que je suis contraint par l'amour
Je ne dis pas que mon cœur m'est volé.

Je ne dis pas que je meurs pour la plus gentille
Je ne dis pas que la belle me fait languir
Ni je ne la prie, ni je ne l'adore,

Ni la deman ni la dezir,
Ni nol fauc homenatge
Ni nol m'autrei nil mi sui datz
Ni no sui seus endomenjatz
Ni a mon cor en guatge
Ni sui sos pres ni sos liatz
Ans dic qu'eu li sui escapatz.

Mais deu hom amar vensedor
No fai vencut, qui ver vol dir
Quar lo vencens porta la flor
El vencut vai hom sebelir.
E qui vens son coratge
De las deslejals voluntatz
Don mou lo faitz demesuratz
Et ab autre outratge,
D'aquel vencer es plus honratz
Que si vencia cent ciutatz.

Ni je ne la demande ni je ne la désire,
Je ne lui fais aucun hommage
Je ne m'octroie pas à elle et ne me suis point donné à elle
Et je ne suis pas son serf (devenu son domaine).
Elle n'a pas mon cœur en gage,
Je ne suis ni pris par elle, ni lié par elle
Au contraire je dis que je lui ai échappé.

On doit aimer le vainqueur plus
Que le vaincu (qu'on ne fait le v.), qui veut dire vrai,
Car le vainqueur porte la fleur,
Et le vaincu on va *l*'ensevelir.
Et celui qui vainc son cœur
Le délivrant des volontés déloyales
D'où procède (se meut) l'action extravagante,
Et avec elle d'autres excès,
Il est plus honoré de cette victoire (ce vaincre),
Que s'il vainquait cent cités.

VII.

Raymond Gamel, de Béziers.

I.

Planh sur la mort de Guiraud de Lignan (1262).

Quascus planh lo sieu damnatge [1]
E sa greu dolor
Perqu'ieu plang e mon coratge
Lo mieu bon senhor
Quez es mort : Dieus la maudia
Mortz qu'aissins rauba tot dia,
Quels melhors ne va menan
E cels que men fan folia
Dont i prendem totz gran dan

Ja no veirai son estatge
Que ieu tost nom plor,
On menaval gran barnatge
Soven a s'onor.
Certas gran dolor deuria
Aver qui n'avia paria,

(1) Texte donné par M. Azaïs : *Les troubadours de Béziers.*

VII.

Raymond Gamel, de Béziers.

I.

Complainte sur la mort de Guiraud de Lignan (1262).

Chacun déplore son dommage
Et sa griève douleur
C'est pourquoi je pleure dans mon cœur
Mon bon seigneur
Qui est mort. — Dieu la maudisse
La mort qui ainsi dérobe toujours
Qui va emmenant les meilleurs
Et ceux qui font le moins folie,
D'où nous éprouvons tous grand dommage.

Je ne verrai plus sa demeure
Qu'aussitôt je ne pleure,
Là où il menait la grande noblesse
Souvent, à son honneur.
Certes grande douleur devrait
Avoir qui avait sa compagnie

Ni a cui vai remenbran
Los bos fatz quez el fasia :
San Miquel siatz lui denan.

Sus en l'onrat eretatge
On so li santor
L'a Dieus mes, don m'es salvatge,
El gra plus aussor.
Aquis la verges Maria
Don la prec per cortesia
Qu'al nobl' En Guiraut prezan
De Linha, per companhia
Done lo bar san Johan.

Tota gent d'aquest regnatge
Per sa gran valor
Honran cels de son linhatge
E lur fan amor.
Quar el dava e metia
Que tot quan aver podia
El metia en boban
Quel mon home non avia
Quel sembles de donar tan.

Anc borzes ni de paratge
Nul home melhor
No vim, perquen van a ratge
Et a gran tristor
Siei amic et ab feunia.
E Jhesu Crist quel volia

Et *ceux* à qui je vais rappelant
Les bonnes actions qu'il faisait.
Saint Michel soyez-lui au-devant.

En haut, en l'honoré héritage
Où sont les saints
Dieu l'a mis ce qui m'est cruel,
Au degré le plus haut.
Là est la vierge Marie
C'est pourquoi je la prie par courtoisie
Qu'au noble seigneur de grand prix Guiraud
De Lignan, pour compagnie
Elle donne le *baron* sait Jean.

Toute personne de ce royaume
Pour son grand mérite
Honore ceux de son lignage
Et leur porte affection.
Car il donnait et dépensait
Si bien que tout ce qu'il pouvait avoir
Il le mettait en bombance
Car il n'y avait homme au monde
Qui lui ressemblât pour tout donner.

Jamais, bourgeois ou de noblesse,
Nul homme meilleur
Nous ne vîmes, c'est pourquoi se désespèrent (vont à rage)
Et ont grande tristesse
Ses amis et grande douleur.
Et Jésus-Christ qui le voulait

Pres lal melhor jorn de l'an
Perque crei cert quez el sia
Lai on tug li cors san van.

Totz preguem sancta Maria
Qu'a sobre totz poder gran
Quez ella amigal sia
E quel met' ab san Fulcran.

II.

A Dieu donei m'arma de bon amor (1)
E de bon cor e de tot bon talan,
E tot quant ai atressi li coman,
Per tal quem gar de pen' e de dolor,
E quem perdo so qu'ai fag per follatge
E quem garde a la fin de turmen.
E nol plassa qu'ieu fassa nul passatge
Ni malvestat contra son mandamen.

D'aisso pregui de cor lo mieu senhor,
E atressi que non an' demembran
Me ni negus de totz cels quez estan
En est segle malvat, galiador.
E quadaus preguel de bon coratge
Qu'il nos perdo li nostre fallimen,
E quens meta dedins son bel regnatge
Lo jor que nos penrem trespassamen.

(1) Texte publié par M. Azaïs. Au 1er vers nous avans remplacé *donc* par *donei*.

L'a pris le meilleur jour de l'an
C'est pourquoi je crois certainement qu'il est
Là où toutes les personnes (corps) saintes vont.

Prions tous sainte Marie
Qui a sur tous grand pouvoir
Qu'elle lui soit amie
Et qu'elle le mette avec saint Fulcran.

II.

A Dieu j'ai donné mon âme avec bon amour
Et avec bon cœur et avec tout bon désir,
Et tout ce que j'ai de même je lui recommande
Pour qu'ainsi il me garde de peine et de douleur,
Et qu'il me pardonne ce que j'ai fait par folie,
Et qu'il me garde, à la fin, de tourment,
Et qu'il ne lui plaise pas que je fasse aucun passage
Ni méchanceté contre son commandement.

De cela je prie de cœur mon seigneur
Et aussi qu'il n'aille pas oubliant
Moi ni aucun de tous ceux qui sont
En ce monde mauvais, trompeur.
Et que chacun le prie de bon cœur
Qu'il nous pardonne nos manquements
Et qu'il nous mette dans son beau royaume
Le jour que nous prendrons trèpas.

Donc nons prezem, quar petit de valor
Aven quascus en est segle truan,
Quar totz homes d'aquest mon poiriran
Que non y aura paubre ni ric honor
Ni ja negus non portara estatge
Que aja fach ni nul bel bastimen
Perque deuriam pauc presar lo carnatge,
Sol las armas venon a salvamen.

Quar s'anc fezem per negun temps follor
Ni nulla re qu'a lui sia pezan
Enqueras tot nos tornara denan
Segon qu'aug dir a quascun confessor ;
E nous pessatz Dieus i honre paratge
Mas cels qu'auran fag bon captenemen
Vas el, e non sofriran caitivatge
Auran s'amor sobre tot majorment.

Doncs ben deurian al rei plen de doussor
Esser humils quascus ab bel semblan,
Quar ses amor no valriam un aglan,
Ans seriam totz ardens en pudor ;
E doncs be fa totz hom gran gazanhatge
Quel retenga per amic e gran sen
E pot o far quascus ses son damnatge
Bos faitz fazen et estan lialmen.

En la verge car' ab car piuselatge
E quar en lieis non ac corrompemen
Devem aver totz bon e ferm coratge
Que per s'amor vengam a salvamen.

Donc ne nous prisons pas car peu de valeur
Avons-nous chacun en ce monde perfide,
Car tous les hommes de ce monde périront (pourriront)
Et il n'y aura ni pauvre ni riche domaine,
Et jamais personne ne portera demeure
Qu'il ait faite ni aucun beau bâtiment.
C'est pourquoi nous devrions peu priser la chair,
Les âmes seules arrivent au salut.

Car si jamais nous fimes en aucun temps folie,
Ni aucune chose qui lui soit désagréable,
De nouveau tout nous reviendra au-devant,
Selon ce que j'entends dire à chaque confesseur.
E ne pensez pas que Dieu y honore la noblesse,
Mais seulement ceux qui auront tenu une bonne conduite
Envers lui, et ils ne souffriront pas malheur,
Ils auront son amour par-dessus tout principalement.

Donc nous devrions bien au roi plein de douceur
Etre soumis chacun avec beau semblant,
Car sans amour nous ne vaudrions pas un gland
Mais nous serions tous brûlés en puanteur :
Ainsi donc tout homme fait bien grand gain
Quand il le retient pour ami, et *il a* grand sens,
Et chacun peut le faire sans dommage pour lui,
En fesant de bonnes actions et en vivant loyalement.

En la vierge chère, avec précieuse virginité,
Car en elle il n'y a pas eu de corruption,
Nous devons avoir tous bon et ferme cœur,
Afin que par son amour nous arrivions au salut.

VIII.

Pierre de Corbiac,

Troubadour Aquitain du XIII[e] siècle.

I.

Hymne à la sainte Vierge

Domna, des angels regina,
Esperansa dels crezens
Segon quem aonda sens
Chan de vos lenga romana;
Quar nuhls hom justz ni peccaire
De vos lauzar nos deu traire,
Cum sos sens mielhs l'aparelha,
Romans o lenga latina.

Domna, roza ses espina
Sobre totas flors olens
Verga seca frug fazens
Terra que ses labor grana,
Estela del solelh maire
Noirissa del vostre paire
El mon nulha nous semelha
Ni lontana ni vezina.

VIII.

Pierre de Corbiac,

Troubadour Aquitain du XIIIe siècle.

I.

Hymne à la sainte Vierge.

Dame, reine des anges,
Espérance des croyants
Selon que me le permet (m'abonde) mon esprit
Je vous chante en langue romane ;
Car nul homme juste ou pécheur
Ne doit se refuser à vous louer,
Selon que son esprit s'apprête mieux,
En roman ou en langue latine.

Dame, rose sans épine
Sur toutes fleurs odorante
Rameau sec faisant un fruit,
Terre qni sans labeur porte des grains,
Etoile, mère du soleil,
Nourrice de votre Père,
Dans le monde nulle ne vous ressemble,
Ni lointaine, ni voisine.

Domna joves e mesquina
Fos a Dieu obediens
En totz sos comandamens
Per que la gens crestiana
Cre ver et sap tot l'afaire
Queus dis l'angels saludaire
Quan receubes per l'aurelha
Dieu cui enfantes vergina.

Domna, verges pura e fina
Ans que fos l'enfantamens
Et après tot eissamens,
Receup en vos carn humana
Jhesu-Crist nostre salvaire
Si com ses trencamen faire
Intral bels rais, quan solelha,
Per la fenestra veirina,

Domna vos etz l'aiglentina
Que trobet vert Moysens,
Entre las flamas ardens,
E la toizos de la lana,
Ques moillet dins la sec' aire
Don Gedeons fon proaire
E naturas meravelha
Com remazetz intaizina.

Domna, estella marina
De las autras plus luzens
La mars nos combat el vens,

Dame, jeune et petite fille,
Vous futes obéissante à Dieu
En tous ses commandements
C'est pourquoi le peuple chrétien
Croit vrai et saint tout le message
Que vous dit l'ange en vous saluant,
Quand vous reçutes, en l'entendant,
Dieu que vous avez enfanté vierge.

Dame, vierge pure et sans tâche,
Avant que fut l'enfantement
Et après tout pareillement,
En vous reçoit chair humaine
Jésus-Christ notre sauveur
De même que, sans faire aucune brisure,
Entre le beau rayon, quand il fait soleil,
Par la fenètre de verre.

Dame, vous ètes le buisson (l'églantine)
Que Moïse trouva vert
Au milieu des flammes ardentes,
Et la toison de laine
Qui se mouilla sur l'aire sèche
Dont Gédéon fit l'épreuve (fut éprouveur).
Et la nature s'émerveille
Que vous soyez restée immaculée.

Dame, étoile marine
Plus brillante que les autres
La mer et le vent nous combattent

Mostra nos via certana
Car sins vols a bon port traire
Non tem nau ni governaire
Ni tempest quens destorbelha
Nil sobern de la marina.

Domna, metges e mezina,
Lectoaris e enguens
Los nafratz de mort guirens
La vilheje onh e sana;
Doussa, pia de bon aire
Vos me faitz de mal estraire
Quar perdutz es qui somelha
Que la mort l'es trop vezina.

Domna, esposa, filh' e maire
Maudal filh e pregal paire
Ab l'espos parl e conselha
Com merces nos si aizina.

Nos dormen, mas tuns revelha
Ans quens sia mortz vezina.

Montrez-nous la voie sûre.
Car si vous voulez nous conduire à bon port
Le navire et le pilote ne craignent (craint)
Ni tempête qui nous trouble
Ni le soulèvement de la vague (marine).

Dame, médecin et remède,
Electuaire et onguent
Sauvant de la mort les blessés,
Oignez et guérissez la vieillesse,
Douce, compatissante, débonnaire,
Faites-moi sortir du mal,
Parce que celui qui sommeille est perdu,
Car la mort est trop voisine de lui.

Dame, épouse, fille et mère
Ordonne au fils et prie le père,
Avec l'époux parle et tiens conseil
Pour que la miséricorde nous soit facile

Nous dormons, mais réveille-nous
Avant que la mort nous soit voisine.

II.

Fragments du Trésor (1).
Poëme didactique d'un millier de vers.

1° Premiers vers

En nom de Jesu Crist qu'es nostre salvamenz
Si m'escouta la corts et Dieus me ne'l consenz
Voill far saber ai savis com sui de cen manenz.
Sitot no m'ai grans terras ni grans eretamenz
Chastels, ni borcs, ni villas ni autres casamentz
Non cuges per tot so que m'estec paubramenz
Tals pot aver mils marcs no' l vai tan ricamenz.
Si m demandas qui son, ni don, ni de cals genz
Maistre Peire ai nom, e fon mos naissemenz
A Corbiac, on ai mos frais e mos parentz.
Mas rendas son las paucas mas cortesi' e senz
Mi fan entrels plus pros vivre haondamenz,
E cals que sia paubres ni l'estec malamenz,
Ieu son pros e gaillarz e vui rics e manens,
Qu'eu m'ai un ric tesaur amassat maltraenz
Que es plus pressios que fis aurs ni argentz.
Ja laire non s'en meta en granz espiamentz,

(1) Texte donné par Galvani.

II.

Fragments du Trésor.
Poëme didactique d'un millier de vers.

1° Premiers vers.

Au nom de Jésus-Christ qui est notre salut,
Si la cour m'écoute et si dieu me le permet
Je venx faire savoir aux sages quel sens je possède.
Quoique je n'aie pas de grandes terres ni de grands héritages,
Ni châteaux ni bourgs ni villas ni autres *casements*,
Ne croyez pas pour cela que je vive pauvrement.
Tel peut avoir mille marcs qui ne va pas si richement.
Si vous me demandez qui je suis et d'où et de quel pays,
J'ai nom maître Pierre et ma naissance eut lieu (fut)
A Corbiac où j'ai mes frères et mes parents
Mes rentes sont petites, mais courtoisie et habileté
Me font vivre dans l'abondance au milieu des plus preux,
Et quoique je sois pauvre et que je la passe mauvaise
Je suis preux et gaillard et je vis riche et opulent,
Car je me suis amassé avec peine un trésor
Qui est plus précieux que l'or fin et l'argent.
Certes le voleur ne s'en met pas en grand espionnage

Que no m pot esser touz ni emblaz furtilmenz,
Ni non lo perdrai vius ni can serai morenz
Ni ja non mermara anz er tostemps creissenz,
Qui plus en met e 'n dona e l'espan largamenz
El creis e multiplica plus aondozamenz.
Qui vol aquest tesaur vezer apertamenz.
Obra los oilz del cor e veial en auzenz
Cest tesaur es siencia de manz enseignamenz.

2º Derniers vers (1).

Senhors encar sai ieu molt be uzadamens
Cantar en santa glieiza per ponhs e per accens
Triplar *Sanctus* et *Agnus* e contraponchamens
Entonar *seculorum* que no i faill us amens.
E far dous chans et orgues e contrapointamens
E sai be mo mestier aperceubudamens,
Tot caresme carnal quatre temps et avens.
E sai be cansonetas e vers bos e valens,
Pastorelas ab precs amoros e plazens
Retroensas e dansas gentet et coindamens.
De totas gens del mon sai aver grazimens,
De clers, de cavaliers, de domnas avinens,
De borges, de joglars, d'escudiers, de servens...

(1) Texte donné par Bartsch. L'orthographe n'est pas absolument la même que celle du texte précédent.

Car il ne peut m'être enlevé ni volé furtivement,
Je ne le perdrai pas vivant ni quand je serai mourant,
Il ne diminuera pas, au contraire il est toujours croissant
Et plus on en prend et on en donne et on le répand largement
Plus il croît et se multiplie abondament.
Qui veut voir ouvertement ce trésor
Ouvre les yeux du cœur et le voie en écoutant,
Car ce trésor c'est la science de maint enseignement.

2° Derniers vers.

Seigneur, je sais de plus très-bien, selon l'usage,
Chanter dans la sainte église par points et par accents
Tripler *Sanctus* et *Agnus*, et selon le contrepoint
Entonner *sœculorum* auquel il ne manque pas un *amen*.
Et faire de doux chants de l'orgue et du contrepoint,
Et je sais bien mon métier, manifestement
Pendant tout le carême, les quatre-temps et l'avent,
Et je sais bien des chansonnettes et des vers bons et de valeur,
Des pastourelles et des prières amoureuses et plaisantes,
Des *rétroenses* et des danses gentilles et gracieuses.
De toute personne au monde je sais avoir la faveur,
Des clercs, des cavaliers, des dames avenantes,
Des bourgeois, des jongleurs, des écuyers, des servants.

Ab totz me sai aidar, ab fols et ab sabens,
Ab fols passi com puesc, ab savis saviamenz.

Senhors, so es mos tesaurs e mes amassemens
Mos jois e mos repaus e mos delechamens
E quem tanh si no ai d'aver grans cobramens
Quem tengua en paor ni en consiramens?
Set jorn de la setmana m'estan alegramens,
Que non ai consirier ni negus pensamens.
Senher Dieus, ja nous quier trop granz tezauramens,
Mas santat a mon cors e assaciamens,
Tan cant viurai al segle vianda e vestimens
E quem des far las obras quem sian salvamens
Al dia del juzizi, ver Dieu omnipotens.

Avec tous je sais m'aider, avec les fous et les savants,
Avec les fous je passe comme je peux, avec les sages sagement.

Seigneurs voilà mon trésor et ce que j'ai amassé,
Ma joie et mon repos et mes délices,
Et que m'importe si je n'ai pas une grande acquisition de ri-
Qui me tiendrait en peur et en souci? [chesses
Sept jours de la semaine je vais alégrement
Car je n'ai point de souci ni aucun pensement,
Seigneur Dieu, je ne vous demande pas un trop grand trésor,
Mais la santé pour mon cœur et le rassasiement,
Tant que je vivrai en ce monde de la viande et des vêtements,
Et que vous me donniez de faire des œuvres qui soient mon salut
Au jour du jugement, vrai Dieu tout-puissant.

IX.

Paulet, de Marseille

Sirvente écrit en 1267 á l'occasion de la captivite de l'infant Don Enrique.

Ab marimen et ah mala sabensa
Vuelh er chantar, sitot chans no m'agensa
Quar valors a preza gran dechazensa
E paratges es mermatz en Proensa
Et aỳ enic
Mon cor per la preiso' del pros N-Enric.

Ben deu esser marrida tota Espanha
E Roma tanh e cove be que planha
Lo senador frauc, de bella companha
Lo plus ardit de Burx en Alamanha.
A trop fallic
Quascus qu'el camp laysset lo pros N-Enric.

Tug l'Espanhol del Gronh tro Compostella
Devon planher la preizo que ges bella
Non fo ni es d'En-Enric de Castella
E'l reys N-Anfos que tant gent se capdella
Ab sen antic
Deu demandar tost son fraire En-Enric.

IX.

Paulet, de Marseille

Sirvente écrit en 1267, à l'occasion de la captivité de l'infant Don Enrique.

Avec chagrin et mauvaise disposition
Je veux chanter, quoique le chant ne me plaise pas
Car la valeur a pris grande décadence
Et la noblesse est diminuée en Provence
Et a *grand* ennui
Mon cœur, à cause de la prison du vaillant don Enrique.

Bien doit être attristée toute l'Espagne
Et il est juste et il convient que Rome plaigne
Le chef franc et de bonne compagnie,
Le plus hardi depuis Burgos jusqu'en Allemagne
Trop a failli
Chacun qui a abandonné sur le champ de bataille le preux don Enrique.

Tous les Espagnols, de Mongronh à Compostelle
Doivent gémir sur la prison, qui point belle
N'a été et n'est, de don Enrique de Castille
Et le roi don Alphonse qui se dirige si gentiment
Avec *une* raison antique
Doit demander immédiatement son frère don Enrique.

Alaman flac, volpilh de frevol malha
Ja lo vers Dieus no us aiut ni vos valha,
Quar a N-Enric fallitz a la batalha :
Aunid' avetz alamanha, ses falha,
Malvays mendic
Quar sol layssetz el camp lo pros N-Enric.

Que per valor e per noble coratge
Mantenia N-Enricx l'onrat linhatge
De Colradi ab honrat vassalatge ;
E'l reys N-Anfos, ab son noble barnatge
Que a cor ric
Deu demandar tost son fraire En-Enric.

No tanh a rey que a tan ric coratge
Que'l reys N-Anfos, e tan noble barnatge
Lays' estar pres home de son linhatgė
Doncx elh no s tric
Que no deman tost son frair' En-Enric.

Recrezensa faran e volpilhatge
Tug l'Espanhol, silh que son de paratge
Si n' breu de temps no fan tal vassalatge
Don sion ric
E paupre silh que tenon pres N-Enric.

Allemands flasques, renards de faible maille,
Que le vrai Dieu ne vous aide pas ni ne vous protége,
Car vous avez failli envers don Enrique, pendant la bataille.
Vous avez sans contredit (faute), honni l'Allemagne,
Mauvais mendiants
Puisque vous avez laissé seul sur le champ de bataille le preux
[don Enrique.

Car par sa valeur et par son noble courage
Don Henri soutenait la lignée honorée
De Conradin, avec honoré vasselage ;
Et le roi don Alphonse et son noble baronage
Qui a le cœur riche
Doit demander tôt son frère don Enrique.

Il ne convient pas à un roi qui a tant riche courage
Que le roi Alphonse et tant noble baronage
De laisser rester prisonnier un homme de sa lignée
Donc qu'il ne tarde pas
A démander promptement son frère don Enrique.

Ils feront lâcheté et couardise (renardise)
Tous les Espagnols, ceux qui sont de *la* noblesse,
Si en peu de temps ils ne font pas tel acte chevaleresque,
Dont ils deviennent riches
Et *dont soient* appauvris ceux qui tiennent prisonnier don En-
[rique.

X.

Giraud Riquier, de Narbonne.

Retroensa.

Pus astres no m'es donatz
Que de mi dons bes m'eschaya
Ni nulhs mos plazers nol platz
Ni ai poder quem n'estraya,
Ops m'es qu'ieu sia fondatz
En via d'amor veraya ;
E puesc n'apenre assatz
En Cataluenha la gaya
Entre 'ls Catalas valens
E las donas avinens.

Quar domneys pretz e valor
Joys e gratz e cortesia
Sens e sabers et honors
Belhs parlars, bella paria
E largueza et amors
Conoyssensa et cundia
Troban mantenh e secors
En Cataluenha a tria
Entre 'ls Catalas valens
E las donas avinens.

Per qu'ieu ai tot mon acort
Que d'els lurs costums aprenda,

X.

Giraud Riquier, de Narbonne.

Couplets avec refrain.

Puisque ne m'est pas donnée la chance (l'astre)
Que de ma dame *quelque* bien m'échoie
Que nul de mes plaisirs ne lui plaît
Et que je n'ai pas le pouvoir de m'en arracher,
Il faut (besoin m'est) que je sois établi
Dans la véritable voie de l'amour
Et je puis en apprendre assez
En Catalogne la gaie,
Parmi les Catalans vaillants
Et les dames avenantes.

Car galanterie, prix et valeur,
Joie et gré et courtoisie,
Sens et savoir et honneur,
Beau parler, belle apparence
Et largesse et amour
Connaissance et agrément
Trouvent appui et secours
En Catalogne, au choix,
Parmi les Catalans vaillants
Et les dames avenantes.

C'est pourquoi c'est (j'ai) toute ma résolution
Que j'apprenne d'eux leurs coutumes

Per tal qu'a mon Belh Desport
Done razon que m'entenda ;
Que non ai autre conort
Que de murir me defenda,
E ai cor, per penre port,
Qu'en Cataluenha atenda
Entre 'ls Catalas valens
E las donas avinens.

E s'ieu entre 'ls non aprenc
So per qu'amors guazardona
Servir als sieus, don dan prenc
No y a mas qu'om me rebona,
Quar tan d'afan ne sostenc
Que m'a gitat de Narbona
E per gandir via tenc
En Cataluenha la bona
Entre 'ls Catalas valens
E las donas avinens.

Tan suy d'apenre raissos
So que d'amor ai falhensa
Que nulhs pessars no m'es bos
Mas selh qu'als verais agensa
E quar nol say adestros
Vau per bona entendensa
Querre e trobar cochos
En Cataluenha valensa,
Entre 'ls Catalas valens
E las donas avinens.

Afin qu'à mon *Beau Plaisir*
Je raisonne (donne raison) *si bien* qu'elle m'entende ;
Car je n'ai d'autre consolation
Qui me défende de mourir
Et j'ai cœur, pour prendre port,
De tendre vers la Catalogne
Parmi les Catalans vaillants
Et les dames avenantes.

Et si parmi eux je n'apprends pas
Ce qui fait qu'amour récompense
Le service aux siens, où je suis en (je prends) perte,
Il n'y a plus *d'espoir* qu'on m'améliore.
Car j'en souffre tant de peine
Qu'elle m'a chassé de Narbonne
Et pour me soulager je tiens la route
Qui mène en Catalogne la bonne
Parmi les Catalans vaillants
Et les dames avenantes.

Je suis si désireux d'apprendre
Ce qui me manque *en fait* d'aimer,
Que nul penser ne m'est bon
Excepté celui qui convient aux *cœurs* sincères
Et comme je ne sais pas cela en cachette
Je vais par bonne intention
Chercher et trouver, pressé,
En Catalogne vaillance
Parmi les Catalans vaillants
Et les dames avenantes.

XI.

Guillaume d'Autpoul.

Aubade à la Sainte-Vierge.

Esperanza de totz ferms esperans,
Flums de plazers, fons de vera merce
Cambra de Dieu, ort don naisso tug be
Repaus ses fi, capdels d'orfes enfans
Cossolansa dels fis descossolatz
Frugs d'entier joy, seguransa de patz
Portz ses peril, porta de salvan port,
Maire de Dieu, dona del fermamen ;
Sojorn d'amicx, fis delietz ses turmen,
De paradis lums e clardatz et alba.

Gloriosa, tans es la joya grans
Que us venc de selh qu'el mon capdelha e te,
Que vos lauzan no pot hom dir mas be
Si tot lo mons n'era tos temps lauzans :
Quar en vos son totas plazens bontatz
Gaugs et honors, salutz e caritatz,
Verdier d'amor, qu'el tieu pressios ort
Dessendet frugz que destruys nostra mort
Verga seca fazen frug ses semen
Porta del cel, via de salvamen
De totz fizels lums e clardatz et alba.

XI.

Guillaume d'Autpoul.

Aubade à la Sainte-Vierge.

Espérance de tous ceux qui espèrent fermement,
Fleuve de plaisirs, source de vraie pitié
Chambre de Dieu jardin d'où naissent tous biens
Repos sans fin, guide (chef) des enfants orphelins
Consolation des fidèles *déconsolés*,
Fruit d'entière joie, assurance de paix,
Port sans péril, porte du port du salut,
Mère de Dieu, reine (dame) du firmament,
Séjour d'amis, pur délice sans tourment
Lumière et clarté et aube du paradis.

Glorieuse, tant est grande la joie
Qui vous vint de celui qui dirige et soutient le monde
Qu'en vous louant on ne peut que bien dire
Quand même tout le monde vous louerait toujours ;
Car en vous sont toutes beautés plaisantes,
Joie et honneur, salut et charité.
Verger d'amour, dans votre jardin précieux
Est descendu le fruit qui a détruit notre mort
O rameau sec portant du fruit sans semence
Porte du ciel, voie de salut,
De tous les fidèles lumière, clarté et aube.

Plazens domna, qu'en vos a plazers tans
Que tot lo mons no n diria 'l mile ;
Gloriosa, pus que tan as de be
Membre t de me e de totz tos clamans,
Qu'el tieus gens cors fon per nostr'ops creatz.
Cors gracios ples de totas beutatz,
Pus que ses te non puesc trobar conort
Perduy me lay on es vida ses mort,
Pres del tieu filh que m'a fach de nien,
Si qu'ieu veya 'l sieu gay captenement
Lay on no falh lums ni clardatz, ni alba.

A ! quom seran jauzens e benanans
Tug vostre amic d'entier joy per jasse ;
E pus Dieu vol qu'en vos sian tug be
Gloriosa, siatz de mi membrans ;
E sitot s'es grans vostra sanctitatz,
Non m'oblidetz, dompna, per mos peccatz ;
Qu'aissi quom son mei falhimen pus fort
M'es maiers ops que m desliuretz de mort ;
E quar de vos auta merce n'aten
Merce m'aiatz per vostre chausimen,
Que me siatz lums e clardatz et alba.

Qu'ieu falhitz, fals. mi sent greus e pezans
Per mos fols faitz, et ai razon de que
Quar grans so 'ls mals qu'ai faitz e pauc li be
E 'lh dic tafur, per qu'ieu sui merceyans,
Que m razonetz, plazens dompna, si us platz,
Lay on seran dregz jutjamens donatz,
Que no y valran plag ni agur ni sort

Dame plaisante, en vous il y a tant de plaisirs
Que le monde entier n'en dirait pas la millième (partie).
Glorieuse, puisque tu as tant de biens,
Souviens-toi de moi et de tous ceux qui t'invoquent.
Car ton corps gentil fut créé pour notre besoin
Corps gracieux plein de toutes beautés,
Puisque sans toi je ne puis trouver réconfort
Conduis-moi là où est la vie sans mort
Près de ton fils qui m'a fait de rien
De sorte que je voie son bienheureux royaume
Là où ne cesse pas la lumière, la clarté et l'aube.

Ah ! comme ils seront joyeux et heureux (bien-allant)
Tous vos amis, d'une joie entière pour toujours !
Puisque Dieu veut qu'en vous soient tous les biens,
Glorieuse, souvenez-vous de moi.
Et quoique votre sainteté soit grande
Ne m'oubliez pas, Dame, à cause de mes péchés,
Car comme mes manquements sont plus forts
J'ai plus grand besoin que vous me délivriez de la mort ;
Et puisque j'attends de vous une grande pitié
Ayez pitié de moi par votre élection,
Car vous êtes pour moi lumière, clarté et aube.

Moi, pécheur, menteur (failli, faux) je me sens lourd et pesant
A cause de mes folles actions et j'ai bien raison
Car grands sont les maux que j'ai fait et petits les biens,
Et mauvaises les paroles, c'est pourquoi je supplie
Que vous me recommandiez, Dame plaisante, s'il vous plaît
Là où seront rendus de justes jugements
Car les discussions, les augurés, les sorts n'y pourront rien,

Ans aura quecx per se paor de mort.
Vos me mostratz al jorn del jutjamen
Vostre car filh, ab cara resplanden
Que m don ab joy lum e clardat et alba.

Poderes Dieus, verays e merceyans,
Merce m'aiatz, qu'ieu vos azor e us cre,
E us ren lauzor de l'onor e del be
Que m'avetz fag temps e jorns, mes et ans,
Dieus Paire, Filhs salvaire, Crist nommatz,
Sayns Esperitz, e vera Trinitatz,
Als peccador donatz via e conort
Que s deliuron des liams de la mort,
E 'ls faitz venir al veray jauzimen
On seran faitz maynt glorios prezen,
Lay on estan lums e clardatz et alba.

Lo sons es tal que tenh la folla gen,
Lev si qui dorm, mentre que a merce pren
Dieus peccadors, qu'el jorns ven après l'alba.

Vida don Dieus ab joy ses marrimen
En paradis, ab tot lo sieu coven,
A totz aissels que diran aquest alba.

Au contraire chacun aura pour soi peur de la mort.
Vous, montrez-moi au jour du jugement
Votre cher fils avec son visage resplendissant
Pour qu'il me donne avec la joie lumière, clarté et aube.

Dieu puissant, vrai et miséricordieux
Ayez pitié de moi qui vous adore et crois en vous
Et vous rends louange pour l'honneur et le bien
Que vous m'avez fait dans le temps, les jours, les mois et les ans
Dieu le Père, Fils sauveur nommé le Christ,
Saint Esprit, vraie Trinité,
Donnez aux pêcheurs voie et force
Pour qu'ils se délivrent des liens de la mort
Et faites les venir au jugement véritable
Où seront faits maints glorieux présents,
Là où sont la lumière, la clarté et l'aube.

Le sommeil est tel qu'il tient le peuple (la gent) insensé ;
Que celui qui dort se lève pendant que Dieu reçoit à merci
Les pécheurs, car le jour vient après l'aube.

Que Dieu donne la vie avec la joie sans douleur
Dans le paradis, au milieu de toute son assemblée,
A tous ceux qui diront cette *aubade*.

XIIe SIÈCLE

I.

Peire Vidal

Né à Toulouse vers le milieu du XIIe siècle.

I.

Ges pel temps fer e brau
Qu'adutz tempiers e vens
Don torbals elemens
E fal cel brun e blau
Nos camja mos talens,
Ans es mos pensamens
En joie e eu chantar,
Em volh mais alegrar
Quan vei la neu sus en l'auta montanha
Que quan las flors s'espandon per la planha.

Domna, de vos mi lau,
Quar etz douss' e plazens
E la plus avinens
Que negus hom mentau ;
Quel vostr' ensenhamens
Vos fai als conoissens
Ben dir e tener car
Et a mi tant amar
Quel cors el sens me ditz qu'ab vos remanha
E sim faitz mal qu'ad autra no m'en planha.

XIIe SIÈCLE.

I.

Pierre Vidal

Né à Toulouse vers le milieu du XII° siècle.

I.

Aucunement par le temps mauvais et sombre
Qui amène tempêtes et vents,
Par quoi il trouble les éléments
Et fait le ciel brun et bleu,
Ne se change ma volonté.
Au contraire ma pensée est
A la joie et au chant,
Et je veux me réjouir plus
Quand je vois la neige en haut sur la haute montagne
Que lorsque les fleurs s'épanouissent dans la plaine.

Dame, de vous je me loue,
Car vous êtes douce et plaisante
Et la plus avenante
Qu'aucun homme ne mentionne ;
Et votre instruction
Vous fait aux hommes intelligents
Bien parler et les tenir chers,
Et *elle me fait* à moi tant aimer
Que le cœur et la raison me disent de rester avec vous
Et si vous me faites mal, de ne pas m'en plaindre à une autre.

De lai on venh ni vau
Sui vostres bendizens
E sers obediens,
Cum cel qu'ab vos estau
Per far vostres talens ;
E jal francs chauzimens
Non deuria tarzar
So quem fai esperar,
Que pos Artus an cobrat en Bretanha,
Non es razos que mais jois mi sofranha.

Car qui vos ve nius au
No pot esser dolens
Per negus marrimens.
Ai ! domna, tan suau
M'apodera em vens
Vostra cara rizens
Que, quan vos aug parlar,
No posc mos olhs virar.
Tan m'abelis vostra bela companha
Que d'autra m'es salvatja et estranha.

Amors e jois m'enclau
Et amesuram sens,
E beutatz e jovens
M'alegra em esjau,
El francs cors gais e gens
M'es de totz mals garens.

De là où je vais et viens
Je suis votre biendisant (je fais votre éloge)
Et votre serf obéissant,
Comme celui qui est avec vous
Pour faire votre volonté.
Et maintenant le choix franc
Ne devrait pas retarder
Ce qu'il me fait espérer :
Puisqu'ils ont recouvré Arthur en Bretagne (1)
Il n'y a point de raison pour que la joie me manque plus longtemps.

Car celui qui vous voit et vous entend
Ne peut être dolent
D'aucun chagrin.
Ah ! Dame, tant suavement
A de l'empire sur moi et me vainc
Votre visage riant
Que, quand je vous entends parler,
Je ne peux tourner mes yeux.
Et tant me plaît votre belle compagnie
Que toute autre m'est sauvage et étrangère.

Amour et joie m'enferment (m'enclavent)
Et mesurent ma raison,
Et beauté et jeunesse
Me donnent allégresse et me rejouissent,
Et le cœur franc, gai et gentil
M'est garant de tous maux.

(1) Allusion à la naissance d'Arthur de Bretagne en 1187.

Bel ris ab dous esgar
Me fan rir, e jogar ;
Cortes solatz me reten em gazanha
E gaugz entiers mi tol trebalh e lanha.

De lai on creissol fau
Mi ven us jauzimens
Don sui gais et jauzens,
Qu'onral nom de Peitau ;
E jal fals recrezens,
Cobes, mal despendens,
No pot re conquistar
Per soven penchenar.
Sitot si penh nis mira nis aplanha,
Totz sos afars no val una castanha.

Quel cor a flac e cau
E val meins que niens,
Que per mil sagramens
Nol creiri 'om d'un clau ;
E dolon m'en las dens
Quan parli d'aitals gens,
Per qu'eu m'o lais estar,
D'En Saüc filh d'Albar,
On malvestatz se sojorna es banha,
E sos pretz es aitals cum fils d'aranha.

Beaux ris et doux regards
Me font rire et jouer ;
Courtoise consolation me retient en profit
Et une joie entière m'enlève toute peine et tout chagrin.

De là où croît le hêtre
Il me vient un bonheur
Dont je suis gai et joyeux,
Qui honore le nom de Poitiers (1) ;
Et maintenant le faux découragé (2],
Avare, mauvais dépensier (3),
Ne peut rien conquérir
Parce qu'il pille (pour peigner) souvent.
Quoiqu'il peigne il ne s'embellit pas et ne s'aplanit pas.
Toute sa conduite ne vaut pas une chataigne.

Car il a le cœur flasque et vide (cave)
Et vaut moins que rien.
Aussi pour mille serments
On ne lui confierait pas une clé;
Et les dents me font mal
Quand je parle de pareilles gens,
(Aussi je les laisse faire (être),
De seigneur Sureau fils de Saule
Où méchanceté séjourne et se plaît (se baigne),
Et sa valeur est pareille à celle d'un fil d'araignée.

(1) Allusion à Richard-Cœur-de-Lion qui, en 1187, prit la croix comme comte de Poitiers.

(2) Philippe-Auguste, souvent maltraité par les troubadours.

(3) Le sens est obscur. Le poëte reproche-t-il à Philippe-Auguste son avarice ou ses hésitations ?

Al rei valent e car
Volh en mon vers mandar
Que si sai pert Proensa, pauc gazanha
Pel bel sojorn que pren lai en Espanha.

Fraire, rir' e jogar
Solh per vos e cantar ;
Mas er es dreitz qu'en sospir et que planha,
Quar vostr' amors m'es salvatg' et estranha.

Bels Sembelis, per vos am mais Serdanha.

II.

Mon cors s'alegr' e s'esjau
Per lo gentil temps suau
E pel castel de Fanjau
Quem ressembla paradis,
Qu'amors e jois s'i enclau
E tot quant a pretz s'abau
E domneis verais e fis.

Non ai enemic tan brau,
Si las domnas mi mentau
Ni m'en ditz honor e lau,
Qu'eu nol sia bos amis.

Au roi vaillant et cher (1)
Je veux par mon poëme faire savoir
Que s'il perd ici la Provence, il gagne peu
Au beau séjour qu'il prend là-bas en Espagne.

Frère (2), de rire et jouer
Pour vous j'ai coutume et de chanter ;
Mais maintenant il est juste que je soupire et me plaigne,
Car votre amour est sauvage et étranger.

Belle Zibeline (3), pour vous j'aime mieux la Cerdagne.

II.

Mon cœur est allègre et se réjouit
A cause du gentil temps suave
Et à cause du château de Fanjau
Qui me semble le paradis,
Car l'amour et la joie s'y enferment
Et tout ce qui a du prix s'y trouve
Et galanterie vraie et fine.

Je n'ai pas d'ennemi si féroce,
S'il me parle des dames
Et m'en dit honneur et louange,
Que je ne sois son bon ami.

(1) Alphonse II d'Aragon, comte de Provence.
(2) Probablement Barral de Baux.
(3) Stéphanie de Cerdagne.

E quan mest lor non estau
Ni en autra terra vau,
Planh e sospir e languis.

Mos bels arquiers de Laurac,
De cui m'abelis em pac,
M'a nafrat de part Galhac
E son cairel el cor mis;
Et anc mais colps tan nom plac,
Qu'en sojorne a Saissac
Ab fraires et ab Cozis.

III.

Peire vidal demande un cheval de guerre (1).

I.

Drogoman senher. s'agues bon destrier,
En fol plag foran intrat mei guerrier :
C'aqui mezeis, cant hom lor me mentau,
Mi temon plus que caillas esparvier,
E non preson lor vida un denier,
Tan mi sabon fer e salvatg' e brau.

(1) Texte publié et commenté par M. Paul Meyer. V. *Romania* n° du 8 octobre 1873.

Et quand je ne suis pas au milieu d'elles
Et que je vais dans un autre pays,
Je gémis, soupire et languis.

Mon bel archer de Laurac (1),
Dont je me charme et me repais,
M'a blessé du côté de Gailhac
Et a mis sa flèche en mon cœur,
Et jamais coup ne m'a plu davantage;
Aussi je séjourne à Saissac
Avec des frères et des cousins.

III

Pierre Vidal demande un cheval de guerre.

I.

Seigneur Drogman (2), si j'avais un bon destrier,
En folle dispute (plaid) seraient entrés mes ennemis,
Car là même quand on me mentionne à eux
Ils me craignent plus que les cailles l'épervier,
Et ils ne prisent pas leur vie un denier,
Tant ils me savent fier, sauvage et féroce.

(1) Probablement Dona Loba de Pueinautier.

(2) Nom de convention qui désigne peut-être Barral de Baux, vicomte de Marseille. Pierre Vidal dit ailleurs « E N Drogmans nom au nim ve », et le seigneur Drogman ne m'entend ni me voit. Voir Bartsch : L. VII, vers 89.

II.

Cant ai vestit mon fort ausberc doblier
E cent lo bran quem det En Gui l'autrier,
La terra crola per aqui on vau :
E non ai enemic tan sobrancier
Que tost nom lais las vias el sentier,
Tan me dopton can senton mon esclau.

III.

D'ardimen vail Rotlan et Olivier,
E de domnei Berart de Mondesdier ;
Car soi tan pros, per aco n'ai bon lau,
Que sovendet m'en venon messatgier
Ab anel d'aur, ab cordo blanc et nier,
Ab tals salutz don totz mos cors s'esjau.

IV.

En totas res semble ben cavalier ;
Sim soi e sai d'amor tot son mestier
E tot aisso c'a drudari' abau,
C'anc en cambra non vitz tan plazentier
Ni ab armas tan mal ni tan sobrier;
Don m'ama em tem tals que nom ve ni m'au.

V.

E s'eu agues caval adreit corsier,
Suau s'estes lo reis part Balaguier
E dormis se planamen e suau ;
Qu'eul tengr'en paz Proens' e Monpeslier,

II.

Quand j'ai revêtu mon fort haubert double,
Et ceint l'épée que m'a donnée En Guy naguèré,
La terre branle par là où je vais,
Et je n'ai ennemi si orgueilleux
Qui tôt ne me laisse les voies et le sentier,
Tant ils me redoutent quand ils entendent mon pas.

III.

Pour la hardiesse je vaux Roland et Olivier
Et pour la galanterie Berart de Montdidier.
Car je suis tant preux, pour cela j'en ai bonne louange,
Que souvent m'en viennent des messagers
Avec un anneau d'or, avec un cordon blanc et noir,
Avec de tels saluts que tout mon cœur s'en rejouit.

IV.

En toutes choses je semble bien chevalier;
Si le (me) suis-je et je sais tout le métier d'amour
Et tout ce qui convient à druerie,
Car jamais en chambre vous ne vites tant plaisant
Ni avec des armes tant mauvais et tant puissant,
Pour cela m'aime et me craint tel qui ne me voit ni ne m'entend.

V.

Et si j'avais un cheval adroit coursier,
Tranquille se tiendrait le roi vers Balaguer,
Et s'endormirait doucement et suavement,
Car je lui tiendrais en paix la Provence et Montpellier;

Que raubador ni malvatz rocinier
Nol rauberan mai Autaves ni Crau.

VI.

E sil reis torn' a Tolosa el gravier,
E n'eis lo coms e siei caitiu dardier,
Que tot jorn cridon : Aspa ! et Orsau !
D'aitan me van qu'eu n'aurail colp premier,
E i ferrai tan queis n'intraran doblier,
E eu ab lor, qui la porta nom clau.

VII.

E s'eu consec gelos ni lauzengier
C'ab fals conseil gaston l'autrui sobrier,
E baisson joi a presen et a frau,
Per ver sabran cal son li colp qu'eu fier,
Que s'avian cors de fer e d'acier
No lur valra una pluma de pau.

VIII.

Na Vierna, merce de Monpeslier,
En raina sai (1) amaretz cavalier,
Don jois m'es mais cregutz per vos, Deu lau.

(1) M. Paul Meyer propose la correction : « En Rainiers ar », Seigne Reynier maintenant...

De sorte que les voleurs et les mauvais roussiniers (1)
Ne lui pilleraient plus l'Autaves (2) ni la Crau.

VI.

Et si le roi retourne à Toulouse dans le gravier,
Et si le comte en sort et ses chétifs dardiers
Qui tout le jour crient : Aspa ! et Orsau !
D'autant je me vante que j'en aurai le premier coup,
Et j'y frapperai tant qu'ils en rentreront deux fois plus vite,
Et moi avec eux qui ne me ferment pas la porte.

VII.

Et si j'atteins les jaloux ou médisants,
Qui avec de faux conseils détruisent la supériorité d'autrui
Et abaissent la joie ouvertement et en cachette,
Pour vrai, ils sauront quels sont les coups que je frappe.
Car s'ils avaient un corps de fer et d'acier,
Il ne leur vaudrait pas une plume de paon.

VIII.

Dona Vierna, la merci de Montpellier,
En reine maintenant vous aimerez un chevalier.
Pour cela la joie m'est encore accrue par vous, j'en loue Dieu.

(1) Montée sur des *roussins* et non sur des *destriers.*

(2) L'*Autavès*, au Moyen-Age, était un territoire assez étendu de la viguerie de Tarascon. Aujourd'hui encore un mas appelé *le Tavez* se trouve à deux kilomètres de la route de Tarascon à Saint-Remy. — V. *Romania*, II, 431.

IV.

Eloge de la Provence.

Ab l'alen tir vas me l'aire
Qu'eu sen venir de Proensa :
Tot quant es de lai m'agensa,
Si que quan n'aug ben retraire
Eu m'o escout en rizen
En deman per un mot cen,
Tan m'es bel quan n'aug ben dire.

Qu'om no sap tan dous repaire
Cum de Rozer tro qu'a Vensa,
Si cum clau mars e Durensa,
Ni on tan fis jois s'esclaire.
Per qu'entre la franca gen
Ai laissat mon cor jauzen,
Ab leis que fals iratz rire.

Qu'om no pot lo jorn maltraire
Qu'aja de leis sovinensa,
Qu'en leis nais jois e comensa ;
E qui qu'en sia lauzaire
De ben qu'en diga noi men,
Quel melher es ses conten
El genser qu'el mon se mire.

(1) Texte donné par Bartsch : *Peire Vidal's Lieder*, p. 35.

IV.

Eloge de la Provence.

Avec l'haleine je tire vers moi l'air
Que je sens venir de Provence.
Tout ce qui est de là me plaît,
Si que quand j'en entends bien parler,
Je *me* l'écoute en riant ;
J'en demande pour un mot cent,
Tant ce m'est beau quand j'en entends dire du bien.

Car on ne sait si douce demeure (repaire)
Comme du Rhône jusqu'à Vense,
Comme *ce qu'*enferme la mer et la Durance,
Ni *lieu* où tant fine joie brille (s'éclaire).
C'est pourquoi au milieu de la gent franche
J'ai laissé mon cœur joyeux,
Avec elle qui fait rire ceux qui sont en colère.

On ne peut condamner (maltraiter) le jour
Où j'ai d'elle souvenance,
Car en elle naît et commence la joie,
Et quel que soit son louangeur,
Quelque bien qu'il en dise il ne ment pas,
Car c'est le meilleur, sans contestation
Et le plus beau qu'on voie au monde.

E s'eu sai ren dir ni faire
Ilh n'ajal grat, que sciensa
M'a donat e conoissença
Per qu'eu suis gais e chantaire.
E tot quant fauc d'avinen
Ai del seu bel cors plazen,
Neis quan de bon cor consire.

V.

Sim laissava de chantar
Per trebalh ni per afar,
Ben leu dirian las gens
Que non es aitals mos sens
Ni ma Galhardia
Cum esser solia.
Mas beus posc en ver jurar
Qu' anc mais tan nom plac jovens
Ni pretz ni cavalaria
Ni domneis ni drudaria.

E s'eu podi' acabar
So que m'a fait comensar
Mos sobresforcius talens,
Alixandres fo niens,
Contra qu'eu seria ;
E s'a Deu plazia
Que m'en denhes ajudar,

Et si je sais dire ou faire quelque chose
Qu'elle en ait le gré, car elle m'a donné
La science et la connaissance
Par quoi je suis gai et chanteur.
Et tout ce que je fais de convenable (avenant)
Je le tiens de son beau corps plaisant,
Même quand de bon cœur je rêve.

V.

Si je cessais de chanter
Pour travail ou pour affaire,
Bien vite les gens diraient
Que mon sens n'est plus tel,
Ni ma gaillardise,
Comme il avait coutume d'être.
Mais je puis bien vous jurer en vérité
Que jamais ne m'a tant plu la jeunesse
Ni la valeur, ni la chevalerie,
Ni la galanterie et la druerie.

Et si je puis achever
Ce que m'a fait commencer
Ma volonté faisant un effort suprême,
Alexandre n'a rien été
Comparé à ce que je serais ;
Et s'il plaisait à Dieu
Qu'il daignât m'aider,

Jal seus verais monumens
Lonjamen non estaria
Sotz mal serva senhoria.

Hom nos deuria tarzar
De ben dir e de melhs far
Tan quan vida l'es prezens,
Quel segles non es mas vens ;
E qui plus s'i fia,
Fai major folia :
Qu'a la mort pot hom proar
Cum pauc val aurs als manens.
Per qu'es fols qui nos castia
E non renh' en cortezia.

Mas tant ai de que pensar
Qu'eu no posc ben desliurar
Totz mos honratz pensamens.
Pero bos comensamens
Mostra bona via,
Qui no s'en cambia.
Mas eu per sobresforsar
Cug dels felos mescrezens
En breu recobrar Suria
E Damasc e Tabaria.

Qu'eu non aus desesperar
A lei d'un rei flac, avar,
Cui sobra aurs et argens
E cuja, quar es manens,
Qu'autre Deus non sia

Désormais son vrai tombeau
Ne resterait plus longtemps
Sous une (mal serve) vile puissance.

On ne devrait pas tarder
De bien dire et de mieux faire
Tant que la vie est là (présente),
Car le siècle n'est jamais vaincu,
E qui plus s'y fie
Fait plue grande folie ;
Car à la mort on peut prouver
Combien peu vaut l'or pour ceux qui restent.
C'est pourquoi fol est celui qui ne se corrige pas
Et ne règne pas avec courtoisie.

Mai j'ai tant à quoi penser
Que je ne puis bien exprimer (délivrer)
Toutes mes honorables pensées.
Mais bon commencement
Montre bonne voie
Si on n'en change pas.
Mais moi, pour faire un suprême effort,
Je pense sur les félons mécréants
Promptement (en bref) recouvrer la Syrie
Et Damas et Samarie (?).

Car je n'ose pas désespérer
A l'exemple (à loi) d'un roi flasque, avare,
Que domine l'or et l'argent
Et qui pense, parce qu'il est riche,
Qu'il n'y a pas d'autre Dieu

Mas sa manentia;
Qu'avers lo fai renegar.
Mas quan venral jutjamens,
Car comprara fa feunia
E l'enjan e la bauzia.

Ar m'er mon chant a virar
Vas ma domna cui ten car
Plus que mos olhs ni mas deus;
Ni no posc esser jauzens
Si leis non avia.
Aissim lass' em lia
Ab promettre ses donar
Qu'autre gaugz nom es plazens,
Ni ges de leis nom poiria
Partir, neis sim aucizia.

Tant es doussa per amar
E bela per remirar
E cortez, e conoissens,
Si qu'als pros et als valens
De bela paria,
Que si ver dizia,
El mon nom auria par:
Mas fraitz m'a tals mil covens
Que, s'un sol m'en atendia,
Estort et garit m'auria.

Na Vierna, cum que sia,
Eu sui vostres tota via.

Que sa richesse.
L'avoir le fait renier ;
Mais quand viendra le jugement,
Il achètera cher sa félonie
Et la tromperie et le mensonge.

Maintenant mon chaut doit se tourner
Vers ma dame, qui m'est (que je tiens) chère
Plus que mes yeux et mes dents,
Et je ne puis être joyeux
Si je ne l'ai pas.
Tellement elle m'enlace et me lie
En promettant (avec promettre) sans donner
Que nulle autre joie n'est plaisante,
Et je ne pourrais pas d'elle me
Séparer, même si elle me tuait.

Elle est tellement douce à aimer
Et belle à regarder
Et courtoise et instruite
Qu'aux preux et aux vaillants
Elle paraîtrait si belle
Que, s'ils disaient vrai,
Dans le monde il n'y aurait pas sa pareille.
Mais elle m'a brisé tant de mille accords
Que si elle en accomplissait un seul
Elle m'aurait sauvé et guéri.

Dona Vierna, comme qu'il soit,
Je suis votre toujours.

II.

Folquet, de Marseille

Mort en 1213

I.

Prière.

Senher Dieus que fezist Adam
Et assagiest la fe d'Abram
E denhest penre carn e sanc
Per nos, tan fust humils e franc!
Pueis liuriest ton cors a martire,
Don mos cors en pessan m'albire
Que trop fesist d'umilitat,
Segon ta auta poestat;
Dieus Jhesu Crist, filh de Maria,
Senher, mostra m la drecha via,
E no y esgart los meus neletz
E retorna m' al camis dretz.

Tant me sobra peccatz mortals,
Si tu, vers Dieus, doncx no m'en vals,
Tant es cozens lo mals que m toca,
Que nol puesc comtar ab la boca,
Ni metge no m'en pot valer,
Si tu no m vals per ton plazer.

II.

Folquet, de Marseille

Mort en 1213

I.

Prière.

Seigneur Dieu, qui as fait Adam
Et as éprouvé la foi d'Abraham
Et as daigné prendre chair et sang
Pour nous, tant tu as été humble et franc,
Puis a livré ton corps au martyre,
De la vient que mon cœur me fait croire, quand j'y pense,
Que tu as agi avec trop d'humilité
D'après ta haute puissance.
Dieu Jésus-Christ fils de Marie,
Seigneur, montre-moi la droite voie
Et ne regarde pas mes négligences,
Et fais-moi rentrer dans le droit chemin.

Tant me domine le péché mortel,
Si toi, vrai Dieu, maintenant ne me protéges,
Tant est cuisant le mal qui me touche
Que je ne puis le conter avec la bouche.
Aucun médecin ne peut m'en guérir,
Si tu ne m'en guéris pas par ton bon plaisir.

Glorios Dieus, per ta merce
Dressa ta cara deves me
E remira lo greu trebalh
C'aissi me tensona e m'assalh ;
Quels mieus peccatz son massa trops
El tieu cosselh m'a mot gran ops.

Merce te clam, com hom vencut,
Que m'aiutz, Dieus, per ta vertut ;
Qu'en peccat soi natz e noiritz
Et en peccat ai tan dormitz
C'a pena vei la clara lutz
Qu'el tieu Sant esperit m'adutz.
En escur vauc com per tenebras,
Malautes sui pus que de febras,
En caitivier jau et en pena,
E tenc al col tan gran cadena
Que tot soi pesseiatz e franhs,
Tant fort es dura e pezans.

Glorios Dieus, senher del tro,
Si t plai deliura m de preizo ;
Ab gran dolor t'apel e crit ;
Senher, no m metas en oblit.
Glorios Dieus, tramet me lum
Que m get dels huels aquel mal fum,
Aissi que sian bels e clars ;
Que no sia durs ni avars
E reconosca ls tieus sendiers,
C'aissi son plas e drechuriers.
Dieus, perdona me en ma vida
Totz mos peccatz e ma falhida.

Dieu glorieux, par ta miséricorde
Tourne vers moi ton visage
Et considère le rude labeur
Qui m'assaille ici et me combat,
Car mes péchés sont beaucoup trop *nombreux*,
Et j'ai très-grand besoin de ton secours (conseil)

Je te demande merci comme un homme vaincu.
Que par toi, mon Dieu, la vertu m'aide,
Car je suis né et nourri dans le pèché,
Et dans le péché j'ai tant dormi
Qu'à peine je vois la claire lumière
Que ton Saint-Esprit m'apporte.
Je vais dans l'obscurité, comme à travers des ténèbres,
Je suis malade plus que de la fièvre,
Je gis dans l'esclâvage et dans la peine
Et je porte au cou une si grande chaîne
Que j'en suis tout meurtri et brisé.
Tant elle est dure et pesante.

Dieu glorieux, seigneur du tonnerre,
S'il te plaît délivre-moi de prison.
Avec une grande douleur je t'appelle et je crie;
Seigneur ne me mets pas en oubli,
Dieu glorieux envoie-moi la lumière
Qui m'ôtera des yeux cette mauvaise fumée,
Afin qu'ils soient beaux et clairs;
Que je ne sois pas dur ni avare
Et que je reconnaisse tes sentiers
Qui sont si unis et droits.
Dieu pardonne-moi en ma vie
Tous mes péchés et ma faute,

Ans que la mort me sobrevengua,
Quan non poirai menar la lengua ;
Car penedensa del adoncx
Non val à l'arma quatre joncx :
Ajuda m, Dieus, tost, no moticx,
Car tost mos mortals enemicx
N'aurian gaug, senes acort,
Si m podian liurar a mort.
Senher Dieus, mot m'o tenc a tala,
Car ieu no trueb genh ni escala
On te pogues venir denan
Laisus on son li gaug e l san.

Car plus greu comte qne d'arena
Port de pecat sus en l'esquena ;
Qu'el mon no sai hom tan deslieure
Pogues totz mos pecatz escrieure.
Mas tu, senher vers Dieus, que saps
Mos pessamens e totz mos aps,
A tu non puesc esser celat
Cal fui, cal soi, cal ai estat.
Dieus, dona m genh co m 'en partisca,
Per so que t laus e que t grazisca,
Car tu yest Dieu dos, amoros,
E senher Dieu tot poderos.

Veray Dieu, dressa tas aurelhas
Enten mos clams e mas querelhas ;
Aissi t mourai tenson e guerra,
De ginolhos, lo cap vas terra,

Avant que la mort ne vienne sur moi,
Quand je ne pourrai remuer la langue ;
Car la pénitence de ce moment là
Ne vaut pas à l'âme quatre joncs.
Aide-moi bientôt, Dieu, ne tarde pas ;
Car tous mes mortels ennemis
En auraient de la joie, *si* sans rémission
Ils pouvaient me livrer à la mort.
Seigneur Dieu, je suis en grand danger,
Car je ne trouve ni engin ni échelle
Avec quoi je puisse venir devant toi
Là haut où sont les joies et les saints.

Car plus lourd que le sable est le compte
Des péchés que je porte sur le dos.
Je ne sais au monde homme si expéditif
Qui pourrait écrire tous mes péchés;
Mais toi, Seigneur, vrai Dieu, qui sais
Mes pensées et toutes mes habitudes,
A toi ne peut être caché
Ce que je fus, ce que je suis, ce que j'ai été.
Dieu, donne-moi de l'engin pour que j'en sorte,
Afin que je t'en loue et que je t'en remercie,
Car tu es Dieu doux, amoureux,
Et Seigneur Dieu tout-puissant.

Vrai Dieu tourne vers moi (dresse) tes oreilles,
Entends mes appels et mes plaintes.
Je poursuivrai la lutte et le combat avec toi
A genoux, la tête vers la terre,

La mas juntas e l cap encli,
Tan tro t prenda merce de mi ;
E lavarai soven ma cara,
Per tal que sia fresq 'e clara,
Ab l'aigua cauda de la fon
Que nais del cors laisus el fron,
Car lagremas e plans e plors
So son a l'arma frutz e flors.....

Senher Dieus, en tu ai mos precx ;
Ieu soi tos filhs, tu mos parens
Aias de mi bos chauzimens ;
Car ieu soi ples de tot peccat
E tu, senher, d'umilitat.
Tu iest fort aut e ieu trop bas
Car peccat m'a vencut e las.
Dels enemics me garda, senher
Que m volon dampnar e destrenher ;
Ampara m, Dieus, mon esperitz,
Ans qu'eu sia del tot partitz,
E dona m vida eternal,
El tieu regne celestial. — Amen

Les mains jointes, la tête inclinée,
Jusqu'à ce qu'il te prenne pitié de moi ;
Et je laverai souvent mon visage,
Pour qu'il soit frais et clair,
Avec l'eau chaude de la fontaine
Qui naît du cœur et monte à la tête ;
Car les larmes, les gémissements et les pleurs
Sont à l'âme des fruits et des fleurs.....

Seigneur Dieu vers toi vont (j'ai) mes prières.
Je suis ton fils, tu es mon père,
Aie de moi bonne compassion
Car je suis plein de tout péché,
Et toi, Seigneur, d'humilité.
Tu es très haut et moi trop bas,
Car le péché m'a vaincu et épuisé (lassé).
Garde-moi, Seigneur, de mes ennemis
Qui veulent me damner et me ruiner.
O Dieu, protége mon esprit,
Avant que j'en sois tout-à-fait séparé,
Et donne-moi la vie éternelle
Dans ton royaume céleste. Amen.

II.

Chant de guerre contre les Maures d'Espagne

Après la défaite d'Alphonse VIII (1195).

Hueymais no y conosc razo
Ab que nos poscam cobrir,
Si ja Dieu volem servir,
Post tant enquer nostre pro
Que son dan en volc sufrir ;
Quel sepulcre perdem premeiramen
Et ar suefre qu'Espanha s vai perden
Per so quar lai trobavon ochaizo,
Mas sai sivals no temem mar ni ven.
Las ! cum nos pot plus fort aver somos.
Si doncx no fos tornatz morir per nos ?

De si mezeis nos fes do,
Quan venc nostres tortz deslir;
E fes so sai a grazir
Quan si ns det per rezemso.
Doncx qui vol viure ab morir
Er don per Dieu sa vid' e la y prezen,
Qu'el la donet e la rendet moren,
C'atressi deu hom morir no sab quo.
Ai ! quant mal viu qui non a espaven !
Qu'el nostre viures don em cobeitos
Sabem qu'es mals et aquel morir bos

II.

Chant de guerre contre les Maures d'Espagne

Après la défaite d'Alphonse VIII (1195).

Maintenant je ne connais point de raison
Avec laquelle nous puissions nous couvrir,
Si enfin nous voulons servir Dieu ;
Parce qu'il a tant cherché notre avantage
Qu'il voulut en souffrir *grand* dommage,
Car nous avons d'abord perdu le *saint* sépulcre
Et maintenant nous souffrons que l'Espagne s'aille perdant.
Il est vrai que là-bas on trouvait des obstacles ;
Mais ici au moins nous ne craignons ni mer ni vent.
Hélas ! comment peut-il nous avoir sommés plus fort
A moins qu'il ne fut retourné à mourir pour nous ?

De soi-même il nous a fait don,
Quand il vint effacer nos péchés
Et fit ce dont il faut le remercier,
Quand il se donna à nous pour rachat.
Donc que celui qui veut vivre en mourant
Maintenant donne sa vie pour Dieu et la lui présente,
Car Dieu la donna et la rendit en mourant.
Du reste l'homme doit mourir et il ne sait comment.
Hélas combien mal vit celui qui n'a pas d'épouvante !
Car notre vie dont nous sommes avides
Nous savons qu'elle est mal et que cette mort est un bien.

Aujatz en qual error so
Las gens, ni que poiran dir,
Quel cors qu'om no pot gandir
De mort, per aver quey do,
Vol quecx gardar e blandir ;
E de l'arma non a nulh espaven
Qu'om pot gardar de mort e de turmen :
Pens quecx de cor s'ieu dig vertat o no,
E pueys aura d'anar melhor talen ;
E ja noy gart paubreira nuls hom pros,
Sol que comens, que Dieus es piatos.

Cor sivals pot aver pro,
D'aitan pot quecx s'en garnir,
Que l'as pot Dieus totz complir
E nostre reys d'Arago ;
Qu'ieu no cre saubes falhir
A nul que y an ab bon cor et valen,
Tan pauc vezem que falh a l'autra gen ;
Non deu ges far a Dieu pejurazo,
Qu'elh l'onrara silh li fai onramen ;
Qu'ogan si s vol n'er coronatz sa jos,
O sus el cel ; l'us no ilh falh d'aquestz dos

E non pretz folha razo
Lo reys castelhas, ni s vir
Per perdre, ans deu grazir
A Dieu, quel mostr'el somo
Qu'en lui se vol enantir,
Et autr' esfortz ses Dieu torn' a nien ;
C'aissi valra son ric pretz per un cen,

Entendez en quelle erreur sont
Les gens et ce qu'elles pourraient dire,
Car le corps qu'on ne peut préserver
De la mort, quelque richesse qu'on y emploie (donne)
Chacun veut le garder et le flatter,
Et il n'a aucune craainte de l'âme
Qu'on peut préserver de la mort et du tourment.
Que chacun pense en son cœur si je dis la vérité ou non
Et ensuite il aura la meilleure volonté d'aller *où il doit*.
Et que nul homme preux ne regarde à sa pauvreté,
Seulement qu'il commence, car Dieu est compatissant.

Il peut du moins avoir le cœur preux
Chacun peut se pourvoir d'un tel cœur,
Car le reste Dieu peut tout accomplir
Et notre roi d'Aragon,
Car je crois qu'il ne saurait faillir
A personne qui y va avec un cœur bon et vaillant,
Tant nous voyons peu qu'il manque à autres gens.
Il ne doit aucunement faire parjure à Dieu
Qui l'honorera s'il lui rend honneur
Car cette année, s'il le veut, il sera couronné ici-bas
Ou là-haut dans le ciel, une de ces deux choses ne eut lui [manquer.

Qu'il ne fasse pas cas de folles paroles (raisons)
Le roi de Castille, qu'il ne se tourne pas *ailleurs*
A cause de ses pertes, il doit plutôt remercier
Dieu qui lui montre et l'avertit
Que par lui il veut triompher.
Tout autre effort sans Dieu se tourne à néant,
Car ainsi son riche prix vandra cent fois plus

Si acuelh Dieu hueimais per companho
Qu'el no vol re mas roconoyssemen.
Sol que vas Dieu non sia ergulhos
Mout er sos pretz onratz e cabalos.

Vida e pretz, quan ve de folha gen,
On plus aut son cazon leugeiramen :
Bastiscam doncx en ferma peazo
El pretz que i s ten quan l'autre van cazen;
Que totz sos pretz, sos gaugz e sos laus fos
En pessar fort, tant a Dieus fait per nos.

Bels Azimans Dieus vezem que us aten
Que en aissi us vol gazanhar francamen
Qu'onrat vos te tant que a mi sap bo ;
No 'l fassatz doncz camjar son bon talen,
Ans camjatz vos ; que mais val per un dos
Qu'om s'afranha ans que fortz cari jos.

S'il accueille désormais pour compagnon, Dieu
Qui ne veut rien sinon de la reconnaissance.
Pourvu qu'envers Dieu il ne soit pas orgueilleux
Son prix sera très-honoré et capital

La vie et le prix quand ils viennent de gens insensés
Plus ils sont haut plus ils tombent (légèrement) facilement.
Batissons donc sur un ferme terrain
Le prix qui se maintient quand l'autre va tombant, [(fut)
Car tout le prix de ces gens-là, sa joie et sa louange s'est tourné
En pensée accablante, à cause de tout ce que Dieu a fait pour
[nous.

Bel Aziman (1), nous voyons bien que Dieu vous garde
Parce qu'ainsi il veut vous gagner franchement.
Et qu'il vous maintient honoré, ce qui me paraît bon.
Ne lui faites donc pas changer sa bonne volonté,
Mais changez vous-même ; car il vaut mieux qu'en homme doux
On se soumette plutôt que de tomber en voulant être fort (2).

(1) Ce nom de convention désigne probablement Barral, seigneur de Marseille, que Floquet voulait décider à marcher au secours du roi de Castille.

(2) Ces deux derniers vers sont obscurs. Galvani donne au mot *dos* le sens de *deux*, et traduit : il vaut mieux *de deux choses l'une*. M. Mila traduit : il vaut mieux *par un don*; mais le cas oblique exigerait *do* et non pas *dos*. Il me semble qu'ici *dos* signifie *doux*, par opposition au *fortz* du vers suivant.

III.

Bertrand de Born.

I.

Chant de guerre.

Be m play lo douz temps de pascor
Que-fai fuelhas e flors venir,
Et play mi quant aug la baudor
Dels auzels que fan retentir
Lor chan per lo boscatge ;
E play me quant vey sus els pratz
Tendas et pavallos fermatz,
E plai m'en mon coratge
Quan vey per campanhas rengatz
Cavalliers ab cavals armatz.

E play mi qnan li corredor
Fan las gens e 'ls avers fugir,
E play me quan vey aprop lor
Gran ren d'armatz ensems brugir,
Et ai gran alegratge
Quan vey fortz castelhs assetjatz,
E murs fondre e derocatz
E vey l'ost pel ribatge
Qu'es tot entorn claus de fossatz
Ab lissas de fortz pals serratz.

III.

Bertrand de Born.

I.

Chant de guerre.

Bien me plaît le doux temps de printemps
Qui fait feuilles et fleurs venir
Et *bien* me plaît quand j'entends les ébats
Des oiseaux qui font retentir
Leur chant par le bocage.
Et *bien* me plaît quand je vois sur les prés
Tentes et pavillons fermés
Et *bien* me plaît en mon cœur
Quand je vois rangés par les campagnes
Chevaliers et chevaux armés.

Et me plaît quand les coureurs
Font fuir les gens et les troupeaux (biens, avoir).
Et me plaît quand je vois après eux
Grande quantité d'hommes armés bruire ensemble,
Et j'ai grande allégresse
Quand je vois des châteaux forts assiégés
Et les murs se fondre et démolis
Et je vois l'armée sur le bord
Qui est tout à l'entour clos de fossés
Avec des palissades de forts pieux serrés.

Atressi m play de bon senhor
Quant es primiers a l'envazir
Ab caval armat, ses temor ;
C'aissi fai los sieus enardir
    Ab valen vassallatge;
E quant el es el camp intratz
Quascus deu esser assermatz
    E segre el d'agradatge,
Quar nulhs hom non es ren prezatz
Tro qu'a manhs colps pres e donatz.

Lansas e brans, elms de color,
Escutz traucar e desgarnir
Veyrem a l'intrar del estor
E manhs vassalhs ensems ferir,
    Don anaran a ratge
Cavalhs dels mortz e dels nafratz,
E ja pus l'estorn er mesclatz,
    Negus hom d'aut paratge
Non pens mas d'asclar caps e bratz
Que mais val mortz que vius sobratz.

Jeus dic que tan no m'a sabor
Manjars ni beure ni dormir
Cum a quant aug cridar : a lor!
D'ambas las partz, e aug agnir
    Cavals voitz per l'ombratge
Et aug cridar : aidatz! aidatz!
E vei cazer per los fossatz
    Paucs e grans per l'erbatge
E vei los mortz que pels costatz
An los tronsons outre passatz.

Pareillement me plaît un bon seigneur
Quand il est le premier à envahir
Avec un cheval armé, sans crainte
Car ainsi il fait s'enhardir les siens
Avec vaillant courage.
Et quand il est entré dans le champ (*de bataille*)
Chacun doit être préparé
Et le suivre de bon cœur
Car nul homme n'est prisé en rien
Jusqu'à ce qu'il ait reçu et donné maints coups.

Les lames, les épées, les heaumes de couleur
Les écus trancher et dégarnir
Nous verrons dès l'entrée du combat
Et maints vasseaux frapper ensemble.
C'est pourquoi s'en iront à la rage
Les chevaux des morts et des blessés
Et maintenant puisque le combat est mêlé,
Nul homme de haut parage
Ne peut que fendre têtes et bras,
Car mieux vaut un mort qu'un vivant vaincu.

Je vous dis que pas tant de saveur n'a pour moi
Manger, ni boire, ni dormir
Comme en a quand j'entends crier : à eux !
Des deux parts et que j'entends hennir
Les chevaux vides sous l'ombrage
Et que j'entends crier : à l'aide, à l'aide ! (aidez)
Et que je vois tomber par les fossés
Petits et grands sur l'herbe,
Et que je vois les morts qui, par les côtés,
Ont les tronçons outre-passés.

Baros metetz en gatge
Castels e vilas e ciutatz
Enans qu'usquecs no us guerreiatz.

Papiol, d'agradatge
Ad Oc e No t'en vai viatz,
Dic li que trop estan en patz.

II.

Elégie sur la mort du prince Henri, fils de Henri II d'Angleterre.

Si tut li dol el plor el marrimen
E las dolors el dan el caitivier,
Que hom agues en est segle dolen,
Fosson ensems, semblerian tut leugier
Contra la mort del jove rei engles,
Don reman pretz e jovens doloiros,
El mons escurs e tenhs e tenebros
Sems de tot joi, ples de tristor e d'ira.

Dolent e trist e plen de marrimen
Son remanzut li cortes soudadier,
El trobador, el joglar avinen;
Trop an agut en mort mortal guerrier
Que tolt lor a lo jove rei engles
Vas cui eran li plus larc cobeitos,
Ja non er mais ni non crezatz que fos,
Vas aquest dan, el segle plors ni ira.

Barons mettez en gage
Châteaux, villes et cités
Avant qu'aucun ne vous guerroie.
Papiol (1) de bon cœur
Va-t-en vite vers Oui et Non (2),
Dis lui qu'ils sont trop en paix.

II.

Elégie sur la mort du prince Henri, fils d'Henri II d'Angleterre.

Si tous les deuils et les pleurs et les chagrins
Et les douleurs et les pertes et les maux
Qu'on pourrait avoir (aurait) en ce siècle dolent
Etaient ensemble, ils sembleraient tout légers
Auprès de la mort du jeune roi anglais,
Par qui la valeur et la jeunesse restent accablés de douleur
Et le monde obscur et voilé et ténébreux
Privè de toute joie, plein de tristesse et d'affliction.

Dolents et tristes et pleins de chagrin
Sont restés les courtois soldats
Et les troubadours et les jongleurs avenants
Ils ont eu dans la mort trop mortelle ennemie
Car elle leur a enlevé le jeune roi anglais
Auprès de qui les plus généreux étaient avares
Il n'y aura jamais et ne croyez pas qu'il y ait eu
Auprès de ce malheur ni pleurs ni tristesse dans le monde

(1) Le jongleur de Bertrand de Born.
(2) C'est Richard-Cœur-de-Lion, que le poète appelle Oui et Non.

Estenta mort, plena de marrimen,
Vanar te pods quel melhor cavalier
As tolt al mon qu'anc fos de nulha gen ;
Quar non es res qu'a pretz aja mestier
Que tot no fos el jove rei engles :
E fora meils, s'a Deu plagues razos,
Que visques el que mant autr' envios
Qu'anc no feron als pros mas dol et ira.

D'aquest segle flac, plen de marrimen
S'amors s'en vai, son joi tenh mensongier
Que ren noi a que non torn en cozen ;
Totz jorns veiretz que val mens huei que ier.
Cascus se mir el jove rei engles
Qu'era del mon lo plus valens dels pros ;
Ar es anatz sos gens cors amoros
Dont es dolors e desconortz et ira.

Celui que plac per nostre marrimen
Venir el mon e nos trais d'encombrier,
E receup mort a nostre salvamen,
Com a senhor humil e dreiturier,
Clamem merce, qu'al jove rei engles
Perdon, sil platz, si com es vers perdos,
El fass 'estar ab onratz companhos
Lai on anc dol non ac ni aura ira.

Puissante mort, pleine d'afflictions
Tu peux te vanter que le meilleur cavalier
Qui fut jamais en aucun pays tn l'as enlevé au monde.
Car il n'est rien de ce qu'il faut estimer
Qui ne fut tout dans le jeune roi anglais,
Et il serait mieux, si à Dieu plaisait cette raison,
Qu'il vécût lui que maints envieux
Qui jamais ne firent aux preux que douleur et peine.

De ce siècle amolli plein de misère
Si l'amour s'en va je tiens sa joie pour mensongère
Car il n'y a rien qui ne tourne en souffrance;
Toujours vous verrez qu'aujourd'hui vaut moins qu'hier.
Que chacun se regarde dans le jeune roi anglais,
Qui était au monde le plus vaillant des preux.
Maintenant s'en est allé son gentil cœur aimant
C'est pourquoi il y a douleur et déconfort et tristesse.

A celui à qui il plut, à cause de notre affliction,
De venir dans le monde, et qui nous tira d'encombre
Et reçut la mort pour notre salut
Comme à un maître doux et juste
Crions merci, pour qu'au jeune roi anglais
Il pardonne s'il lui plaît, car il est le vrai pardon,
Et qu'il le fasse habiter avec d'honorés compagnons
Là où il n'y a jamais eu de douleur et où il n'y aura jamais de [tristesse

---

IV.

Rambaud de Vaqueiras.

Elégie

Ecrite en Orient après la Croisade de 1198.

No m'agrad' iverns ni pascors
Ni clar temps ni fuelhs de guarricx
Quar mos enans me par destricx
E totz mos magers gaugs dolors;
E son maltrag tug mei lezer
E dezesperat mei esper
E sim sol amors e dompneys
Tener guay plus que l'aigua 'l peys;
E pus d'amdui me sui partitz
Cum hom eyssellatz e marritz,
Tot' autra vida m sembla mortz
E tot autre joy desconorts.

Pus d'amor m'es falhida 'l flors
El dous frug el gras el espicx,
Don jauzi' ab plazens predicx
E pretz m'en sobrav' et honors
Em fazia entr' els pros caber
Era m fai d'aut en bas chazer;
E si nom sembles fols esfreys,
Anc flama tan tost non s'esteys

IV.

Rambaud de Vachères.

Elégie

Ecrite en Orient après la croisade de 1198.

Ni l'hiver ni le printemps ne me plaît
Ni le temps clair ni les feuilles de chêne
Car mon avantage me paraît détresse
Et toutes mes plus grandes joies, douleur.
Et tous mes loisirs sont pénibles
Et désespérés tous mes espoirs
Car l'amour et la galanterie ont coutume de me
Tenir gai plus que l'eau le poisson
Et depuis que de tous les deux je me suis séparé
Comme un homme exilé et affligé
Toute autre vie me semble mort
Et toute autre joie déplaisir.

Depuis que d'amour m'a manqué la fleur
Et le doux fruit et le grain et l'épi
Dont je jouissais avec d'agréables paroles,
Dont la valeur et l'honneur me dominaient
Et me faisaient arriver parmi les preux,
Maintenant il me fait tomber de haut en bas
Et si cela ne me semblait un effroi,
Jamais flamme ne s'éteint si vite

Qu'ieu for' esteyns e relenquitz
E perdutz en fags et en digz
Lo jorn quem venc lo desconortz
Que nom merma, cum que m'esfortz.

Pero nom comanda valors
Si be m sui iratz et enicx
Qu'ieu don gaug a mos enemicx
Tan qu'en oblit pretz ni lauzors ;
Quar ben puesc dan e pro tener
E sai d' irat jauzens parer,
Sai entr'els Latis els Grezeis :
El marques (1) que l'espaza m ceis,
Guerreye lai blancs e droguitz ;
Et anc pus lo mons fo bastitz
No fes nulha gens tan d'esfortz
Cum nos, quan Dieus nos n'ac estortz.

Belhas armas, bos feridors
Setges e calabres e picx
E traucar murs nous et anticx
E venser batalhas e tors
Vey et aug, e non puesc vezer
Ren quem puesc ad amor valer,
E vauc sercan ab rics arneys
Guerras e coytas e torneys,
Don sui conquerenz, enriquitz ;
E pus joys d'amor m'es falhitz
Totz lo mons me par sol uns ortz
E mos chans n'o m'es mais conortz.....

(1) Le marquis de Montferrat.

Que je me serais éteint et abandonné
Et perdu en fait et en paroles,
Le jour où me vint la douleur
Qui ne diminue pas quelque effort que je fasse.

Mais la valeur ne commande pas
Quoique je sois triste et chagrin,
Que je donne de la joie à mes ennemis
Au point que j'en oublie prix et louange,
Car je puis bien avoir et dommage et profit
Et triste je sais paraître joyeux
Ici parmi les Latins et les Grecs.
Le marquis qui m'a ceint l'épée
Guerroie les blancs et les bruns,
Et jamais depuis que le monde fut bâti
Nulle gent ne fit tant d'efforts
Que nous, avant que Dieu ne nous eût délivré.

Belles armes, bons guerriers (frappeurs)
Siéges et béliers et pics
Et renverser des murs nouveaux et anciens
Et vaincre batailles et tours
Je le vois et je l'entends, et je ne puis voir
Rien qui puisse me valoir pour l'amour.
Je vais cherchant avec de riches armures
Guerres et luttes et tournois,
Par quoi je suis conquérant et enrichi.
Et depuis que la joie de l'amour me manque
Le monde entier ne me semble qu'un désert
Et mon chant ne m'est plus une consolation.

Donc quem val conquitz ni ricors?
Qu'ieu ja m tenia per plus ricx
Quant era amatz e fis amicx
Em payssia cortes' amors.
N'amava mais un sol plazer
Que sai gran terra e gran aver;
Qu' ades on plus mos poders creys
N'ai maior ira ab me mezeis;
Pus mos Belhs Cavaliers grazitz
E joys m'es lunhatz e faiditz,
Don nom venra jamais conortz;
Per qu'es mager l'ira e plus fortz.

Belhs dous Engles, francx et arditz,
Cortes, ensenhats, essernitz
Vos etz de totz mos gaugz conortz,
E quar viu ses vos fatz esfortz.

Per nos er Damas envazitz
E Jerusalem conqueritz,
El regnes de Suria estortz.
Qu'els Turcx o trobon en lur sortz.

Donc que me valent conquêtes ni richesses ?
Car je me tenais pour plus riche
Quand j'étais aimè et fidèle ami
Et que me repaissait un courtois amour.
J'en aimais mieux un senl plaisir
Qu'ici grande terre et grande fortune.
Car maintenant plus mon pouvoir croît,
Plns j'en ai grande tristesse avec moi-même.
Depuis que mon Beau Cavalier (1) gracieux
Et la joie se sont éloignés de moi et enfuis ;
Il ne m'en viendra jamais de consolation,
C'est pourquoi la tristesse est plus grande et plus forte.

Beau doux Engles (2), franc et hardi,
Courtois, instruit, prudent,
Vous êtes le réconfort de toutes mes joies
Et quand je vis sans vous, je fais effort.

Par nous Damas sera envahi
E Jèrusalem conquis
Et le royaume de Syrie délivré,
Que les Turcs trouvent dans leur partage.

(1) Béatrix, sœur du marquis de Montferrat.

(2) Guillaume IV comte d'Orange, protecteur du troubadour.

V.

Raimbaut d'Orange.

Sans nom.

Escotatz, mas no sai que s'es,
Senhor, so que vuelh comensar,
Vers, estribot ni sirventes
Non es, ni nom no 'l sai trobar
Ni ges no sai col me fezes,
S'aital no 'l podi acabar.

Que ja hom mais no vis fach aital per home ni per femna en est segle ni en l'autre qu'es passatz.

Sitot m'o tenes a fades
Per tan no m poiria laissar
Que ieu mon talan non disses;
No m'en poiria hom castiar,
Tot quant es no pres un poges,
Mas so qu'ades vei et esguar.

V.

Raimbaut d'Orange.

Sans nom.

Ecoutez, mais je ne sais ce que c'est,
Seigneur, ce que je veux commencer;
Poëme, estribot, sirvente,
Il ne l'est pas, et je ne sais lui trouver un nom.
Et je ne sais comment j'ai fait
Si je n'ai pu reussir à le rendre semblable (*aux diverses sortes de poésies que j'ai nommées*).

Car jamais on ne vit pareille chose faite par homme ni par femme en ce siècle ni en l'autre qui est passé.

Quoique vous regardiez cela comme une folie,
Pourtant je ne pourrais éviter (laisser)
De dire mon envie.
On ne pourrait me le reprocher.
Je n'estime pas un denier tout ce qui existe,
Excepté ce que maintenant je vois et regarde,

E dir vos ai per que; quar s'ieu vos o avia mogut et no us trazia a cap, tenriatz m'en per folh; quar mais amaria VI deniers en mon punh que milh soltz al cel.

Ja nom deman ren far que m pes
Mos amicx, aquo 'l vuelh preguar,
S'als ops no m vol valer manes,
Pus m'o profer ; al lonc tarzar,
Pus leu que celh que m'a conques.
No m pot nulh autre graliar.

Tot aisso dic per una dona que m fai languir ab bellas paraulas et ab loncx respiegz, no sai per que : pot mi bon esser, senhor ?

Que ben a passat quatre mes,
Oc, e mas de mil ans, som par
Que m'a autreiat e promes
Que m' dara so que pus m'es car.
Domna, pus mon cors tenetz pres,
Adoussatz me ab dous l'amar.

Dieus ajuda, in nomine patris et filii et spiritus sancti, aiso que sera, dona ?

Qu'ieu sui per vos guais, d'ira ples ;
Iratz, jauzens mi faitz trobar ;
E sui m'en partitz de tals tres
Qu'el mon non a, mas vos, lur par ;
E sui folhs chantaires cortes,
Tals qu'om m'en apela joglar.

Et je vous dirai pourquoi. Parce que si je vous avais commencé cela et ne vous le menais pas à l'achèvement vous me tiendrez pour fou, car j'aimerais mieux six deniers dans mon poing que mille sous au ciel,

Au reste qu'il ne me demande à faire rien qui me pèse,
Mon ami, — je veux l'en prier —
S'il ne veut pas m'aider tout de suite,
Puisqu'il m'offre un autre long retard
Mais me tromper plus vite que celui qui m'a conquis (1)
Personne ne le pourrait.

Je dis tout cela pour une dame qui me fait languir avec de belles paroles et une longue attente, je ne sais pourquoi ; cela peut-il m'être bon, seigneur ?

Car il s'est bien passé quatre mois
Oui, et cela me paraît plus de mille ans,
Depuis qu'elle m'a assuré et promis
Qu'elle me donnera ce qui m'est le plus cher.
Dame, puisque vous tenez mon cœur pris
Adoucissez-moi l'amer avec le doux.

Dieu m'aide, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Qu'en sera-t-il, dame ?

Car je suis pour vous *tantôt* gai, *tantôt* plein de colère.
Triste ou joyeux vous me faites faire des vers (trouver)
Et me suis séparé de trois dames telles
Qu'il n'y a pas au monde leur pareille, excepté vous.
Et je suis fou, chanteur, courtois,
Si bien qu'on m'appelle jongleur.

(1) J'ai traduit ce passage obscur autrement que Raynouard et Galvani ; je ne sais si je me suis rapproché du sens de l'auteur.

Dona, far ne podetz a vostra guiza, quo fetz N' Aima de l'espatla que l'estuget lai on li plac. E no sai qu'ieu m'anes al re contan, qu'a gensor mort no posc morir, si muer per dezirers de vos.

Er fenisc mon no sai que s'es,
Qu'aissi l'ai volgut batejar ;
Pus mas d'aital non auzi ges,
Be 'l dei en aissi apelar;
E chan lo, quan l'aura apres,
Qui que s'en vuelha azautar.

Vai, Ses nom, e qui t demanda qui t'a fag, digas li d'En Raimbaut, que sab ben far tota fazenda, quan se vol.

Dame, vous pouvez en faire à votre guise, comme fit Dona Aima de l'épaule qu'elle cacha là où il lui plut (1). Et je ne sais comment aller contant autre chose, car je ne puis mourir d'une mort plus gentille, si je meurs pour vous désirer.

Maintenant je finis mon je ne sais quoi,
Car j'ai voulu le baptiser ainsi.
Puisque jamais je n'en ai entendu de pareil
Je dois bien l'appeler ainsi,
Et qu'il le chante quand il l'aura appris
Quiconque veut s'en charmer.

Va, sans nom, et si quelqu'un te demande qui t'a fait, dis-lui : En Raimbaut qui sait bien faire toute chose quand il veut.

(1) Allusion à un conte du Moyen-Age.

VI.

Giraud-le-Roux, de Toulouse.

Auiatz la derreira chanso
Que jamais auziretz de me,
Qu'autre pro mos chantars nom te,
Ni ma Domna no fai semblan qu'ie 'l playa;
Pero no sai si l'am o si n'estrayà,
Quar per ma fe, Dompna corteza e pros,
Mortz siu si us am e mortz sim part de vos.

Mas a plus honrad, ochaizo
Murrai si us am per bona fe;
Sitot noqua m fetz autre be
Tot m'es honors so que de vos m'eschaya;
Et ieu cossir, ou plus mon cors s'esmaya,
Que qualqu' ora es hom aventuros,
Quar ges tos temps no dur'una sazos.

Sivals no l'am ges en perdo,
Quar ades mi ri quan mi ve;
Sol aquest respieg me soste
E m' sana 'l cor e m reve e m'apaya,
Quar semblans es et es vertatz veraya,
Si mos vezers li fos contrarios
No m mostrera belh semblan ni joyos.

VI.

Giraud-le-Roux, de Toulouse.

Ecoutez la dernière chanson
Que jamais vous entendrez de moi,
Car mon chanter ne me donne pas d'autre profit,
Et ma dame ne fait pas semblant que je lui plaise.
Or je ne sais si je l'aime ou si je m'en retire,
Car, par ma foi, dame courtoise et sage (*preuse*),
Je suis mort si je vous aime et mort si je me sépare de vous.

Mais à une occasion plus honorée
Je mourrai, si je vous aime par bonne foi;
Quoique vous ne me fassiez jamais d'autre bien,
Tout ce qui me vient (m'échoit) de vous est un honneur pour moi;
Et plus mon cœur se chagrine, *plus* je considère
Qu'on est heureux à quelque heure,
Car une saison ne dure jamais toujours.

Du moins je ne l'aime pas en pure perte,
Car elle me rit aussitôt qu'elle me voit.
Cette attente seule me soutient
Et me guérit le cœur et me ravive et m'apaise,
Car il semble, et c'est une vérité certaine,
Que si ma vue la contrariait,
Elle ne me montrerait pas beau et joyeux semblant.

E ja non er ni anc no fo
Bona dona senes merce,
Et on mais n'a plus l'en cove,
Ni anc no vi erguelh que no dechaya.
Ieu non dic ges que ma dona erguelh aya,
Ans tem que lieys m'aya per ergulhos
Quar l'aus querre so don mi tarza 'l dos.

Pus ses vos non trueb guerizo,
Dona, ni non dezir mais re,
Gent m'estara, s'a vos sove
Del vostre ome cui espavens esglaya.
Mon cor an pres, dona corteza e gaia,
Vostre belh huelh plazent et amoros :
Pres sui ieu be, mas bel' es ma preizos.

Tant formet Dieus gent sa faisso
E tant a de beutat en se
Per qu'ieu sai e conosc e cre
Qu'el gensers es del mon e la plus guaya;
E quar li platz que sa valor retraya,
Cuya m'aver ajudat a rescos :
Pero bon m'es mas mielher volgra fos.

Senher Dalfi, tant sai vostres fags bos
Que tot quant faitz platz e agrad'als pros.
Dona, merce, avinen, bel, e pros,
Que per vos mor En Giraudet-lo-Ros.

D'ailleurs il n'y a pas et jamais il n'y eut
Bonne dame sans merci,
Et plus elle en a, plus il lui convient d'en *avoir*.
Jamais non plus je n'ai vu orgueil qui ne déchoie.
Je ne dis pas que ma dame ait de l'orgueil ;
Au contraire je crains qu'elle me tienne pour orgueilleux
Parce que j'ose lui demander ce dont il me tarde *d'avoir* le don

Puisque sans vous je ne trouve pas guérison,
Dame, je ne désire plus rien ;
Tout ira bien (gentiment) pour moi, s'il vous souvient
De votre serviteur (homme) que la crainte trouble.
Ils ont pris mon cœur, dame courtoise et gaie,
Vos beaux yeux plaisants et amoureux;
Je suis bien pris, mais ma prison est belle.

Dieu forma si gentiment sa façon
Et elle a tant de beauté en soi
Que je sais, je connais et je crois
Qu'elle est la plus gentille du monde et la plus gaie;
Et parce qu'il lui plaît que je retrace sa valeur,
Elle pense m'avoir aidé en secret.
Or c'est bon pour moi, mais je voudrais que ce fut meilleur.

Seigneur Dauphin, je connais si bien vos bonnes actions
Que tout ce que vous faites plaît et agrée aux preux.
Merci, dame avenante belle et sage,
Car pour vous meurt En Giraudet-le-Roux.

VII.

Bernard de Ventadour.

I.

No es meravelha s'ieu chan
Mielhs de nulh autre chantador,
Quar plus trai mos cors ves amor
E mielhs sui faitz a son coman;
Cors e cor e saber e sen
E fors 'e poder i ai mes :
Si m tira vas amor lo fres
Qu'a nulh' autra part no m'aten.

Ben es mortz qui d'amor non sen
Al cor qualque doussa sabor;
E que val viure ses amor
Mas per far enueg a la gen ?
Ja Damedieus no m'azir tan
Que ja pueis viva jorn ni mes,
Pus que d'enueg serai repres,
E d'amor non aurai talan.

Per bona fe e ses engan
Am la plus belha e la melhor;
Del cor sospir e dels huels plor

VII.

Bernard de Ventadour.

I.

Ce n'est pas merveille si je chante
Mieux que nul autre chanteur,
Car je tourne davantage mon cœur à l'amour
E suis mienx fait à son commandement.
Corps et cœur, et savoir et esprit,
Et force et pouvoir j'y ai mis;
Le frein me tire tellement vers l'amour
Que vers nulle autre part je ne me dirige.

Bien est mort qui d'amour ne sent
Au cœur quelque douce saveur.
Et à quoi bon vivre sans amour
Sinon à être ennuyeux à tout le monde (à la gent)?
Que jamais Dieu ne me haïsse assez
Pour que par la suite je vive un jour ou un mois,
Après qu'on m'aura reproché de donner de l'ennui
Et que je n'aurai plus désir d'amour.

En bonne foi et sans tromperie
J'aime la plus belle et la meilleure.
Du cœur je soupire et des yeux je pleure

Quar trop l'am per qu'ieu i ai dan.
E qu'en pues als, qu'amors mi pren?
E las carcers ont ilh m'a mes
No pot claus obrir mas merces,
E de merce no i trob nien.

Quant ieu la vei be m'es parven
Als huels, al vis, a la color,
Qu'eissamen trembli de paor
Cum fa la fuelha contra 'l ven.
Non ai de sen per un enfan,
Aissi sui d'amor entrepres;
E d'ome qu'es aissi conques
Pot domna aver almosna gran.

Bona domna, plus no us deman
Mas que m prendatz per servidor,
Qu' ieus servirai cum bon senhor,
Cossi que del guazardon m'an;
Veus me al vostre mandamen
Francx, cors humils, gais e cortes.
Ors ni leos non etz vos ges,
Que m'aucizatz s'a vos mi ren.

Aquest amors me fier tan gen
Al cor d'una doussa sabor,
Cen vetz muer lo jorn de dolor
E reviu de joy autras cen.
Tant es mos mals de dous semblan
Que mais val mos mals qu'autres bes;

Car je l'aime trop, c'est pourquoi j'en souffre
Et que puis-je faire autre chose quand l'amour me prend?
La prison ou il m'a mis,
Aucune clé ne peut l'ouvrir si ce n'est merci,
Et de merci je n'en trouve point en elle.

Quand je la vois il me semble bien
Aux yeux, au visage, à la couleur,
Qu'exactement je tremble de peur
Comme fait la feuille contre le vent.
Je n'ai pas tant de raison qu'un enfant,
Tant je suis entrepris par amour;
D'un homme qui est ainsi conquis
Une dame peut avoir grande pitié.

Bone dame je ne vous demande rien de plus
Si ce n'est que vous me preniez pour serviteur;
Car je vous servirai comme un bon seigneur,
Quelque récompense que j'en aie.
Me voilà à vos ordres,
Franc, le cœur humble, gai et courtois :
Vous n'êtes pas un ours ni un lion
Pour me tuer si je me rends à vous.

Cet amour me pénètre si gentiment
Au cœur d'une grande douceur
Que cent fois le jour je meurs de douleur
Et je revis de joie cent autres fois.
Mon mal est de si douce apparence
Que mieux vaut mon mal qu'un autre bien,

E pos lomals aitan bos m'es
Bos er lo bes apres l'afan.

Ai Dieus ! ara fosson trian
Li fals drutz e 'l fin amador,
Que'l lauzengier e'l trichador
Portesson corn el fron denan !
Tot l'aur del mon e tot l'argen
I volgr' aver dat s'ieu l'agues,
Sol que ma domna conogues
Aissi cum ieu l'am finamen.

A Mon cortes, lai ont ilh es,
Tramet lo vers e ja no'l pes
Quar n'ai estat tan longamen.

II.

Quan vei la laudeta mover
De joi sas alas contral rai
Que s'oblid'es laissa cazer
Per la doussor qu'al cor li vai,
Ailas ! quals enveja m'en ve
De cui qu'eu veja jauzion !
Meravilhas ai, quar desse
Lo cors de dezirier nom fon.

Ailas ! tan cujava saber
D'amor e tan petit en sai !

Et puisque le mal m'est si bon,
Bon est le bien après la peine.

Ah ! plût à Dieu que maintenant fussent choisis
Les faux amants et les loyaux amis,
Et que les menteurs et les traitres
Portassent des cornes sur le front devant !
Tout l'or du monde et tout l'argent,
Je voudrais le donner si je l'avais,
Seulement pour que ma dame connût
Combien je l'aime loyalement.

A mon Courtois, là où il est
J'adresse le poëme, et qu'il ne se fache pas
De ce que je suis resté si longtemps.

II.

Quand je vois l'alouette mouvoir
De joie ses ailes contre le rayon,
Si bien qu'elle s'oublie et se laisse choir
Par la douceur qui lui va au cœur,
Hélas ! quelle envie m'en vient
De celle que je verrais avec joie !
Je suis émerveillé de ce que aussitôt
Le cœur ne me fond pas de désir.

Hélas ! je croyais tout savoir
D'amour et j'en sais si peu !

Car eu d'amar nom posc tener
Celleis dont ja pro non aurai.
Tout m'a mon cor et tout m'a se
E mi mezeis e tot lo mon;
E quan sim tolc, nom laisset re
Mas dezirier e cor volon.

Anc non agui de mi poder
Ni no fui meus deslor en sai
Quem laisset en sos olhs vezer,
En un miralh que mout mi plai.
Miralhs, pos me mirei en te,
M'an mort li sospir de preon ;
Qu'aissim perdei cum perdet se
Lo bels Narcissus en la fon.

De las domnas mi desesper;
Jamais en lor nom fiarai,
Qu'aissi cum las solh captener
Enaissi las descaptenrai.
Pos vei que nulha pro nom te
Ves leis quem destrui em cofon,
Totas las dopt e las mescre,
Que ben sai qu'atretals se son.

D'aissos fai ben femna parer
Ma domna, per qu'eu l'o retrai,
Quar vol so qu'om no deu voler
E so qu'om li deveda fai.
Cazutz sui en mala merce
E ai ben fait cum fols en pon;

Car je ne puis me tenir d'aimer
Celle dont je n'aurai jaimais profit.
Elle m'a ravi mon cœur et m'a ravi le sens
Et moi-même et tout le monde,
Et quand elle m'a ainsi ravi elle n'a rien laissé,
Sinon le désir et un cœnr plein de volonté.

Je n'eus plus jamais pouvoir sur moi
Et ne fut plus mieux depuis l'heure
Qu'elle me laissa voir en ses yeux,
En un miroir qui me plaît beaucoup.
Miroir, depuis que je me mire en toi,
Mes soupirs profonds (de p) m'ont mis à mort;
Je me suis perdu comme se perdit
Le beau Narcisse dans la fontaine.

Je me désespère des dames;
Jamais je ne me fierai à elles ;
Et de même que j'ai coutume de les soutenir,
Ainsi *désormais* je les *dessoutiendrai.*
Puisque je vois que je ne tiens aucun profit
De la part de celle qui me détuit et me confond,
Je doute d'elles toutes et je les renie,
Car je sais bien qu'elles sont toutes pareilles.

En ceci elle se fait bien paraître femme,
Ma dame, et voilà pourquoi je le lui reproche;
Car elle veut ce qu'on ne doit pas vouloir,
Et elle fait ce qu'on lui défend.
Je suis tombé en mauvaise pitié,
Et j'ai bien fait comme le fou sur le pont,

E no sai per que m'esdeve
Quar cujei pujar contral mon.

Merces es perduda per ver,
E en non o saubi ancmai,
Quar cil que plus en degr' aver
Non a ges, et on la querrai ?
A! quan mal sembla, qui la ve,
Que aquest caitiu desiron
Que ja ses leis non aura be
Laisse morir que no l'aon !

Pos ab mi dons nom pot valer
Precs ni merces nil dretz qu'eu ai,
Ni à leis no ven à plazer
Qu'eu l'am, jamais no loi dirai.
Aissim part de leis em recre :
Mort m'a e per mort li respon,
E vau m'en, pos ilh nom rete,
Faiditz en eissilh, no sai on.

Tristans, ges non auretz de me,
Qu'eu m'en vau caitius, no sai on,
De chantar me gic em recre,
E de joi e d'amor m'escon.

Et je ne sais pourquoi cela m'est arrivé,
Car je croyais monter contre la montagne.

Toute pitié est perdue en vérité
Et moi je ne l'ai jamais su,
Car celle qui devrait en avoir davantage
N'en a point, et où la chercherais-je?
Ah ! qu'elle semble mauvaise quand on la voit,
Car ce chétif désireux
Qui jamais sans elle ne sera (n'aura) bien,
Elle le laisse mourir et ne vient pas à son secours.

Puisque avec ma dame ne peut me profiter
Prière ni merci, ni le droit que j'ai,
Et qu'il ne lui fait pas (vient pas à) plaisir
Que je l'aime, jamais je ne le lui dirai.
Ainsi je me sépare d'elle et j'y renonce.
Elle m'a mis à mort et je lui réponds par la mort,
Et je m'en vais, puisqu'elle ne me retient pas,
Banni en exil, je ne sais où.

Tristan, vous n'aurez rien de moi,
Car je m'en vais, chétif, je ne sai où,
Je cesse de chanter et je me décourage,
Et je renonce (me cache) à la joie et à l'amour.

VIII.

Tenson

Entre Pierre d'Auvergne et Bernard de Ventadour.

Amicx Bernartz del Ventadorn,
Com vos podetz del chan sofrir
Quant aissi auzetz esbaudir
Lo rossignolet nueit et jorn?
Auiatz lo joi que demena :
Tota nueit chanta sotz la flor :
Miels s'enten que vos en amor.

Peire, lo dormir e'l sojorn
Am mais qu'el rossignol auzir;
Ni ja tam no m sabriats dir
Que mais en la folhia torn.
Dieu lau, fors sui de cadena,
E vos e tuich l'autre amador
Etz remazut en la follor.

Qui ab amor no s sap tener,
Bernard, greu er pros ni cortes;
Ni ja tan no us fara doler
Que mais no us vailla qu'autre bes;
Quar si fai mal pois abena.
Greu a hom gran ben ses dolor
Mas ades vens lo jois lo plor.

VIII.

Tenson

Entre Bernard de Ventadour et Pierre d'Auvergne.

Ami Bernard de Ventadour,
Comment pouvez-vous vous abstenir du chant,
Quand vous entendez ainsi prendre ses ébats
Le rossignol nuit et jour ?
Entendez la joie qu'il *démène* :
Toute la nuit il chante sous la fleur;
Il s'entend mieux que vous en amour.

Pierre, le dormir et le repos,
Je l'aime mieux qu'entendre le rossignol ;
Et jamais vous ne saurez me dire assez
Pour que je retourne encore à la folie.
Dieu soit loué, je suis hors de chaîne,
Et vous et tous les autres amoureux
Etes restés dans la folie.

Qui ne sait pas se maintenir avec l'amour,
Bernard, est difficilement preux et courtois.
Il ne vous fera jamais tant de douleur,
Qu'il ne vaille plus pour vous qu'un autre bien.
Car s'il fait mal, ensuite il fait du bien.
On a difficilement un bien sans douleur,
Mais aussitôt la joie l'emporte sur les pleurs.

Peire, si fos al mieu plazer
Lo segle fatz dos ans o tres,
No foron, vos dic en lo ver,
Dompnas per nos pregadas ges ;
Ans sostengran tan gran pena
Qu'ellas nos feiran tan d'onor
Qu'ans nos preguaran que nos lor.

Bernartz, so es desavinen
Que dompnas preion; ans cove
Qu'om las prec e lor clam merce ;
E es plus fols, mon escien,
Que sel que semena arena
Qui las blasma ni lor valor.
E mou del mal enseignador.

Peire, mout ai lo cor dolen
Quan d'una falsa me sove
Que m'a mort, e no sai per que,
Car ieu l'amava finament.
Fait ai longa carantena
E sai, si la fezes loignor
Ades la trobara pejor.

Bernartz, foudatz vos amena,
Quar aissi vos partetz d'amor
Per cui a hom pretz e valor.

Peire, qui ama desena,
Quar las trichairitz entre lor
An tout joi e pretz e valor.

Pierre, si selon mon plaisir, était
Fait le monde, deux ou trois ans,
Il n'y aurait, je vous le dis en vérité,
Point de dames priées par nous.
Au contraire, elles supporteraient si grande peine
Qu'elles nous feraient tant d'honneur
Qu'elles nous prieraient plutôt que nous elles.

Bernard, il est inconvenant
Que des dames prient, au contraire il convient
Qu'on les prie et leur demande merci.
Il est plus fou, à ma connaissance,
Que celui qui sème le sable
Celui qui les blâme ainsi que leur valeur
Et agit comme quelqu'un qui enseigne le mal.

Pierre, j'ai le cœur très-dolent
Quand je me souviens d'une femme fausse
Qui m'a mis à mort, et je ne sais pourquoi,
Car je l'aimais loyalement.
J'ai fait longue quarantaine
Et je sais que si je l'eusses fait plus longue,
J'aurais trouvé maintenant *cette femme* pire.

Bernard, la folie vous conduit,
Puisque ainsi vous vous séparez de l'amour
Par qui on a prix et valenr.

Pierre, qui aime perd le sens,
Car les perfides parmi elles
Ont enlevé joie et prix et valeur.

IX.

Giraud de Cabreira.

A un jongleur.

Cabra juglar
Non puesc mudar
Qu'eu non chan, pos a mi sab bon ;
E volrai dir
Senes mentir
E comtarai de ta faison.

Mal saps viular
E pietz chantar
Del cap tro en la fenizon.
Non sabs finir,
Al mieu albir,
A tempradura de breton.

Mal l'ensegnet
Cel que t' mostret
Los detz a menar ni l'arson.
Non saps balar
Ni trasgitar
A guisa de juglar guascon.

IX.

Giraud de Cabreira.

A un jongleur.

Jongleur Cabra,
Tu ne peux empêcher
Que je ne chante, puisque cela me paraît bon;
Et je dirai (je voudrai dire)
Sans mentir
Et conterai ta façon (*de faire*).

Tu sais mal jouer de la viole
Et encore plns mal chanter
Depuis le commencement jusqu'à la fin.
Tu ne sais pas finir,
A mon avis,
Avec la modulation des Bretons.

Mal t'enseigna
Celui qui te montra
A mener les doigts et l'archet;
Tu ne sais pas baller
Ni bateler
A la manière des jongleurs gascons.

Ni sirventesc
Ni balaresc
Non t'auc dir e nuilla fazon.
Bons estribots
Non trais pelz potz,
Retroencha ni contenson.

Ja vers novel
Bon d'En Rudel
Non cug que t pas sotz lo guingnon,
De Markabrun
Ni de negun
Ni d'En Anfos ni d'En Eblon.

Jes gran saber
Non potz aver
Si fors non ieis de ta rejon.
Pauc as apres
Que non saps ges
De la gran jesta de Carlon ;

Com entrels portz
Per son esfortz
Entret en Espaigna a bandon ;
De Ronsasvals
Los cops mortals
Que ferol dotze compaignon,

Com foron mortz,
E pres a tort,
Trait pel trachor Ganelon,

Ni sirvente
Ni ballade
Je ne t'entends dire d'aucune façon,
Ni bons estribots (1)
Tu ne sors pas les lèvres
Ni retroense (2), ni tenson (3).

Aucun vers nouveau
Et bon d'En Rudel
Ne te passe, je crois, sous la moustache ;
Ni de Marcabrun (4),
Ni de personne,
Ni d'En Alphonse (5), ni d'En Ebles (6).

Aucun grand savoir
Tu ne peux avoir
Si tu ne sors pas de ton pays;
Tu as peu appris
Car tu ne sais rien
De la grande geste de Charlemagne;

Comment à travers les défilés (*des Pyrénées*),
Par son effort
Entra en Espagne à l'abandon,
Ni à Roncevaux
Les coups mortels
Que frappèrent les douze compagnons;

Comment ils furent tués
Ou pris, injustement
Amenés par le traître Ganelon

(1, 2, 3) Genres de poésies.
(4, 5, 6) Troubadours antérieurs.

Al amirat
Per gran pechat
Et al bon rei Marselion.

Del Saine cut
C'ajas perdut
Et oblidat los motz el son.
Ren non disetz
Ni non sabetz;
Pero noi ha meillor chanson.

Et de Rotlan
Sâbs atretan
Coma d'aisso que anc no fon.
Comte d'Arjus
Non sabes plus
Ni del reprojer de Marcon.

Ni sabs d'Aiolz
Com anet solz,
Ni de Machari lo felon,
Ni d'Aufelis
Ni d'Anseis
Ni de Guillerme lo baron.

. . . .

A l'émir,
Par grand péché,
Et au bon roi Marsilion.

De la chanson des Sarrazins (des Saines) je crois
Que tu as perdu
Et oublié les paroles et l'air.
Vous n'en dites rien,
Vous n'en savez rien,
Pourtant il n'y a pas de meilleure chanson.

De Roland
Tu en sais autant
Que de ce qui n'a jamais existé ;
Du conte d'Argus (ou d'Artus)
Tu n'en sais pas davantage
Ni du proverbe de Marcon.

Tu ne sais rien d'Aiol,
Comment il alla seul,
Ni de Macaire le félon,
Ni d'Aufelis,
Ni d'Anséïs,
Ni de Guillaume (d'Orange) le baron.

. . . .

X.

Fragment du poème *Girart de Rossilho.*

Era s'en vai Girartz engal soleilh
Per un estreh sencdier lat un caumelh,
E trobet una fon deṣot un telh
E colget s'i a l'umbra per lo soleilh ;
E volc se cumdurmir, que ac somelh,
Mas non cugetz del comte gaire dormel ;
Abans plora dels oilhs, tiral cabelh,
Ditz mais volgra estre mortz en un campeil
Quel reis l'agues aucit e siei feeilh.
E sa molher lhi ditz : no far, donzel,
Mas preja Damredieu que nos cosselh.

D'aqui s'en son anat a un repaire
Don so mort de la guerra lhi filh elh paire.
Lai auzissatz maldire e filha e maire,
E maudire Girart cum se fos laire.
Entre lo dol e l'ira e lo maltraire,
Si no fos sa molher, no visques gaire.

X.

Fragment du poème *Girart de Rossillon*

Maintenant Girart s'en va malgré le soleil
Par un étroit sentier, du côté de la ramée,
Et il trouva une fontaine sous un tilleul
Et il se coucha à l'ombre à cause du soleil,
Et voulut s'endormir car il avait sommeil.
Mais ne pensez pas que le comte guère dormit.
Avant il pleura des yeux, se tira les cheveux,
Dit qu'il vaudrait mieux qu'il fût mort sur le champ de bataille,
Que le roi l'eût tué et ses fidèles.
Et sa femme lui dit : ne dis (fais) cela, damoisel,
Mais prie le seigneur Dieu qu'il nous conseille.

De là ils s'en sont allés à une habitation
Où sont morts par la guerre le fils et le père.
Là entendez la fille et la mère mal dire
Et maudire Girart comme s'il était un larron.
Entre la douleur et la tristesse et la souffrance,
Si n'eût été sa femme, il n'eût guère vécu.

Ela es savia e corteza e de bon aire
E no paraula milhs nulhs predicaire.
« Senher, laissa lo dol, si t'en esclaire ;
Tostemps fust orgolhos e gueregaire,
Batalhier e engres de mal a faire,
I as plus omes mortz no sabs retraire
E los as paubrezitz e tot lor aire.
Era en pren Dieus justizia, lo drehs jutgaire.
Membre te del prodome del bos de Chaire
Que te det penedensa de mal retraire ;
Enquer auras ta onor si la vols faire.

D'aqui son albergat aus ortz dauratz
On parto lhi cami d'aquels comtatz.
Lai aprendo tals novas don fo vertatz.
Aqui es un messatges tresier passatz :
Karles n'ac cen trames davas totz latz.
« Qui trobara Girart, si l'amenatz,
D'aur e d'argen lhi er set vetz pesatz. »
« Senber, dis la comtessa, quar me creatz,
Esquivem los chastels e las ciptatz,
E totz los chavaliers els poestatz,
Que la feunia es grans el cobeitatz.
Quar senher, vostre nom si lo camgatz. »
Et el lhi respondet : si cum vos platz.
Aqui eis s'apelet Jolcun Malnatz.
Ab un lucrier felo es alberjatz :
Fels es, mas so molhers es plus assatz.
Lai li pren malaudia don fon grejatz.

Elle est sage et courtoise et débonnaire
Et aucun prédicateur ne parle mieux.
« Seigneur, laisse la douleur, si je t'y fais voir clair.
Toujours tu fus orgueilleux et guerroyeur
Et batailleur et ardent à faire du mal.
Et tu as tué plus d'hommes que tu ne saurais dire,
Tu les a appauvris, tu leur as ôté leur famille.
Maintenant Dieu, le juste juge, en prend justice.
Souviens-toi du prudhomme du bois de Chaire,
Qui te donna *pour* pénitence de *te* retirer du mal ;
Tu auras encore ton domaine, si tu veux la faire.

De là ils sont hébergés aux jardins dorés
D'où partent les chemins de ces comtés.
Là ils apprennent telles nouvelles et c'était la vérité :
Ici l'autre jour est passé un messager,
Charles en a envoyé cent de tous les côtés :
Qui trouvera Girart, s'il l'amène,
D'or et d'argent il lui sera sept fois pesé.
Seigneur, dit la comtesse, cher, croyez-moi,
Evitons les châteaux et les cités,
Et tous les chevaliers et les puissances,
Car la félonie est grande ainsi que l'avarice.
Cher Seigneur, si vous changiez votre nom ?
Et il lui répondit : comme il vous plaît.
Là même il s'appela Jolcun Malnat.
Chez un riche félon il est hébergé ;
Il est félon, mais sa femme l'est bien plus.
Là il lui prend maladie dont il fut accablé

Que de uchanta dias non fo levatz
Tro la nuh de nadal que Dieus fo natz.
L'ostes lo fetz gitar de son palatz
En l'arvolt d'un celier desotz us gras
Aqui ac la comtessa dolen solatz.

Girartz jac en l'arvolt, noi ac sirven
Mas sa molher quel serve molt dossamen.
Ab tan veus un digiet que a lui ven ;
Dieus lo lhi a trames tot veramen.
Cel lhi portet un drap, denan lolh ten.
« Dompna, per amor Dieu omnipoten,
Que nasquet per tal nuh en Besleen,
Me talhasetz d'est drap un vestimen. »
Ela dis : voluntiera : sempres lo pren,
Talhet lo el coset de mantenen.
Al oste o comtero cilh seu sirven :
La pautoniera cos mol vistamen.
El lhi trames vestir d'un seu paren,
Mandet quel cozes tost e non jes len.
Ela ditz al messatge molt umilmen :
« Amics, ieu en cos un a plus manen,
E puis penrai lo sen, si tan m'aten. »
E cel o recomtet tot aisamen.
Il s'en venc pels degras viassamen
A lei de Satanas iradamen
E gitet los de tot son casamen.

Aita mal crestia no vistes anc ;
Quar gitar los a fahs foras el fanh.

Car de quatre-vingt jours il ne fut levé,
Jusqu'à la nuit de Noël dans laquelle Dieu est né.
L'hôte le fit jeter hors de son palais
Sous la voute d'un celier, sous un degré;
Là eut la comtesse dolente consolation.

Girart git sous la voute, il n'a pas de servant,
Excepté sa femme qui le sert très-doucement.
Pourtant voici un messager qui vient à lui,
Dieu le lui a envoyé très-véritablement.
Il lui porte un drap, devant lui le tend :
« Dame, pour l'amour de Dieu tont-puissant
Qui naquit à pareille nuit à Bethléem
Taillez-moi de ce drap un vêtement. »
Elle dit volontiers, toujours, et le prend,
Elle le tailla et le cousit sans tarder (maintenant).
A l'hôte le racontèrent ses serviteurs :
La vagabonde cout très-vitement.
Il lui transmit le vêtement d'un sien parent
Et ordonna qu'elle le cousit vite et non lentement.
Elle dis au messager très-humblement :
Ami, j'en cous un pour un plus riche,
Et puis je prendrai le sien, s'il veut attendre autant.
Et celui-là le raconte tout pareillement.
Lui s'en vint par les degrés rapidement
A l'exemple (loi) de Satan, avec colère
Et les jeta hors de toute son habitation.

D'aussi mauvais chrétien on n'en vit jamais
Car il les a fait jeter dehors dans la boue.

Lo coms non ac vertut ni carn ni sanc.
La comtessa lo pres per miei lo flanc.
Ela fo febla e cassa, de carn estanc :
Ambedui son caeh dedins lo fanh.
Us prodom los gardet que ac lo cor franc.
Fetz de costa sun fuc ostar un banc
E fetz lhi faire lieh molet e blanc ;
Puis lhi det venazo e peish d'estanc.....

Le comte n'a plus ni force, ni chair, ni sang.
La comtesse le prend par le milieu du flanc
Elle était faible et brisée, de chair épuisée.
Tous deux sont tombés dans la fange.
Un prudhomme les garda, qui avait le cœur franc.
Il fit d'à côté de son feu ôter un banc
Et lui fit faire un lit mollet et blanc,
Puis lui donna de la vénaison et des poissons de l'étang.. .

XIe SIÈCLE

I.

Prière à la Vierge.

O Maria, Deu maire,
Deus t'es e fils e paire :
Domna, preja per nos
To fil lo glorios.

E lo pair' aissamen
Preja per tota jen ;
E c'el no nos socor
Tornat nos es a plor.

Eva creet serpen
Un angel resplanden ;
Per so nos en vai gen :
Deus n'es om veramen.

Car de femna nasquet,
Deus la femna salvet
E per quo nasquet hom
Que garit en fos hom.

Eva, moler Adam,
Quar creet lo satan,
Nos mes en tal afan
Per qu'avem set e fan

XIe SIÈCLE

I.

Prière à la Vierge.

O Marie, mère de Dieu,
Dieu t'est et fils et père ;
Dame, prie pour nous
Ton fils le glorieux.

Et le père également
Prie pour toute gent.
Et s'il ne nous secourt
C'est tourné *pour* nous à pleur.

Eve crut le serpent
Un ange resplendissant ;
Et cela nous en va bien,
Dieu en est homme vraiment ;

Car il naquit d'une femme.
Dieu sauva la femme,
Et naquit homme pour que
L'homme en fut guéri.

Eve, femme d'Adam,
Parce qu'elle crut le Satan,
Nous a mis en telle peine
C'est pourquoi nous avons faim et soif

Eva mot foleet
Quar de queu frut manjet,
Que Deus li devedet
E cel qui la creet.

E c'el no lan crees
E deu frut no manjes
Ja no murira hom
Chi ames nostre Don.

Mas tan fora de gen
Ch'aner' a garimen
Cil chi perdut seran
Ja per re no foran.

Adam manjet lo frut
Per que fom tuit perdut :
Adam no creet Deu,
A tot nos en vai greu.

Deus receubt per lui mort
E la crot, a gran tort,
E resors al tert dia
Si com o dii Maria.

Aus apostols cumtet
E dis c'ap Deu parlet
Qu'eu poi de Galilea
Viu lo verem angera.

Vida qui mort aucis
Nos donet paradis ;
Gloria aisamen
Nos do Deus veramen.

Eve fit grande folie,
Parce qu'elle mangea de ce fruit
Que Dieu lui défendit,
Et *aussi* celui qui la crut.

Et s'il ne l'en eût pas cru
Et n'eût pas mangé du fruit,
Jamais ne mourrait homme
Qui aimerait Notre-Seigneur.

Mais il y aurait tant de gens
Qui iraient à guérison;
Ceux qui perdus seront
N'auraient pour rien jamais été.

Adam mangea le fruit;
C'est pourquoi nous fumes tous perdus
Adam ne crut pas Dieu,
A tous nous en va mal.

Dieu reçut par lui la mort
Et la croix à grand tort.
Et il ressussita au troisième jour,
Ainsi que le dit Marie.

Aux apôtres elle conta
Et dit qu'elle a parlé avec Dieu;
Qu'au mont de Galilée
Nous le verrons encore vivant.

La vie qui a tué la mort
Nous a donné le Paradis;
Gloire, pareillement,
Nous donne Dieu véritablement !

II.

Fragment d'un poème sur Boèce.

Ecvos Boeci cadegut en afan,
E grans ledenas qui l'estan a pesant.
Reclama Deu de cel lo rei lo grant :
« Domne pater e tem fiav' eu tant,
E cui merce tuit peccador estant.
Las mias musas qui ant perdut lor cant
De sapiencia anava eu ditan,
Plur tota dia, faz cosdumna d'efant :
Tuit a plorar repairen mei talant.

Domne pater, tu quim sols goernar,
E tem soli' eu a toz dias fiar,
Tum fezist tant e gran riqueza star.
De tota Roma l'emperi aig a mandar,
Los savis omes e soli' adornar
De la justicia que grant aig a mandar.
Not servic be, no lam volguist laisar :
Per aizom fas e chaitiveza star.
Non ai que prenga ne no posg re donar,
Ni noit ni dia no faz que mal pensar :
Tuit mei talent repairen a plorar. »....
Cum jaz Boecis e pena charceral

II.

Fragment d'un poème sur Boèce.

Voilà Boèce tombé dans la douleur
Et de grandes peines qui lui sont pesantes.
Il implore Dieu, le roi du ciel, le grand :
Seigneur Père, j'avais tant de confiance en vous
A la merci de qui sont tous les pécheurs.
Mes Muses ici (qui) ont perdu leur chant ;
Sur la sagesse j'allais composant,
Je pleure tout le jour, je fais coutume d'enfant,
Tous mes désirs se portent à pleurer.

Seigneur père, toi qui as coutume de me gouverner
Et en qui je *soulais* me fier pour toujours,
Tu m'as fait me trouver (être) en si grande richesse,
J'ai eu à commander l'empire de Rome entière,
Je soulais en orner les hommes sages
De la justice que j'ai eu grandement à commander.
Je ne te servis pas bien, tu n'as pas voulu me la laisser ;
Pour cela tu me fais rester en captivité.
Je n'ai rien à prendre et je ne puis rien donner,
Et la nuit et le jour je ne fais que penser *à mon* mal.
Tous mes désirs se portent à pleurer. »… ..
Comme Boèce git dans la peine de la prison

Plan se sos dols e sos menuz pecaz,
D'una donzella fo lains visitaz.
Filla 's al rei qui a gran poestat.
Ella 's ta bella, reluz ent lo palaz.
Lo mas o intra inz es granz claritaz :
Ja no es obs fox issia alumnaz,
Veder ent pot l'om per quaranta ciptaz.
Cum ella s'auça, cel a del cap polsat.
Quant be se dreça lo cel a pertusat,
E ve lainz tota la majestat.
Bella 's la domna el vis a tant preclar,
Davan so vis nulz om nos pot celar,
Ne eps li omne qui sun ultra la mar
No potden tant e lor cors cobeetar
Qu'ella de tot no vea lor pessar.
Qui e leis se fia, morz no l'es a doptar.

Ella medesma teiset so vestiment,
Que negus om no pot desfar neienz.
Pur l'una fremna qui vers la terra pent
No comprari' om ab mil liuras d'argent.
Ella ab Boeci parlet ta dolzament :
« Molt me derramen donzellet de jovent,
Que zo esperen que faza a lor talen.
Primas me amen, pois me van aissent ;
La mi' amor ta mal van deperden.....

Et plaint ses douleurs et ses menus péchés,
D'une damoiselle il fut là-dedans visité.
Elle est fille du roi qui a grande puissance.
Elle est si belle que le palais en reluit;
Plus elle y entre plus il y a grande clarté.
Il n'est pas besoin qu'un feu y soit allumé,
Par elle on peut y voir dans quarante cités.
Comme elle se hausse elle a poussé le ciel de la tête.
Quand elle se dresse bien elle a percé le ciel
Et voit là-haut toute la majesté.
Belle est la dame, elle a le visage si brillant,
Devant son visage aucun homme ne peut se cacher.
Même les hommes qui sont de l'autre côté de la mer
Ne peuvent tant convoiter en leur cœur
Qu'elle ne voie entièrement leur pensée.
Qui se fie à elle, la mort pour lui n'est pas à redouter.

Elle-même tissa son vêtement
Qu'aucun homme ne peut défaire aucunement.
Or une *seule* frange qui vers la terre pend
On ne l'acheterait pas avec mille livres d'argent.
Elle parla tant doucement avec Boèce :
« Les damoiseaux, pendant leur jeunesse, me maltraiten fort,
Parce qu'ils espèrent que je fasse à leur volonté.
D'abord ils m'aiment, puis ils me vont haïssant,
Tant mal ils vont perdant mon amour. ».....

DIALECTES ANCIENS

La Chirurgie d'Albucasis.

Traduite en dialecte toulousain (bas-pays de Foix) du xve *siècle* (1).

La causa per laqual no es atrobat bo artifex am la sieua ma en aquest nostre temps, es quar la art de medicina es longua, e que cove le sieu actor denan aquo esser exercitat en la sciencia de anatomia, laqual racontec Gualia, entro que sapia les juvament dels membres e las formas de aquels, e la conjunctio e la separacio de l'or, e haia la conoyssensa dels osses, dels nervis e dels lacertz, el nombre de aquels, e la egrecio de lor e de la venas pulsatils e de las quietas, e dels locs de l'eyssiment de lor. E per aquo ditz Ypocras que am unom es mot, mays en l'obra petit, e maiorment en la art de la ma. Mays nos ja avem dit de aquel en l'introit de aquest libre ; quar qui no es scient aquo que li avem dit de anatomia, no es evacuat que no caia en error per laqual siran mortz les homes, ayssi cum yeu he vist trops de aquels. — Quar alcus son formats en

---

(1) Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier, manuscrit H. 95.

esta sciencia e gettan se de aquela ses sciencia e ses experiment. Quar yeu vi un metge folh e enperit aver incidit una postema estrophilos en le colh de una femna, e incidic alcunas arterias del colh, perque fluic gran sanc, entro que la femna cazec morta entre las mas de lu. E vi un antre metge que pres que el traguera una peyra d'un home lequal avia procesit en sa etat; e la peyra era gran, e venguet a lu, e trayssec aquela peyra am un tros de la vesiqua, perque aquel home al tertz dia es mort. E yeu ja apelat fuy a estrayre aquela, e vi que per la grandesa de la peyra e per la disposicio del malaute conogui sobre lu que morira.....

E vi un autre metge lequal perforec una postema cancros, e fo ulcerat aprop alcus dias, entro que foc magnificada la malicia de lu am lo senhor de lu. Laqual causa es quar le cranc cant es pur de humor melencolic, lahoras no cove que pervengua a lu am ferr detot, sino que sia an membre lequal suffertes que detot fos hostat.

E per aquo, filh, necessari es a vos que la operacio am ma sia devesida en dos devesios : so es en operacio a lu qual es associada salut, e en obra am laqual es perilh en las maiors disposicios. — E yeu ja he exsistat aquo en tot loc de aquest libre en lequal venc opperacio en laqual es error e temor ; perque necessari es a vos que guardetz aquo e laysetz aquel, perque les folhs no atrobo via a parlar e a vos deonstar. — E donc prenetz las vostras armas am sollicitut e am proteccio de Dieu, e les vostres malautes am facilitat e am fermetat, e usatz de la milhor via per la gracia de Dieu perdusent a salut e a lausable successio, e laysatz las malautias terriblas de difficil sanacio, e ostatz las vostras armas de aquo que vos fa temer, per so que

ysitatio en vostra fe e en le vostre nom no vos evasisca; quar mays es remanent a la vostra gloria, e pus aut en le mon e en derier, a las vostras sanctitatz. Gualia ja diyssec en alcunas sieuas monicios : No mediquetz malautia mala persoque mals metges no siatz nompnatz.

Ordonnance du Roi René

Contre les blasphémateurs, les joueurs et les gens de mauvaise vie (8 juillet 1749) (1).

Per placcar la justitia sanctissima de Dieu lo creator, la quala quasi non cessa, tot per lo milhor, per los demerites de nostres peccas, de toccar, flagellar, et castigar de pestillentia, et d'altres flagels, lo pays de Provensa, per auctoritat et commandament del rey Raynier, senhor et prince nostre, rey de Iherusalem, de Sicilia, de Aragon, de Valensa et de Malhorqua, rey de Sardegna et de Corsegua, duc d'Anjou et de Bar, conte de Provensa et de Forcalquier, de Barcilona et de Pieymont, al qual Dieu dont bona vida, amen, es facha ley, estatut et ordenance, per tot lo pays de Provensa, las qualas non sara licita causa de transgredir, sus la pena de fidelitat. Et premierament, es statut et ordenat per nostre senhor lo rey Reynier, ambe bona

(1) Archives des Bouches-du-Rhône, Cour des comptes B. 17. Reg. Gallus, f° 220.

deliberation de tot son conselh, que neguna persona, de cayn stat, dignitat ho condetion que sia, tant home coma frema, non ause, ni presumisca en neguna maniera que sia, mal dire, blasfemar, ni renegar lo non de Dieu, ni de la gloriosa vergen Maria, ni dels Sans, ni de las Sanctas de paradis. Et aysso, sota la pena, per la premiera volta que seran trobatz en aquesta falha, de xxv. liuras de coronas; per la segunda, de sinquanta liuras de coronas; et per la tersa volta que sera trobat en falha, sy es persona de bas stat, sera mes al postel de ferre, ligat al col; et si es de alt stat, sera condempnat en las penas, per la premiera, per la segonda, et per la tersa, tot jort duplicant las penas, coma dessus. E si tal persona es obstinada en blasfemar Dieu, et non si vol esmendar, sera condempnat en estre corregut publicament, et trencada la lengua. — Item, es ordenat per nostre senhor lo Rey, ambe deliberation de son conselh, que deguna persona, de cayn stat, dignitat ni condetion que sia non ause ni presumisca jugar a neguns dats, ni cartas, ni trinquet, ni a negun altre juec de sort; ni en las cambras dels soviguiers, ni en hostals, ni en carrieras, ni en camps, ni en pras, ni tarras ni publicament, ni en deguns altres luecs, ni secretament, en deguna maniera; sota la pena, per la premiera volta, de xxv. liuras de coronas; per la segonda, de sinquanta; per la tersa, de cent liuras de coronas; et ayssins tot jort reduppliquant las penas; et aysso per tot lo pays de Provensa. — Item, es ordenat de part nostre senhor lo Rey, ambe deliberation de son conselh, que deguna persona, de cayn estat, dignitat ho condition que sia, non ause vendre ni conprai en tot lo pays de Provensa, a deguna persona que sia, deguns dats, ni degunas cartas, ni altres juocs de sort, ni per si ni per altres, ni festas ni dimenges ni altres jors, ni secretament ni publica-

ment; et aysso sota la pena, per la premiera volta, de xv. liuras de coronas ; per la segonda volta, de sinquanta liuras; per la tersa, de cent liuras de coronas; et ayssins tot jort redupli-cant las penas. — Item, es ordenat coma desus, que deguna persona, de cayn stat, dignitat ni condition que sia, non ause estre ruffian, ni tenir degunas concubinas: ni d'ayssi avant dengun non ause abusar d'ayssi avant en aquella palhardisa de ruffianaria, en tot lo pays de Provensa, sota la pena de xv. liuras de coronas per la premiera volta; per la segonda de sinquanta liuras; et per la tersa, de cent liuras; et ayssins redduplicant coma dessus. Et que tots los ruffians que si trobaran en tota Provensa, vagan defora tota Provensa, d'enfra des jors, sota la pena de estre correguts publicament, et pena de la confiscation de lurs bens; et qui los revelara, aura lur despuelha. — Item, qui non aura de que pagar las susdichas penas, sera punit de la persona. — Item, es statut et ordenat per nostre senhor lo Rey, ambe deliberation de son conselh, coma desus, que si los officiers del Rey, viguiers, juges, bayles, souveguiers, ho altre officiers de la justitia, si son negligens a non exhigir las penas et las punitions ordenadas per nostre senhor lo Rey et son conselh, si denfra des jors non exiguisson las penas, et non fan punition de tals grieus peccas, que tals officiers inobédiens al commandament de nostre senhor lo Rey et desson conselh, encontinent sian gitats et privats de tots lur offices, et remesses à la punition del Rey nostre sire.

TABLE DES MATIÈRES.

Poésies.

(Textes et traduction).

XVe SIÈCLE.

XIVe SIÈCLE.

XIIIe SIÈCLE.

XIIe SIÈCLE.

XI[e] SIÈCLE.

Textes divers.

